



Rue du Nil, quelque part dans l'ébullition du Caire, vit un vieux monsieur qui a passé le plus clair de son existence sous l'empire de la littérature. Un homme de quatre-vingt-six ans dont l'absolue soumission aux exigences de son art a dessiné de nouveaux contours à la fiction égyptienne – et bien au-delà. Car Naguib Mahfouz n'est pas seulement le plus célèbre des romanciers du monde arabe, le lauréat du

fouz ne peut plus écrire. Plus une ligne ne jaillit de sa main droite abîmée, ou du moins plus assez de mots pour former ne fût-ce qu'une nouvelle. Une véritable torture pour cet homme qui sait dire très simplement que sa trajectoire se confond avec la littérature. « *Je ne peux pas imaginer mon existence sans écrire.* »

L'écriture aura donc été le véritable chronomètre de Naguib Mahfouz, la passion à l'aune de laquelle se mesuraient les heures ordinaires. « *Comme chacun, je ne dispose que d'une seule vie, limitée dans le temps. La littérature peut m'en donner d'autres qui ne sont pas permises, d'innombrables vies* », explique-t-il, parlant toujours de

évidemment rien de local, au contraire. C'est même par son universalité que s'est imposée l'œuvre de Mahfouz, par cette aptitude à vouloir saisir ce qui anime les individus, ce qui les relie ou les oppose. Le Caire n'y est pas seulement une métaphore de toute l'Égypte, mais de la communauté humaine dans son ensemble, avec ses passions, ses vices et ses tourments. Au point de faire surgir des figures qui deviennent des archétypes, des noms communs détachés de leur contexte pour désigner une réalité plus vaste. Tel a été le destin d'Ahmed Abd al-Gawwad, le patriarche de la *Trilogie*. Haut en couleurs, pieux le jour et libertin la nuit, le person-

Mahfouz sous l'empire de la littérature

prix Nobel 1988, le peintre inégalé de la vie cairote. Il est celui qui, le premier sans doute, a fait une place éclatante au roman dans la littérature arabe. Celui dont l'écriture, mettant la langue littéraire au service d'un style inédit, a ouvert la voie au roman égyptien moderne. Admiré, fêté, Naguib Mahfouz n'en demeure pas moins un homme modeste, courtois et plein d'humour, que l'âge et la maladie retiennent la plupart du temps à son domicile. Chez lui, c'est-à-dire en plein milieu d'un monde qu'il aurait bien voulu ne jamais cesser de mettre en mots.

Atteint de diabète, presque aveugle et malentendant, l'écrivain reçoit donc dans son appartement, privilège rare pour le visiteur. Un intérieur de proportions modestes, orné de fauteuils en bois doré par-dessus lesquels se balance un lustre à pendeloques de cristal. Avant de sonner à sa porte, on a patienté quelques instants au pied de l'immeuble, parce que six mi-

Raphaëlle Rérolle

nutes avant l'heure, ce n'est pas l'heure. Ses amis n'avaient pas manqué de glisser que le romancier respecte en la matière une discipline de granit. Manie de vieil homme ? Pas du tout. Aussi bien que puissent remonter leurs souvenirs, ceux qui connaissent Naguib Mahfouz ne l'ont jamais vu se départir de cette extraordinaire ponctualité. « *A l'époque où nous fréquentions le même cercle littéraire, se rappelle le romancier Bahar Taher, il fumait une cigarette par heure, très exactement, sans jamais regarder sa montre.* »

C'est Naguib Mahfouz lui-même qui vient ouvrir la porte, fragile silhouette vêtue d'un pyjama rayé que couvre une robe de chambre en soie foncée. Derrière des lunettes aux montures épaisses, les yeux sont déformés, le regard incertain et comme tourné vers le dedans. Mais le sourire, lui, continue de vivre dans ce visage outragé, réceptif aux bruits du dehors qu'il commente d'un plissement malicieux. Depuis l'attentat dont il fut victime en 1994, lorsque des extrémistes islamistes le poignardèrent par-derrière en pleine rue pour protester contre la réédition de l'un de ses romans (*Le Fils de la Médina*, Sindbad), Naguib Mah-

Visite au Prix Nobel, patriarche des Lettres arabes et chroniqueur du Caire qu'il éleva au rang de métaphore universelle

son activité littéraire au présent. Ce temps, dont il semble soupeser chaque parcelle, prend toute sa dimension dans ses œuvres et notamment dans la plus fameuse d'entre elles. Les trois volumes de l'ensemble connu sous le nom de *Trilogie* (*Impasse des deux palais*, *Le Palais du désir* et *Le Jardin du passé*, parus pour la première fois en 1956 et traduits chez Lattès) relatent la destinée d'une famille cairote à travers la première moitié de ce siècle. Dans ces romans comme dans d'autres, *Vienne la nuit* ou *La Chanson des gueux* par exemple (tous deux chez Denoël, puis « Folio » Gallimard pour l'édition de poche), l'écrivain a fait du temps un personnage à part entière, le grand ordonnateur des évolutions ou des révolutions qui transforment peu à peu le destin d'un groupe humain.

Un temps dilaté, auquel fait pendant une remarquable unité de lieu. Naguib Mahfouz, qui n'est pas sorti de son pays plus de trois fois dans sa vie, n'a pas fait le déplacement à Stockholm pour recevoir son prix, n'a même jamais visité les hauts lieux de l'Égypte antique, situe tous ses romans modernes dans le contexte du Caire – à l'exception de *Miramar* (Denoël), dont le cadre est Alexandrie. Les ruelles étroites et encombrées où déambulent ses héros sont celles de son enfance, dans le quartier de al-Gamaleyya dont il éprouve une profonde nostalgie. Dans *Matin de roses*, paru récemment en France (1), trois récits distillent des souvenirs liés à des personnes ou à des recoins de ce lieu très aimé. Là, au sein d'une famille peu intellectuelle, il s'est découvert à l'âge tendre une frénésie de lecture, puis d'écriture. « *Au début, je recopiais les livres que je venais de lire en les modifiant très légèrement, puis je signais le tout de mon nom.* » Cette obsession cairote n'a bien

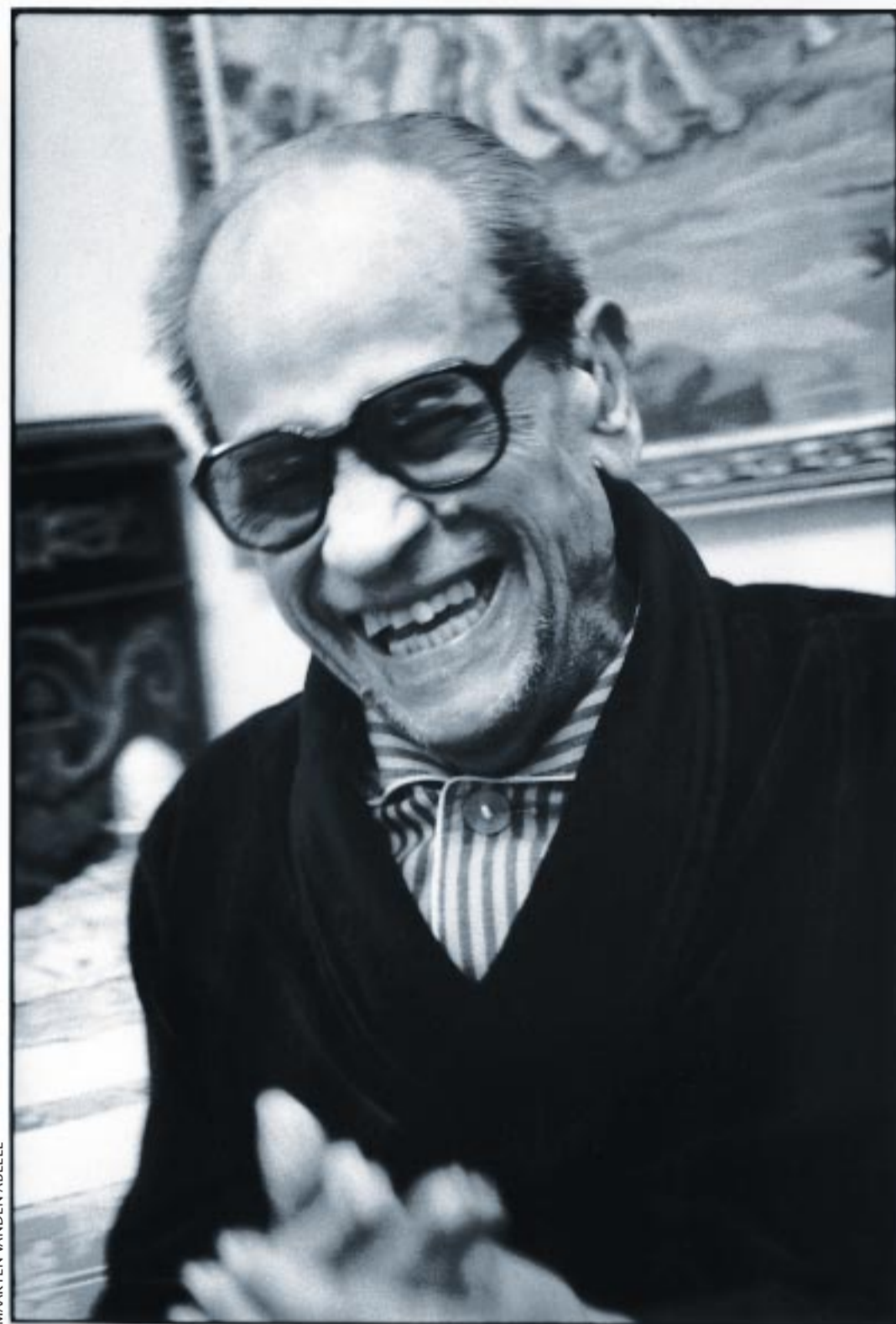
nage a légué son nom au vocabulaire courant pour désigner les hommes à double visage. Et aussi ceux qui se comportent en tyrans domestiques, Abd al-Gawwad ne se privant pas d'imposer le silence à sa femme Amina.

« *D'un homme dominateur, il arrive souvent que l'on dise, en Égypte : "Il fait son al-sayyed", par allusion au titre déférent qu'utilise Amina pour parler de son mari* », explique Manal Sultan, professeur de littérature française à Alexandrie. Le personnage d'Amina lui-même a compté pour la postérité féminine de Naguib Mahfouz, comme le fait observer la romancière Etidal Osman. « *Après la Trilogie, les femmes écrivains ont essayé de dire ce qu'Amina n'avait pas pu exprimer.* »

Communément divisée en trois grandes époques, l'œuvre de Naguib Mahfouz a débuté par des romans dits « pharaoniques », une veine qu'il a vite abandonnée pour explorer la fiction moderne (2). Vint ensuite la période réaliste, sans doute la plus flamboyante, à laquelle appartient la *Trilogie*. « *La littérature égyptienne sortait d'une période romantique, alors que la société devenait de plus en plus complexe*, affirme l'écrivain. *La meilleure façon de rendre compte de cette complexité, c'était le réalisme, même si je l'ai choisi au moment où l'on apprenait sa mort en Occident. En Égypte, au contraire, ni le public ni les éditeurs n'y étaient habitués et mes premiers livres m'ont valu plus de critiques que de louanges.* »

Dans un style inventif, vivant, profus parfois, Mahfouz a commencé la fresque sociale à laquelle chacun de ses livres ajoutera une facette. Y compris ceux de la troisième phase dite « philosophique », plus orientée vers les idées que vers les personnages et influencée par certaines techniques du nouveau roman.

« *La véritable histoire de l'Égypte, des années 20 jusqu'à nos jours, passe par lui* », considère El-Sherif Khater, producteur de radio et traducteur. Proche d'un pays et d'un peuple qu'il n'a cessé d'aimer, Naguib Mahfouz s'est efforcé de décrire la vie dans ses moindres détails et de la restituer en évitant l'académisme. Il a utilisé l'arabe littéraire, y compris dans ses dialogues, mais en rompant avec le



MAARTEN VANDEN ABEELE

classicisme de grands prédécesseurs tels que le critique et romancier Taha Hussein. « *Naguib Mahfouz a créé un nouveau langage* », affirme son ami le romancier Zachi Salam. Toujours modeste, l'intéressé reconnaît seulement avoir « *fait évoluer la langue littéraire, pour la rendre plus facile et accessible* ».

Un choix en partie politique, comme le furent de nombreux autres – en particulier celui qui a consisté à donner la parole à des personnages issus du peuple. « *La langue littéraire est le seul lien qui demeure entre les pays arabes*, indique l'écrivain. *A tout le moins, le*

seul lien certain, celui qui ne nous demande aucun effort. Les autres ne sont que des espérances. » Musulman modéré, favorable à la liberté, à la démocratie, à la justice sociale, Naguib Mahfouz s'est toujours intéressé à la politique dont il parlait des heures durant avec ses amis, dans les cafés qu'il a fréquentés assidûment jusqu'à une date récente. « *Il s'est fait l'avocat de tous les êtres humains* », dit de lui le poète Mohamed Abu Senna. Nombre de ses ouvrages ont abordé la question de l'autorité, officielle ou non. Dans *La Chanson des gueux*, par exemple, la conquête ou la perte du pouvoir à l'intérieur d'un quar-

tier polarise en grande partie le récit. Aujourd'hui encore, quelqu'un vient, chaque jour, faire la lecture des journaux à cet homme qui ne peut plus compter sur ses propres yeux. « *La politique reflète la vie, elle en est une partie* », affirme celui qui garde un souvenir très vif du soulèvement de 1919 contre l'occupant britannique.

(1) Actes Sud/Sindbad, octobre 1998.
(2) Les éditions Denoël ont publié, à l'automne 1998, un roman de la période pharaonique intitulé *Akhenaton*.

Lire la suite page V

Françoise MALLET-JORIS
de l'Académie Goncourt

roman

Un roman plein de beautés foudroyantes et secrètes. Impressionnant. François Nourissier, Le Figaro Magazine

PLON



Le loup amoureux

RACINE EN MAJESTÉ

de Jean-Michel Delacomptée.
Flammarion, 204 p.,
95 F (14,48 €).

À quoi ressemblait Racine ? Le seul portrait de lui que l'on puisse tenir pour authentique a été peint par Santerre deux ou trois ans avant la mort du dramaturge, en 1699, puis reproduit en gravure par Edelinck pour *Les Hommes illustres*, de Charles Perrault. Un vieil homme gras et emperuqué dont le regard marron sombre semble quêter le pardon des erreurs passées. Pardon pour *Bérénice*, pour *Iphigénie*, pardon pour ces mauvaises actions que sont les pièces de théâtre.

Les autres portraits, tous les autres, celui de François de Troy à Langres où le modèle a les yeux bleus, celui de Rigaud à Toulouse, celui de Largillière à Chambord, celui de Versailles si souvent reproduit, sont ceux d'hommes inconnus dont le titre de gloire sera d'avoir été, à une époque ou une autre, le visage imaginé de Racine.

Absence de visage, creusée et accusée par l'absence de traces. Entre 1665 – date de sa seconde tragédie, *Alexandre le Grand* – et 1678, quand, après *Phèdre*, Racine décide d'abandonner le théâtre pour se consacrer entièrement à sa charge d'historiographe du roi et au salut de son âme, bref de toute la période où Racine, pour nous, fut Racine, il ne demeure aucune lettre, aucun papier, aucun brouillon. Comme si le sommet de l'art coïncidait avec le néant de la vie. Ou comme si le Racine d'après le sublime avait entrepris de tout effacer, jusqu'à sa mémoire. Pas la moindre allusion à ses tragédies dans toute sa correspondance, sinon cette petite note sèche à l'annonce de l'agonie de la Champmeslé en 1698 : « *Ce qui est le plus affligeant c'est (...) l'obstination avec laquelle cette pauvre malheureuse refuse de renoncer à la comédie, ayant déclaré à ce qu'on m'a dit qu'elle trouvait très glorieux pour elle de mourir comédienne. Il faut espérer que, quand elle verra la mort de plus près, elle changera de langage, comme le font d'ordinaire la plupart des gens qui font tant les fiers quand ils se portent bien.* » Le Racine de soixante ans ne hait même pas son passé, il l'oublie, et il espère que Dieu oubliera « l'égarément et les misères où j'ai été engagé pendant quinze années ».

Comment voulez-vous que la critique n'ait pas été aspirée par ce gouffre si obstinément creusé ? Pas d'homme derrière l'œuvre, mais un fantôme obstinément acharné à effacer les traces du poète. C'était enfin la porte ouverte à toutes les interprétations, à toutes les lectures, à tous les affrontements d'une exégèse enfin débarrassée du corps de l'auteur. Pas étonnant si c'est à propos de Racine que s'est déchâinée, entre le milieu des années 50 et celui des années 60, la grande querelle de la critique. Dans son édition des œuvres non théâtrales de Racine parue dans « La Pléiade » en 1967, Raymond Picard, grand prêtre racinien de la critique biographique et universitaire, concluait sa copieuse bibliographie par une note polémique, inusitée dans ce genre d'ouvrages : « *Depuis quelques années ont paru*

toute une série d'études qui impliquent un système pré-conçu et une option idéologique. Il semble parfois que l'œuvre de Racine constitue moins pour elles un sujet qu'un prétexte. » Il citait Lucien Goldmann, le sociologue marxiste, Charles Mauron, le psychanalyste, Roland Barthes, le structuraliste enchanté, et Jasinski, le psychologue. Il aurait pu y ajouter encore Georges Poulet et Jean Starobinski. Il aurait dû, en conscience, s'y ajouter lui-même, car l'accumulation érudite est, elle aussi, « *un système pré-conçu et une option idéologique* ». Tant de discours contradictoires, tant de violentes passions belliqueuses montraient au moins la formidable somme d'interrogations que ne cesse de susciter la fameuse « transparence » classique. Ce qui est une autre manière de dire que Racine est un écrivain vivant. Les réponses qu'on lui attribue passent, ses questions demeurent.

Jean-Michel Delacomptée apporte une pierre originale à cet édifice d'interrogations. Spécialiste talentueux de la psychologie baroque (1), ce professeur bordelais prend soin de n'avancer aucune thèse, pas davantage qu'il n'élabore de théorie. Il cite Barthes comme Picard ; il rend hommage à Louis Marin comme à Antoine Adam, sans discrimination. Son propos est ailleurs, au XVII^e siècle précisément, dans les manières de penser, de sentir et de souffrir de l'âge royal. Peut-être dit-il, le théâtre de Racine est-il éternel, encore qu'il en doute : « *Aujourd'hui, (...) il faut surmonter ses bâillements pour atteindre l'immense réservoir d'images et de fantasmes où la hargne du créateur se libère des roucoulements du tendre.* (...) *Les rôles où la Champmeslé émuait La Fontaine, c'était Phèdre et Bérénice, qui ne touchent plus personne, à l'exception de quelques cas étranges.* » De toute façon, ce pourquoi Racine écrivait, ce pourquoi il décida de ne plus écrire, appartient à une vérité d'époque que nous pouvons comprendre, sans jamais espérer pouvoir la ressentir.

Au centre de ce dispositif émotionnel, passionnel, figure l'amour du roi, inséparable de l'amour de Dieu. S'approcher du roi, le voir, lui parler, recevoir ses dons,

En 1677, Racine, élevé au rang d'historiographe du roi, mettait fin sans regret à sa carrière de dramaturge.

Jean-Michel Delacomptée s'est plongé au cœur du XVII^e siècle, pour tenter de saisir, dans la vérité d'une époque, celle d'un homme et de sa passion absolue pour le souverain

lui plaire, chanter ses hauts faits, voilà les seules étapes de la conquête amoureuse qui valent qu'on ait un cœur. Racine ne se plie pas au métier de courtisan, il s'y donne, il s'y vautre avec volupté. C'est un bonheur sans partage. Au point d'en perdre les mots, lui le professionnel de l'éloge, le champion du trait assassin, lorsque le roi consent à lui adresser la parole : « *Il m'a fait l'honneur plusieurs fois de me parler, et j'en suis sorti à mon ordinaire, c'est-à-dire fort charmé de lui et au désespoir contre moi ; car je ne me trouve jamais si peu d'esprit que dans ces moments où j'aurais le plus envie d'en avoir.* »

Plaire au roi, accrocher quelques rayons de son soleil, recueillir quelques mannes de sa pluie bienfaisante, voilà bien la seule passion qu'éprouve Racine, l'érotisme de l'infinie et adorable puissance. Tout doit y plier, tout y plie, sans le moindre cas de conscience. Son jansénisme originaire ? Oublié, de la manière la plus ingrate et la plus méchante au premier froncement de sourcil de la Majesté. Il est vrai que les jansénistes faisaient profession de haïr le théâtre et que Louis XIV, alors, l'aimait. Racine écrira donc du théâtre.

Arriviste ? Oui, et de l'espèce la plus féroce et la plus affûtée. Mais à condition de comprendre où il convient d'arriver et pourquoi : « *Louis est un incessant dispensateur de pensions, de cordons, d'exils et d'ulcères. Le courti-*

san, en face, n'a rien à donner, sa seule obligation consiste à recevoir. Il tend les bras vers le prince par amour de lui et pour recueillir ses dons, et il les recueille non par convoitise mais par gratitude. » Être anobli par le roi, c'est encore mieux que naître : bénéficier d'une affection qui vous offre un passé – et la promesse de l'immortalité.

Et lorsque le roi, en 1677, élève au poste d'historiographe de son règne deux excellents techniciens de la plume, Racine et Boileau, le premier au comble du bonheur abandonne, sans le moindre regret, sans même un regard en arrière, le monde et les passions de la scène. Autre statut, autre vie : il se marie, il fait des enfants, il court les champs de bataille pour ramasser des anecdotes glorieuses, il traduit des textes chrétiens, il retourne même au théâtre, sur commande, pour satisfaire la bigote épouse du roi : comment ne pas plaire à ce qui Lui plaît. Il est aux anges, il respire l'éther royal. Décidément, nous ne pouvons plus rien comprendre à cette ivresse.

D'autant que d'autres, au même moment, moins aveuglés par le soleil, osent tempérer la mystique par la critique : La Bruyère, Vauban, Bossuet même. Jamais Racine ; son amour est absolu, comme le pouvoir, et donc, en toute logique racinienne, promis à la tragédie : le roi, quelque effort qu'on fasse, aime toujours moins qu'on ne l'aime. La balance de la passion est injuste et cruelle. Dans sa préface à *Bérénice*, Racine parlait de « *la tristesse majestueuse qui fait tout le plaisir de la tragédie* ». Aimer le roi, c'est se donner le sort de Bérénice, désert inclus. Le jour vient où Racine cesse de plaire. Ce n'est pas une disgrâce, c'est une éclipse, définitive. Racine se débat un instant contre la nuit, il écrit une lettre déchirante à M^{me} de Maintenon. Il se défend encore contre l'accusation de jansénisme, par principe, mais il sait qu'il est perdu : « *Ce grand prince dont je suis continuellement occupé me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés.* »

Le rideau est tiré. Ce qu'on a appelé la « conversion » de Racine, ce retour aux origines, quelques mois avant la mort, n'est pas, dit justement Delacomptée, un changement de sa foi mais un transfert de son objet : « *La passion pour son salut remplace la passion pour la majesté.* » La majesté lui a interdit sa porte, mais « *il n'y a rien de si doux au monde que de regarder Dieu comme un père qui ne nous manquera pas dans tous nos besoins.* » Amour de consolation et de substitution. Dans les annotations qu'il avait jetées en marge de son exemplaire de Platon, Racine avait écrit : « *Quand on aime quelque chose avec une passion violente, on aime froidement le reste.* » La poésie, le théâtre, c'était le reste.

(1) Il a notamment publié *La Princesse de Clèves, la mère et le courtisan* (PUF, 1990), *Madame, la cour, la mort* (Gallimard 1992) et *Et qu'un seul soit l'ami : La Boétie* (Gallimard, 1995).

★ Avant la nouvelle édition de « La Pléiade » à paraître en mars, signalons une édition du *Théâtre complet de Racine* par Jean Rohou (le Livre de Poche, « La Pochothèque », 115 F [17,53 €] jusqu'au 31 janvier puis 135 F [20,58 €]).

Eugénie la Grande

La fille du redoutable Grandet serait le symbole du ratage amoureux prévisible. Lentement décollé du despotisme du père – son premier et total amour – le prénom, d'abord fragile, offre pourtant sa revanche à un personnage que l'on condamne trop vite à la mélancolie douloureuse de la résignation. Eugénie Grandet survit à la passion, s'en accommode, la dépasse et s'en fortifie.

Eugénie Grandet appartient à la catégorie, choyée par Balzac, des êtres sensibles que le romancier préserve de la violence des machinations sociales. Avec néanmoins une ambiguïté étrange qui la fait glisser d'un bord à l'autre. Dans son amour sublimé pour son cousin, on détecte un instinct de propriétaire et, plus encore, une inversion des rôles. Charles Grandet, lâche et veule, détient à vie le patronyme que perd Eugénie en se mariant à un autre homme mais, comme Rubempré ou Rastignac, il est équivoque, « *mignon comme une fille* », soumis au hasard, en marge effacée des colosses machiavéliques qui dominent l'œuvre de Balzac.

Balzac se dédouble, délègue à Charles l'oisivité, le jeu, la séduction trouble, l'inconstance, réserve à Eugénie les solides vertus de l'attente et de la vénération. La jeune femme construit un piège patient où s'enlise le rutilant cousin. Dans la chambre provinciale, le Parisien avait déballé un nécessaire ciselé d'or. L'or d'Eugénie est cet homme vaquant, plus tard englué dans le miel d'or que l'héritière déverse sur lui.

Dans sa solitude délibérée, Eugé-

nie fait fructifier le déficit d'un amour impossible. Enfouie dans une ville de province, Saumur, où le silence de la pierre dissimule l'unique soleil des pièces d'or, Eugénie échappe à son destin en adorant ce qu'elle aurait voulu être. Balzac se sauve de ses obligations viriles et de son gros corps en s'incarnant dans cette jeune fille en fleur meurtrie. Il profite de la chance du romancier de s'évader hors des genres sexuels.

Eugénie n'est pas une femme flouée, anéanti par la coalition involontaire d'un père tout-puissant et d'un amant inaccessible. D'abord rejetée au sein des pleureuses – la mère fade et la servante-maîtresse –, Eugénie devient une femme autonome. Détournant les contraintes et les conventions de son époque, elle décide de son avenir et choisit – faute de vivre un amour voué à l'échec du temps – d'être celle que l'on aimera éternellement, une femme orgueilleuse et victorieuse.

S'il n'était pas absurde de transposer la fin du roman de Balzac, on pourrait imaginer Eugénie divorcée, femme d'affaires, donnant rendez-vous, chaque année, à Charles, vieux jeune homme errant et fauché, dans une ville du Sud. La belle Eugénie, redevenue Grandet – de son plein gré –, se réjouirait d'avoir su éviter les abîmes dévastateurs du mariage et garder cœur, insondables, du désir. Dans l'avion du retour, seule et réconciliée avec la vie, elle relirait *Anna Karénine* ou *Madame Bovary*, reprochant à ses sœurs fictionnelles de s'être laissées mourir pour un mirage.

Hugo Marsan

BANDE DESSINÉE

● par Yves-Marie Labé

Tintin et ses doubles

TINTIN CHEZ JULES VERNE

de Jean-Paul Tomasi et Michel Deligne.
Ed. Lefrancq, 156 p., 129 F (19,6 €).

LES AVENTURES DE TINTIN, REPORTER AU « PETIT VINGTIÈME », AU PAYS DES SOVIETS
Ed. Casterman, 148 p., 56 F (8,5 €).

MOEBIUS-GIRAUD, HISTOIRE DE MON DOUBLE de Jean Giraud.
Editions N° 1, 216 p., 110 F (16,7 €).

Preuve qu'elle a acquis ses lettres de noblesse et qu'elle peut désormais figurer sans rougir dans le panthéon des arts, la BD s'écrit de plus en plus des ouvrages polémiques et des biographies d'auteurs phares, voire des autobiographies. A tout seigneur tout honneur : Hergé continue à être mis au pilori.

Déjà critiqué pour ses multiples emprunts iconographiques et littéraires par Huijbrecht Van Opstal dans *Tracé RG, le phénomène Hergé* (« Le Monde des livres » du 18 septembre 1998), le créateur de Tintin l'est à nouveau dans *Tintin chez Jules Verne*, de Jean-Paul Tomasi et Michel Deligne.

Le duo révèle, au fil des livres de l'un et des albums de l'autre, des similitudes fascinantes entre dessins, patronymes, détails de scénarios, etc. Ainsi, le trio Tintin-Haddock-Milou qui se constitue dans *Le Crabe aux pinces d'or* serait la transposition pure et simple de celui formé par le marin Pencroft, le jeune Harbert Brown et le chien Top dans *L'Île mystérieuse*. Les détectives Arminius et Sigimer des *Cinq Cents Millions de la Begum* seraient les ancêtres des Dupont(d), tandis que le professeur Schulze, dans ce même ouvrage, aurait pour clone hergéen le Schulze de *L'Étoile mystérieuse* ; le parchemin montré dans *Le Secret de La Licorne* serait, lui, directement inspiré de la carte déchiquetée des *Enfants du capitaine Grant*...

Bâti avec intelligence et humour, abondamment illustré par des dessins publiés dans les œuvres de Jules Verne (éditions Hetzel) et par des vignettes des aventures du petit reporter, ce *Tintin chez Jules Verne* tient ses promesses, même si les deux auteurs donnent l'impression que certains exemples de similitude avérés sont tirés par les cheveux. La question demeure du pourquoi, du refus dans lequel Hergé et ses hagiographes tenaient Jules Verne. L'intérêt réside en outre dans une relecture de certaines œuvres de ce dernier, comme *Claudius Bombarnac* ou *Un drame en Livonie*, injustement tombées dans l'oubli.

Les tintinophiles seront sans doute marrés de la lecture de cet ouvrage. Ils le seront davantage en lisant l'entretien avec Jacques Martin publié ce mois par le mensuel *Bo Doi*, dans lequel l'ex-collaborateur du studio Hergé – par ailleurs « père » d'Alix et de Guy Lefranc –, assassine le talent créatif de Hergé en quelques confessions définitives. Ils pourront toutefois se consoler avec le tirage-anniversaire de la réédition de *Tintin chez les Soviets*, œuvre lige des tribulations du toujours jeune reporter septuagénaire.

Jean Giraud, auteur notamment de *Blueberry* et de *L'Incal*, signe quant à lui son autobiographie. Comme son auteur, le livre joue sur le double registre de sa personnalité. Riche d'analyses sur sa dualité graphique et sur son itinéraire créatif, vague, Moebius-Giraud livre aussi des confessions plus intimes qui font de ce livre un objet foisonnant et déconcertant, à l'image de celui qui se définit par « *son incapacité native à être sagement monolithique* ».

● PENDANT QUE TU DORS, MON AMOUR, d'Emmanuel Moynet
Par lâcheté, Sandro a laissé tomber la peinture pour s'occuper d'un bar, nommé à juste titre L'Alibi. Sa vie s'écoule et s'écroule en parties de poker,

en filles séduites à la sauvette et en bouteilles d'alcool. Jusqu'au moment où les jambes gainées de soie et le sourire de Manue, une gamine qui lui « *fout le feu au sang* », le poussent à envoyer l'amant de celle-ci en taule et à commettre l'irréparable. Récit d'amour et de possession, le scénario d'Emmanuel Moynet pourrait être de facture très classique et faire bonne figure, sans plus, au rayon de la BD noire. C'est sans compter avec le style de cette œuvre : ainsi, les étonnantes digressions sur l'amour et l'usure du couple qui émaillent les confessions des personnages, leur donnent un poids de réalité et de modernité inattendues. Le souci d'écriture apporté au soliloque de Sandro rassurera les lecteurs de BD parfois désarçonnés par la pauvreté de certains albums en la matière. Moynet sait aussi donner une force humaine à la gracilité de ses traits en noir et blanc, forcer ses cadrages en les découpant au cutter, et rendre palpable l'atmosphère d'un Paris nocturne, en noir et blanc, que parviennent à peine à adoucir la frise d'un immeuble haussmannien ou la lueur d'un réverbère (éd. Casterman, 72 p., 70 F [10,6 €]).

● VÉRO, d'Edmond Baudoin

A l'heure où les banlieues s'embrasent et les grands ensembles habitent leur vocation profonde de mouroirs de béton, le dernier album d'Edmond Baudoin ferme le ban de l'espoir. William erre entre sa bande de lascars des barres d'HLM, sa petite amie Véro, camée notoire, et un vieux sculpteur qui résiste une ultime fois à la laideur en réalisant une dernière œuvre – un berceau. Au terme d'un road-movie vers Marseille et d'un casse bancal, William échouera derrière les barreaux sans jamais avoir dit « *je t'aime* ». Dessinée à grands coups de griffes vengeuses, hantée par des perspectives étonnantes et plongée dans les gris, cette histoire banale est illuminée par l'art doux-amer d'Edmond Baudoin, et sa manière particulière de décrire le malheur ordinaire, celui d'être né à côté de la liberté (éd. Autrement, « *Histoires graphiques* », 56 p., 79 F [12,04 €]).

Le Monde
DOSSIERS DOCUMENTS littéraires

Les mondes de Jean Giono

« Dans son sang méditerranéen il y a ce je ne sais quoi qui, comme les vins de Grèce quand on les mélange aux crus français, ajoute du corps et de la saveur à la langue française » (Henry Miller)

Et aussi :
Vertiges du baroque

UNE PUBLICATION DU MONDE
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Enquête sur les incertitudes du récit

Avec une grande maîtrise et un sens aigu de la cruauté, Julie Wolkenstein entrecroise le destin de deux femmes dans un premier roman qui tient autant de l'énigme policière que du récit d'apprentissage

JULIETTE OU LA PARESSEUSE
de Julie Wolkenstein.
POL, 110 F (16,92 €).



GERARD RONDEAU POUR « LE MONDE »

Mais qui donc est la véritable narratrice de l'histoire ? C'est l'un des enjeux de ce livre étrange, très composé – un prologue, vingt et un chapitres et un épilogue –, très maîtrisé pour un premier roman et qui démonte, de page en page, ce qu'on croyait avoir compris. A la fois roman d'éducation, récit à suspense, enquête policière – où le jeu n'est pas de trouver qui a tué, mais qui raconte –, roman de critique sociale, *Juliette ou la Paresseuse* est l'une des bonnes surprises littéraires de ce début d'année. Son auteur, Julie Wolkenstein, vient d'être nommée maître de conférences en littérature comparée à l'université de Caen et, à la lire, on ne s'étonne pas qu'elle ait beaucoup travaillé sur Henry James.

En apparence, la narratrice est une jeune femme, Juliette Nasandres, qui vient d'accoucher d'un garçon. Nous sommes en juillet 1992 et ces informations figurent au tout début du livre. Juliette a appris par son beau-père – qui l'a lu dans le *Carnet du Figaro* – la mort d'une septuagénaire, « Madame Richard Saint-John, née Hélène Pernaud ». Cela la rend songeuse et nous voici revenus en mai 1987, quand Juliette vient de réussir le concours de la Fondation Pernaud-Saint-John : il s'agit de donner des cours, « quatre heures par semaine à des gosses de riches Américains censés préparer des diplômés universitaires français ». Juliette a été une étudiante brillante. Depuis la séparation de ses parents (sa mère vit désormais en Autriche, où elle est remarquée), elle habite avec son père, un drôle de vieux jeune homme, pudique à l'excès, « aussi

peu habile à formuler son affection sur le papier que de vive voix ».

Tenter de raconter les aventures de Juliette à la Fondation Pernaud-Saint-John serait non seulement difficile – tant les péripéties et les points de vue sont multiples – et périlleux – tant la vérité est dissimulée –, mais absurde car ce serait gâcher la découverte de la subtile construction de Julie Wolkenstein. On se contentera de quelques petits cailloux sur le chemin de l'enquête. Juliette est très intriguée par « une série de sept dessins, à la plume sur papier blanc, que l'oncle, ou plutôt le grand-oncle, célibataire et ardent misogyne, avait offerts, un par un, à tous les jeunes mâles de la tribu qui s'aventuraient dans la vie conjugale. Chacun représentait un péché capital incarné par une femme ». Elle aimerait bien savoir à qui le grand-oncle, Valentin, a donné le dessin qu'elle n'a jamais

vu, *La Paresseuse*. Peu après son entrée à la Fondation, Juliette, au terme de conversations avec diverses personnes concernées, accepte d'écrire, ou plutôt de transcrire, la biographie d'Hélène Pernaud-Saint-John.

Ce passé terrible dont la petite Française, devenue riche Américaine, veut se débarrasser en le racontant dans tous ses sordides détails. En particulier ses rapports avec sa mère, Catherine Pernaud, qui, pendant des années vécut recluse et tenta de confisquer l'existence de sa fille – celle-ci ne lui échappa que grâce à sa rencontre imprévisible, un jour de 1951, avec Richard Saint-John. Nous voilà loin de l'oncle Valentin. Mais est-ce si sûr ? Et si la fameuse « Paresseuse » était au carrefour des deux histoires ? Et si le choix de Juliette pour recueillir les paroles d'Hélène n'était pas le fruit du hasard ?

Mais qui donc alors aurait décidé ? Autant de questions qui n'ont pas de réponse évidente.

Parallèlement à l'intrigue, très habilement menée, Julie Wolkenstein montre dès ce premier texte son aptitude au croquis et à la description. En quelques pages, la jeunesse étudiante chic des années 80 en prend pour son grade, sans qu'on s'abîme jamais dans la polémique ou la démonstration. Les Américains débarquant à la Fondation ne sont pas épargnés non plus : « *Septembre arriva vite. La rue de Varenne se peupla de Vikings anorexiques et de féministes des deux sexes, qui s'inscrivirent en masse aux séminaires consacrés à Marguerite Duras.* » Julie Wolkenstein a compris que la simplicité, la distance, le froid « état des lieux » sont plus efficaces que les débordements de colère ou d'affects pour susciter frayer et malaise. Elle regarde, elle note, elle constate. Elle a l'œil, et il est impitoyable. Avec elle, la cruauté des situations, des destinées, des personnes, apparaît dans sa terrible nudité.

Quand arrive l'épilogue, quand Juliette, quelques mois après la mort d'Hélène Pernaud, rencontre l'éditeur chargé de publier la confession posthume de celle-ci, de nouvelles questions surgissent. Finalement, qui est l'auteur de ce texte ? Qui a fait écrire qui ? Qui raconte ce qu'on vient de lire ? Qui a été piégée, Hélène Pernaud-Saint-John ou Juliette Nasandres ? Qui s'est joué du lecteur ? Qui a joué avec le lecteur ? A cette dernière question la réponse est certaine : une romancière qui s'est elle-même prise au jeu, entrecroisant les biographies de deux femmes, leurs désirs et leurs inquiétudes, et laissant au lecteur le soin de découvrir la solution cachée, ou, à défaut, de choisir l'interprétation qu'il préfère.

Josyane Savigneau

La musique du temps

Plus qu'une autobiographie, Silvia Baron Supervielle a écrit une belle méditation sur la mémoire du réel

LA LIGNE ET L'OMBRE
de Silvia Baron Supervielle.
Seuil, « Solo », 222 p.,
95 F (14,48 €).

Ecrire, si l'on accepte la suggestion de Silvia Baron Supervielle, c'est comme présider une cérémonie – ou, plus humblement, y participer. Une cérémonie sans décors ni objets de culte. Sans mise en scène. Il faut en revanche disposer les choses, convoquer le visible et l'invisible, et se disposer soi-même à les accueillir. La table de travail devient « table d'orientation », puis « sainte table ». Ecrire, c'est se diriger et en même temps se laisser conduire. C'est faire advenir et en même temps attendre quelque secret dont le mystère gît « à n'importe quel moment de la musique et du temps ».

La Ligne et l'Ombre rassemble et explique les autres livres – proses, récits et poèmes (1) – de Silvia Baron Supervielle. Livre de la pleine maturité, il est un point d'orgue, un accomplissement. Mais l'exercice autobiographique à quoi s'apparentent ces pages demande à être réinventé, moins selon les singularités de la vie qu'en fonction de l'écriture elle-même, de son mouvement, presque de son autonomie. La mémoire n'est pas, ici, matière immobile, eau morte. Toute image se fait présente, afin de nourrir la méditation ; les souvenirs alimentent la rêverie, ils « sont des événements du présent ». La « réalité (qui) feint la proximité mais (qui) est hors d'atteinte » demeure à l'horizon de l'acte littéraire. « La réalité, écrit Silvia Baron Supervielle, est une obscurité où les images claires se succèdent. » Elle cite Reverdy : « ... La poésie est le lien entre moi et le réel absent. »

Silvia Baron Supervielle a quitté Buenos Aires, sa ville natale, et les rives du Rio de La Plata au début des années 60 – elle avait vingt-cinq

ans – pour celles de la Seine. De sa fenêtre qui la domine, elle contemple « la nuit circulaire », laissant refluer en elle les eaux du fleuve américain. Une autre ville, Montevideo, a joué un rôle dans la géographie mentale et affective de l'écrivain. C'est de là que venait Raquel, la mère de Silvia, morte alors que celle-ci avait deux ans et dont ce livre est aussi le mémorial. Mais cette multiplicité des lieux, ce deuil associé à l'origine n'entraînent nulle mythologie de l'exil, nulle douce nostalgie du passé : « *Je peux enfin me déclarer étrangère. Cela est beaucoup : une contre-identité veut déjà dire un endroit et le commencement d'un chemin.* »

L'étrangeté, c'est aussi la langue qui va la figurer : « *Ce no man's land discordant entre soi et la langue, comparable à la discordance entre soi et la vie, soi et les autres, soi et soi-même, fut pour moi la révélation d'un langage.* » Une formule résume cette révélation, s'accorde à l'étrangeté : « *Je me remis à écrire, les mots ne pouvant pas me voir.* » L'apprentissage, dont les étapes se fondent, se fera aussi par l'entremise de la traduction, qui est manière d'habiter deux langues, d'accepter leur « discordance », de redessiner des visages : celui de Marguerite Yourcenar, ceux de Silvina Ocampo ou de Macedonio Fernandez, évoqués dans ces pages.

Le livre de Silvia Baron Supervielle est écrit sur cette « ligne sans commencement ni fin » qui retient l'ombre sans la nier. D'où ce clair-obscur, maintenu à chaque page, de l'écriture qui, à l'image de la poésie à deux voix des gauchos de la pampa argentine, est à la fois « récollection » et vibrante réponse aux choses, aux êtres et à leur énigme, qui ne cessent de solliciter l'existence.

Patrick Kéchichian

(1) Tous les derniers livres de Silvia Baron Supervielle ont été publiés chez José Corti et Arfuyen.

Les foudres de Nicolas Genka

La réédition d'un roman faulknérien sur l'inceste, publié en 1962 par Christian Bourgois avec une préface de Marcel Jouhandeau et aussitôt interdit, révèle le tempérament lyrique exceptionnel d'un jeune homme de vingt-quatre ans

L'ÉPI MONSTRE

de Nicolas Genka.
Préface de Jacques Henric,
postface de Marcel Jouhandeau,
éd. Exils (2, rue du Regard,
75006 Paris),
184 p., 90 F (13,72 €).

Un veuf communiste, peu après la guerre, vit, en milieu rural, avec ses deux filles, Mauda et Marceline. Il est amant de l'aînée et la cadette est amoureuse de lui. Lorsque l'aînée se suicide, en avalant de la soude, la cadette lui succède. Mais elle cède aussitôt au bel Albert qui lui fait la cour. Fou de jalousie, son père qui les surprend tue Albert et s'immole avec elle dans les flammes.

En réalité, ce résumé ne suffit pas à expliquer que ce bref roman ait été interdit à sa parution, en 1962. Car le thème de l'inceste n'était pas une novation en littérature. Face à « l'imbécillité triomphante » que Jacques Henric dénonce dans sa préface, ce qui posa un problème fut probablement le style et la détermination du jeune auteur (il avait vingt-cinq ans).

Trente-six ans ont passé. Nicolas Genka habite dans une ferme qu'il retape au cœur de la Beauce. Ses mains sont blanches de peinture. « *Je ne suis pas propriétaire de la ferme, précise-t-il tout de suite. Ni du paysage, puisqu'il n'y a pas de paysage.* » Les voisins paysans savent-ils qu'il a publié des livres autrefois ? Oui, quand il a eu son accident, il y a quatre ans, ils l'ont appris. Une voiture folle l'a fauché. Et ils sont venus le voir à l'hôpital, ils se sont inquiétés de lui, de sa vie. Ça l'a surpris.

L'existence de Nicolas Genka n'est pas ordinaire, et cette tardive résurrection hors de l'oubli, il l'accueille avec un mélange de ferveur et de désabusement, où l'on reconnaît, sans doute, le jeune homme qui séduisit Cocteau, Jou-

handeau et ensuite Mishima, Nabokov, Pasolini. Qu'avaient la personne et le livre pour subjuguier ainsi ?

Né le 3 décembre 1937 d'un père breton, à Quimper, et d'une mère allemande, il se réfugie, encore adolescent, chez un cousin par alliance, russe, émigré à Douaenez. Il découvre, alors, le monde russe, auquel il emprunte son pseudonyme, Genka, diminutif « péjoratif » d'Eugène, son prénom de naissance. L'expérience de la guerre d'Algérie, où il sert comme infirmier, apporte, comme à beaucoup d'hommes de sa génération, un bouleversement total. Il est mis en relation avec une des meilleures amies de Jean Cocteau, Andrée Peyraud, dont il devient, dit-il ironiquement, « le valet de chambre ». « *Quant à Cocteau, qui devait prendre ma défense dans un texte intitulé La Chambre des machines, je n'ai jamais voulu le rencontrer. Quand je voyais sa Rolls par la fenêtre ou que j'entendais sa voix théâtrale, je m'échappais par l'escalier de service.* »

PROCÈS EN CASCADE

A ce moment-là, il avait écrit un premier livre, commencé à l'âge de quinze ans, *Les Pèlerins d'équinoxe*, et, sous le pseudonyme de René Landouar, un petit essai, plutôt contre que pour Montherlant, dans un hommage collectif ambigu paru en 1958 à La Table ronde : « *C'est ma première vérole, comme dit Baudelaire.* » Christian Bourgois publie donc *L'Epi monstre*, en 1962, avec une préface de Jouhandeau, chez René Julliard. En juillet, le livre est interdit. Malraux, sollicité par l'écrivain pour intervenir, fait la sourde oreille. C'est dès lors le début d'une cascade de procès, où se mêlent famille et littérature. Deux ans plus tard, *Jeanne la pudeur* (1), texte ouvertement érotique, fait l'objet de la même interdiction. Le divorce de la sœur de l'écrivain vient compliquer la situation juri-

dique, les deux romans étant soupçonnés d'être autobiographiques. Maurice Garçon, farouche opposant à toute forme de censure (2), plaide. L'enfer judiciaire se poursuivra jusqu'en novembre 1969, sans que l'interdiction sur les deux ouvrages soit levée. Les éditions Exil ont pris le risque de republier *L'Epi monstre*, toujours mis à l'index.

Entre-temps, le bruit entourant le talent et la personnalité du jeune Nicolas Genka va croissant. Grove Press, l'éditeur de Nabokov, prend une option. *Combat* organise une rencontre entre Genka et l'auteur de *Lolita*, qui « *détestait Malraux et qui avait été frappé par le neuvième chapitre, où semblent annoncées de façon prémonitrice des journées de révolution. Mais ce qui l'intéressait surtout, c'était le personnage du père, un communiste déçu.* » Laura Betti s'enthousiasme et apporte *L'Epi monstre* à son ami Pasolini pour qu'il le traduise.

Les petits métiers qui l'ont fait vivre (rewriter de scénarios, pisseur de copie à *France-Dimanche*, publiciste, collaborateur de *Candide*) ont éloigné Genka de la scène littéraire. Le compositeur Pierre Schaeffer l'incite à faire des courts métrages et le ramène donc à la recherche expérimentale. « *En 1968, j'ai fermé ma gueule : c'est drôle d'être le passager solitaire des événements révolutionnaires annoncés...* »

« *A quoi bon publier dans un pays vichyste où la censure existe encore ?* », s'est longtemps demandé Genka, en poursuivant toutefois son œuvre inédite. « *Mais l'interdiction m'incitait à insister. Outre mon long monologue, Narimasu, destiné à la radio et au théâtre, une trilogie polyphonique, Sous l'arbre idiot, dont je compte publier le premier volume Les Premières Maisons de la ville. Au fond, L'Epi monstre, ce n'est qu'un petit résumé de l'opération...* »

Sans aucun doute, le sujet de *L'Epi monstre* n'était ni anodin ni se-

condaire. Les scènes sexuelles ne sont pourtant pas non plus au centre même du livre de Nicolas Genka contrairement aux romans de Sade. Il décrit un milieu fruste, où une brute règne sur deux filles (l'une a vingt-six ans, l'autre dix de moins). On est, à vrai dire, beaucoup plus près de *Sanctuaire* de Faulkner que de Sade. Nicolas Genka pénètre dans les pensées chaotiques de trois personnages très obsessionnels, chez qui les pulsions, les rêves, les superstitions, les terreurs morales et le dégoût de soi sont indistincts de l'idée même de l'amour.

L'ombre de la grand-mère, « *dame aux gants noirs* » qui a été la tortionnaire de sa belle-fille, le souvenir lancinant de cette dernière, allemande, devenue folle, la présence fuyante de témoins, complices et réprobateurs, créent un climat onirique et réaliste dans les dialogues, dans les scènes de bistrot, mais aussi dans les séquences d'angoisse. Ce qui fait naître un trouble chez le lecteur, c'est beaucoup moins les faits décrits, qui le sont en termes crus, mais modérés, que le lyrisme qui les accompagne. Car la fille aînée, tourmentée de remords et d'horreur, assiste à sa propre déchéance, avec une sorte d'abandon fataliste. La cadette, elle, veut entrer dans le mystère de cette relation amoureuse avec son père qui la dégoûte et la fascine en même temps, comme une initiation à la mort.

Genka se distingue des autres écrivains qui décrivent ces états limites en milieu familial par son

(1) Julliard, 1964, Prix Fénéon.
(2) *Plaidoyer contre la censure*, Jean-Jacques Pauvert, 1963. Il y rappelait, notamment, que « *de la manière la plus arbitraire et la plus dangereuse un simple arrêté du ministre de l'intérieur peut empêcher, sans recours, un livre d'être mis dans le commerce, alors qu'il serait impossible d'obtenir contre lui une condamnation par un tribunal.* »

exaltation visionnaire. Les grands moments du livre sont les délirs de Marceline, ses terreurs dans la forêt. C'est là qu'il atteint à l'objet essentiel de la littérature. Il fallait, dans cette logique, concevoir un personnage monstrueux et finir par

côtoyer des mythes, bibliques (les filles de Loth) ou égyptiens, retrouvant ainsi un fond d'angoisses qui ne pouvait qu'alerter les censeurs, toujours empressés d'éteindre les lumières trop vives.

René de Ceccatty

Philippe Delerm

PHILIPPE DELERM
MISTER MOUSE
OU
LA MÉTAPHYSIQUE
DU TERRIER

« Mister Mouse est le porte-parole animal d'un délicat humoriste dont la philosophie enchante, épicurienne et discrètement anar. »

Jean-Luc Douin
Télérama, janvier 95.

ÉDITIONS DU
ROCHER

Livraisons

● **SYLPHES ET SYLPHIDES**, anthologie présentée par Michel Delon

Le sylphe, et son double féminin, la sylphide, figures mythologiques à l'origine incertaine – amant merveilleux ou amoureuse rêvée –, connurent, de la fin du XVIII^e siècle aux premières décennies du XIX^e, une belle fortune littéraire. Michel Delon présente avec finesse et chaleur une série de textes d'auteurs connus – Crébillon, Marmontel, Sade, Hugo ou Béranger –, moins connus ou anonymes sur cette vue de l'esprit et du désir qui prit forme dans les coulisses amoureuses des Lumières. « *Le thème convient d'autant mieux aux écrivains qu'il ne leur impose à peu près nulle contrainte*, écrit Michel Delon. *Il est susceptible de variations libertines ou bien moralisantes, vraisemblables ou fantastiques, il peut donner lieu à l'analyse ou bien au spectacle.* » (éd. Desjonquères, 190 p., 120 F [18,29 €]).

● **LECTURE DE LA POÉSIE AMÉRICAINE**, de Serge Fauchereau Paru en 1968 aux Éditions de Minuit et depuis longtemps épuisé, le livre de Serge Fauchereau constitue, pour le lecteur français, la meilleure introduction possible à la poésie moderne américaine. Des grands aînés – Eliot, Pound, Stevens, Williams, Cummings... – à la Beat generation en passant par les objectivistes – Zukofsky et Oppen notamment –, jusqu'à Reznikoff et Ashbery, Serge Fauchereau établissait les filiations et notait les ruptures qui marquèrent l'émergence de la modernité outre-Atlantique. Cette indispensable réédition est augmentée d'une postface et d'un cahier de photographies (éd. Somogy, 336 p., 175 F [26,67 €]).

● **SCÈNES AVEC ARLEQUINS ET AUTRES POÈMES**, de Geoffrey Hill

Né en 1932, considéré comme l'un des poètes anglais majeurs de sa génération, Geoffrey Hill emprunte à Mallarmé son extrême exigence formelle et à T. S. Eliot la hauteur morale et intellectuelle de ses perspectives poétiques. Jamais oratoire, ironisant volontiers sur ses prestiges, la poésie de Hill se veut témoignage plus qu'épanchement. Témoin de l'histoire, mêlant ses épisodes, soulignant sa cruauté, le poète anglais, dans un long poème datant de 1983 ici traduit, prit Charles Péguy pour héros et interlocuteur. René Gallet, son premier traducteur en français (*Le Château de Pentecôte*, Obsidiane, 1988), donne, avec Michael Edwards qui signe la préface, un choix significatif de son œuvre poétique rare et rigoureuse (éd. La Différence, bilingue, 124 p., 59 F [8,99 €]). Le même René Gallet présente un très intéressant ensemble sur Gerard Manley Hopkins dans la revue *Degrés*, n° 3 (Atelier de la Feugraie, 14770 Saint-Pierre-la-Vieille, 45 F., [6,86 €], accompagné d'un CD).

● **ODE AU VENT D'OUEST, ADONAI, ET AUTRES POÈMES**, de Percy Bysshe Shelley

« *Ce fut un ange victime de la folie humaine* », affirmait Thomas de Quincey de Shelley (1792-1822). Sa poésie est sans doute l'une des plus difficiles à traduire, tant le souffle et la musique des mots y sont centraux. La version de Robert Davreu de ce choix de poèmes – dont l'admirable *Adonai* – et de fragments poétiques, en regard du texte anglais, est une grande et belle réussite (éd. José Corti, collection romantique n° 70, bilingue, 178 p., 110 F [16,76 €]).

● **MICHEL RAGON PARI LES SIENS**

Poète devenu romancier reconnu de sa Vendée natale, Michel Ragon est aussi critique d'art et historien de l'architecture. Le dossier rassemblé et présenté par Guy Bordes évoque l'ascension sociale de cet autodidacte (depuis son premier roman autobiographique, *Drôles de métiers* en 1953 au tome I de ses mémoires, *D'une berge à l'autre* en 1997), le paradoxe entre son engagement intellectuel (la littérature prolétarienne, le mouvement libertaire) et ses choix esthétiques (l'art brut, Cobra, l'abstraction lyrique), ainsi que ses amitiés fidèles avec Henry Poulaille, Ludovic Massé, Gaston Chaisac, Bernard Clavel... (éd. Plein Chant, Bassac, 16120 Châteauneuf-sur-Charente, n° 64-65, 152 p., 90 F [13,72 €]).

● **UN JOUR JE SERAI LATIN LOVER**, de Marc Villard

Vingt et une nouvelles, dans lesquelles on retrouve le personnage à la Woody Allen inventé par Marc Villard dans *J'aurais voulu être un type bien* (éd. L'Atalante) : un « pékin ordinaire », qui carbure aux anxiolytiques et se définit comme « un couard chronique, pessimiste invétéré ». Sans indulgence, mais avec beaucoup d'humour, Marc Villard épingle un quotidien parfois pathétique, souvent grotesque. Farce ? Caricature ? On hésite à la lecture entre le désespoir et le fou rire. (éd. L'Atalante, 168 p., 60 F [9,14 €]).

● **MIETTES DE MÉMOIRE**, de Henri Ronse

Qui ne voudrait partir à la recherche du temps perdu ? C'est à cet exercice délicat que se livre Henri Ronse, en suivant librement la mélodie de sa mémoire. Les souvenirs, fulgurants, sont cristallisés en phrases courtes, comme la brièveté des instants. Qu'il s'agisse de la comète du jugement dernier, de l'atelier de Giacometti ou d'un hôtel de Biarritz par un soir de tempête, il nous entraîne dans l'abîme du temps, avec la saveur douce-amère de la nostalgie. Un hommage à ce qui demeure après la fuite des jours (éd. Nil, 78 p., 85 F [12,9 €]).

● **CHEMINS DE VIE**, d'Alice Miller

Disons-le tout cru : Alice Miller n'est pas un écrivain. La façon qu'elle a de raconter ses histoires sous la forme d'un échange de longues lettres sent terriblement l'artifice, sans être compensée par la moindre originalité. Et pourtant, ces récits de conflits et de traumatismes psychiques, bien que médiocrement présentés, retiennent l'attention par la pertinence du message qu'ils parviennent à délivrer. Au-delà des bonnes intentions affichées (faire prendre conscience des racines du mal-vivre), on découvre des explications parfois lumineuses comme des pépites sur les filiations de la souffrance qui peuvent étouffer certaines vies (traduit de l'allemand par L. Marcou, Flammarion, 256 p., 110 F [16,76 €]).

● **LE FUNAMBULE**, de Rafik Schami

Des bateaux, des voyages, l'Orient, des lettres inattendues, des secrets découverts dans un grenier, des espions et surtout un cirque avec toutes ses couleurs... Rafik Schami, conteur né, se délecte à faire se télescoper les hasards, les époques, les cultures, à faire se rencontrer les sages et les fous. Jongleur habile et inspiré, tantôt grave tantôt enjoué, il nous présente une épopée moderne faite d'histoires gigognes qui chaque fois nous emmène là où l'on s'y attend le moins. Les personnages retrouvent leur âme d'enfant et les lecteurs aussi (traduit de l'allemand par G. Godde, éd. Medium, 374 p., 70 F [10,67 €]).

● **ELMER GANTRY**, de Sinclair Lewis

La satire fut le fond de commerce de Sinclair Lewis ; elle lui valut le prix Nobel et la vindicte de ses lecteurs. Dans ses meilleurs livres, il dénonce, démonte et dynamite les conformismes, les bassesses et les préjugés. En 1927, il s'en prend aux Églises, et en particulier aux baptistes : ils ont fait d'Elmer Gantry un prêcheur malgré lui, il deviendra malgré eux un escroc de la foi. Ce brûlot contre la religion-spectacle et sa vénalité est moins daté qu'il ne semble : elle prospère de nos jours dans toute la sphère d'influence des États-Unis (traduit de l'anglais par Régis Michaud, éd. Phébus, 342 p., 139 F [21,19 €]).

Une romancière d'âmes

Entre Paris et Beyrouth, Dominique Eddé laisse vagabonder ses souvenirs d'où surgissent mille et un personnages truculents et pathétiques

POURQUOI IL FAIT SI SOMBRE ? de Dominique Eddé. Seuil, « Fiction & C^e », 190 p., 95 F (14,48 €).

Dans le crépuscule des fins de siècle, les adultes se posent parfois la même question que les enfants, les soirs d'hiver : « *Pourquoi il fait si sombre ?* » C'est précisément le titre de l'étrange et très beau roman de Dominique Eddé, où le tumulte de l'Histoire emporte les événements de la vie intime, comme des naufragés.

Dans son premier livre, *Lettre posthume* (1), Dominique Eddé avait adopté le genre épistolaire pour dépeindre les malheurs de son pays, le Liban. Cette fois, elle rejoint une autre famille littéraire : celle du monologue intérieur. Présentant *Les lauriers sont coupés* d'Edouard Dujardin (le précurseur de cette école), Valéry Larbaud écrivait que « *le lecteur se trouvait installé, dès les premières lignes, dans la pensée du personnage principal* ». « *C'est, disait-il, le déroulement ininterrompu de cette pensée qui, se substituant complètement à la forme usuelle du récit, nous apprend ce que fait le personnage et ce qui lui arrive.* »

Rêveries à demi-voix : la narratrice de *Pourquoi il fait si sombre ?* laisse courir ses pensées en désordre, et les vieux souvenirs se mêlent avec les dernières nouvelles. « *Otage et orpheline de sa propre image* », ni entièrement la même ni tout à fait une autre, toujours à se fuir ou à se chercher, elle écrit sa vie comme on bat les cartes du Temps. Alors, se succèdent et s'entremêlent, comme des fondus enchaînés, les tranquilles images de l'enfance, les saisons, les rires, les larmes, les nostalgies, les amours, les rencontres, la rue, l'Histoire, la

maladie, la guerre, les tueries, le bruit de la mer, les bruits et les fureurs de l'époque, les fugues de Bach, les hivers du cœur, les petits matins, les soirées magiques et les cris de détresse.

« *Un visage efface l'autre* » dans les rêveries de la narratrice. Il y a d'abord les silhouettes furtives de ce garçon de café et de cette couturière qui s'étaient connus la nuit, dans un abri de Beyrouth. Ils faisaient l'amour pendant les bombardements, à la faveur de l'obscurité. Ils ne s'étaient jamais entrevus sous le soleil, et le garçon de café « *adorait ce rêve de femme perdue dans le noir* ». Hélas ! après le cessez-le-feu, leur amour n'a pas supporté la lumière du jour. Cela pourrait être une fable, mais

François Bott

pour en tirer quelle leçon ? « *L'Histoire est un cauchemar dont je cherche à m'éveiller* », disait James Joyce...

Il y a Rachid, qui a perdu une jambe en sautant sur une mine, tandis que les combats s'achevaient. Depuis, il déambule dans les rues de Beyrouth, avec une photo de sa fille. Cependant, personne n'a eu l'occasion de rencontrer ni même d'apercevoir celle-ci. La petite demoiselle n'existe peut-être pas... Il y a Abou Roro, le vendeur de cravates, toujours « *vêtu de blanc* ». Celui-là se promène avec une carte postale représentant « *une minuscule silhouette de femme* ». Il prétend que c'est sa mère et qu'elle est partie vivre à Anvers. Mais Anvers est probablement une ville imaginaire...

Beaucoup d'autres personnages traversent le roman. Truculents et pathétiques, ils viennent en quelque sorte « *pirater* » le monologue de Dominique Eddé, comme si écrire était la meilleure façon de se laisser

envahir. Parfois, ces rescapés, ces fantômes, étonnés et navrés de sembler vivre encore, tirent la manche de la narratrice : non, ce n'est pas comme cela qu'il faut raconter notre existence. Alors, elle s'exécute, elle recommence et rectifie son récit.

Dominique Eddé ne cesse de faire des aller-retour entre Paris et Beyrouth, pour confirmer que la littérature est le moyen de transport le plus rapide. Et l'on passe sans transition des jardins de l'Observatoire aux cimetières libanais. Il arrive même que l'on fasse un détour par Rome, pour rendre visite à Federico Fellini... De son côté, Rachid, l'unijambiste de Beyrouth, qui conjure le mauvais sort avec sa béquille, rencontrera Simone, une ancienne déportée, laquelle termine ses jours sur une chaise roulante, dans une

maison de retraite de Mantes-la-Jolie. Rencontre improbable, mais pourquoi pas ? Puisque l'existence est un songe et que « *nous sommes tissés de l'étoffe dont sont faits les rêves* », comme le dit Shakespeare.

Du reste, tous les personnages se retrouveront à la fin du livre, dans une sorte de ronde fantasmagorique à la Fellini. C'est un des morceaux de bravoure de *Pourquoi il fait si sombre ?* avec ces variations sur les murs auxquels on se heurte : « *Pour un oiseau la terre est un mur, pour la nuit la lumière est un mur, pour un sourire la douleur est un mur, pour la douleur le corps est un mur, pour vivre la mort est un mur, pour la fumée l'air est un mur, (...) seuls les rêves n'ont pas de murs.* » Comment résumer la manière de Dominique Eddé ? Il faudrait peut-être reprendre une expression d'Edouard Dujardin, la plus appropriée sans doute : une « *romancière d'âmes* ».

(1) Gallimard, « L'Arpenteur », 1989.

Un « tigo » Moïse au Sénégal

LE FILS-RÉCOMPENSE d'Anne Bragance. Stock, 238 p., 110 F (16,76 €).

Coumba a « *le ventre creux* ». Bon musulman, Massamba Diouf a beau prier Allah et porter des cierges à l'église, sa femme reste stérile. Il est de ces Sénégalais dont la France eut besoin pour ses guerres et qu'elle a oubliés dès qu'il fallut leur témoigner quelque reconnaissance. Une douzaine de ces anciens combattants l'implorent. « *Tu possèdes les mots blancs mieux qu'aucun d'entre nous. Il faut que tu écrives à la France.* » Il s'y essaie, assis sur la plage, quand de l'océan arrive une calebasse dans quoi est un tigo, un bébé. Il est blanc. Pour Diouf, c'est là un cadeau que lui envoie la France. Coumba veut le remettre aux autorités, mais il a enfin un fils, et il veut garder ce don « *des génies des eaux* », son histoire ayant eu un célébre précédent, le « *tigo Moïse* » voué à un destin exceptionnel pour son peuple. Coumba, qui l'a enfin pris pour fils, craint à son tour de le perdre, les gendarmes voulant retrouver les parents de « *l'enfant rose d'oreilles* ». Il faut fuir. Longue errance à travers le Sénégal. Le « *chérubin blond* » grandit, parle une langue miraculeuse qui chasse les calamités, a pouvoir sur les animaux. Alors, pourquoi ne pas croire qu'il ira « *un de ces soleils parler au président de France* » ?

Émerveillé. C'est ainsi qu'on avance dans ce conte qui a sa part de réalisme et que sert un style simple, clair et fort comme la pensée de Diouf le narrateur. Écrit en hommage aux tirailleurs sénégalais, chaque chapitre s'ouvre sur une citation de Léopold Sédar Senghor, à qui Anne Bragance répond magnifiquement quand il écrit : « *Toi, sermons tes bons mots, énormes comme le nombril de l'Afrique prodigieuse.* »

Pierre-Robert Leclercq

Souvenirs d'enfance, tendres et amers

IL N'A JAMAIS TUÉ PERSONNE, MON PAPA de Jean-Louis Fournier. Stock, 154 p., 79 F (12,4 €).

Avant de faire carrière dans l'impertinence, Jean-Louis Fournier a réalisé quantité de documentaires sur l'art – Klimt, Schiele, le Bauhaus – et, aussi bien des dessins animés – *La Vache Noiraude* – que des émissions humoristiques : « *Merci Bernard* » et « *La Minute nécessaire de Monsieur Cyclope* », avec Pierre Desproges. Ces dernières années, il a publié et adapté à la télévision ses initiations à la grammaire, à l'arithmétique et aux sciences naturelles.

Le court récit où il retrace, en feuillets d'album, ses souvenirs, avec ses mots d'enfant de dix ans, est à la fois triste et drôle. Pas très gai, d'être, à Arras, les « *enfants Fournier* » : le père, médecin, rentre, après avoir fait le tour des bistrotts, sombre, menaçant ou suicidaire, tandis que la mère et la grand-mère s'échinent à maintenir des apparences respectables. Le narrateur, le fils aîné, qui a perdu à l'âge de quinze ans ce jeune père de quarante-trois ans, en dresse par petites touches, navrées ou cocasses, un portrait nuancé et attachant.

Car ce médecin, qui a un excellent diagnostic, ne fait pas souvent payer ses patients. Avec sa canadienne de cuir et ses souliers décollés, il ne les intimide pas, il arrive même parfois à « *faire rigoler le mourant* ». Docteur Jekyll ou Mister Hyde ? C'est le médecin des gendarmes et des prisonniers, des cyclistes et des bonnes sœurs de la Providence. « *Un philanthrope nous quitte* », titre un journal local, à sa mort. Peut-être qu'il aurait dû être comédien, s'interroge son fils, ou simplement célibataire, comme le capitaine Haddock : « *Peut-être que papa il aurait jamais dû se marier et avoir quatre enfants ?* »

Monique Petillon

L'Empire en déclin

A travers les rivalités entre un marquis légitimiste et un jeune républicain, Pierre Kyria peint le tableau d'une société en mutation

VINCENT HAUTTECŒUR de Pierre Kyria. Grasset, 318 p., 135 F (20,58 €).

La vie des sociétés, on le sait, comporte des points de rupture, comme celle des individus : en quelques instants, en quelques années, tout bascule. Le dernier roman de Pierre Kyria attire notre attention sur la décennie, commencée vers 1865, qui conduisit la France d'un empire plébiscité à une république largement consentie. Encore un roman historique !, gémissait-on. Le genre est aujourd'hui galvaudé, presque déprécié, mais l'auteur, on le pressent, dédaigne les modes. Il écrit un roman qu'il lui plaît de placer dans un cadre historique. Il n'altère ni les faits ni les mentalités, mais c'est l'être humain qui l'intéresse. Son respect des détails, très vétilleux, n'étouffe pas l'action, il l'aide au contraire à saisir les ambiances. On hasarderait l'idée qu'en donnant son point de vue sur une réalité d'antan, le romancier complète utilement le travail de l'historien.

L'époque de l'Empire déclinant convient donc à Kyria, il s'y sent à l'aise pour créer, il s'y installe, il observe. Il a remarqué que la société d'alors n'est pas si différente de la nôtre : fracture sociale, arrivisme politique, prédominance des bien-pensants de toutes obédiences... et grands travaux présidentiels. Le souffle ne lui manque pas pour traiter tout cela, le nombre et la densité des personnages l'attestent, comme l'attention minutieuse qu'il porte aux figurants. Les rapports entre classes sociales le fascinent, illustrés par maints exemples, mais surtout par la rivalité entre un marquis légitimiste, manipulateur, et un jeune républicain entre lesquels il fait apparaître, selon l'humeur et le moment, toutes les nuances du désaccord, allant du dédain suffisant à

la haine inextinguible. De la compétition des classes, il n'y a qu'un pas vers l'engagement politique, un autre grand thème du livre : pourquoi devient-on républicain ? Comment finit-on par se lasser du monarchisme ? Et même... comment se transforme-t-on en collabo ? La conclusion de l'auteur n'est guère optimiste : c'est par convenance personnelle que le fils du marquis, jeune homme sans désirs, finira par servir la « *Gueuse* », et le républicain le plus convaincu peut se laisser tenter par le boulangisme.

FINESSE DESCRIPTIVE

On ne trouvera pas davantage d'indulgence dans la description des familles : la jalousie, la rogne les déchirent comme elles divisent la société. Un beau-père dissolu, des cousines sottes, un fils irrespectueux ravagent l'existence du marquis. Après s'être longtemps « *donné la joie de provoquer le ridicule pour se présumer de l'être* », il finira fratricide, et non sans motifs. Pour chercher des raisons d'espérer en la nature humaine, c'est plutôt vers les couples que se tourne Kyria. Il les observe et les décrit avec une finesse admirable : Vincent et Blanche, Hector et Caroline, Edouard et Lucette, bien assortis, mal assortis, passionnés, habitués, résignés, mais toujours durables, étayés par la tradition, les notaires, le qu'en dira-t-on, et parfois par l'amour.

Cette société enracinée dans l'agriculture, mais déchirée par les allégeances qu'impose l'histoire, subit les assauts d'un progrès qu'elle salue sans bien le comprendre ; les uns adhèrent au changement, les autres s'accrochent au passé. L'auteur décrit tout cela avec une finesse tantôt gaie, tantôt grave, toujours précise. Et quand la mort frappe, quand les survivants pleurent, il atteint au sommet de son talent ; ses passages sur le deuil, la tristesse et ce que

nous appellerions aujourd'hui la dépression sont proprement effrayants de perspicacité. Par la grâce de la fiction le contexte historique s'efface ici devant la permanence de nos chagrins, de nos épouvantes. On se rend compte au fil des pages combien la pertinence de l'observation est mise en valeur par l'excellence de la forme. Il ne s'agit pas seulement de l'architecture narrative, rigoureusement classique, bâtie par un professionnel à la prose irréprochable, qui sait agencer les suspenses et marquer les rythmes. Mais cet écrivain semble doublé d'un photographe soucieux de saisir au vol les moments remarquables.

Certains ne sont que pittoresques, comme cette fin de marche : « *Quelques commères que personne n'attend plus s'accoquinent encore, s'approuvent du bonnet, reins arqués, mamelles bridées par le fichu croisé à la taille, soclées par le dégueulis verdoyant des cabas.* » D'autres pétillent, comme le regard du séducteur devant une hôtesse encore belle : « *Dans son œil s'allume une petite lumière, une mire pour mieux cibler son âge.* » Mais les instantanés les plus dignes d'intérêt concernent ces passages délicats qui se présentent parfois sur nos routes, quand le moindre faux-pas peut mener à la catastrophe. Ainsi, au cours d'une violente discussion, « *Caroline se leva pesamment, fit quelques pas, s'arrêta soudain, pincée comme une ombre sur le parquet par la vive lumière venant de la fenêtrée grande ouverte sur un été ardent...* Ses doigts voltigeaient autour de ses cheveux, de son cou, de sa poitrine, elle recula et, d'un coup, se laissa retomber dans la bergère, soutenant sa tête d'une main, les larmes aux yeux. » Pour l'auteur, pour nous, c'est l'épouse blessée qui compte, qu'importe la crinoline !

Jean Soublin

Pierre Kyria collabore au « Monde des livres »

Mémoire en miroir

Sous un titre qui évoque les voyages sur des mers lointaines, Sebald, écrivain allemand vivant en Angleterre, révèle dans les quatre récits qui forment ce roman, les abysses et les tourbillons du souvenir

LES ÉMIGRANTS
(Die Ausgewanderten)
de W. G. Sebald.
Traduit de l'allemand
par Patrick Charbonneau.
Actes Sud, 278 p.,
128 F (19,51€).

Heureux ceux qui n'ont pas encore lu Sebald : le plaisir d'une véritable découverte les attend. Ouvrage inclassable, *Les Émigrants* nous offre une méditation profonde et nerveuse, dense et poétique, sur les rapports entre histoire et mémoire. La méconnaissance de cet auteur peut s'expliquer par son parcours singulier : né en Allemagne du Sud en 1944, il a quitté son pays en 1966 pour aller s'installer à Manchester, préférant l'inconfort de l'exil au confort et à l'euphorie de la reconstruction : « J'avais peut-être besoin de cette perturbation. » Depuis 1976, il enseigne la littérature allemande à l'université de Norwich. L'ouvrage qui paraît aujourd'hui dans une remarquable traduction fut écrit en 1992, mais il n'a rien perdu de sa force et garde l'impact d'une révélation. Quatre récits, quatre destins, mais une même manière de provoquer le souvenir, de faire revivre devant nous la mémoire d'existences fracassées – chroniques d'un univers secret dont les images se révèlent peu à peu sous le stylet d'une écriture ciselée.

A première vue, rien ne semble relier les existences de ces quatre personnages : un vieux docteur anglais, un instituteur anticlérical, un majordome et un artiste-peintre. Pourtant trois de ces hommes finissent dans les convulsions d'une mort violente dont l'écriture enregistre les amplitudes avec la précision d'un sismographe. Dans le premier récit, le narrateur arrive avec sa femme dans le jardin d'un manoir de Hingham et aperçoit un homme allongé dans l'herbe : « I



W. G. Sebald offre une méditation profonde et poétique sur les rapports entre histoire et mémoire

was counting the blades of grass », dit ce dernier en se relevant, « it's a sort of passion of mine ». Quelques mois après cette première rencontre d'un loufoque très british, sans que rien le laisse prévoir, le docteur Henry Selwyn se tire une balle dans la tête avec un fusil de chasse. Dans le deuxième récit, le narrateur apprend au détour d'une conversation la mort de son ancien instituteur : « Il s'était étendu sur les rails d'un train, quelque part dans une campagne idyllique ». Dans le troisième récit, Ambros Adelwarth se soumet délibérément à des traitements d'électrochocs qui lui seront fatals. Si la mort épargne le quatrième personnage, le peintre Max Ferber, on sent bien qu'elle est aux aguets, tapie dans la poussière de cet atelier de Manchester où gesticulent des ombres ;

on devine que ce sursis n'est que la prolongation d'une souffrance dont l'intensité relie justement ces quatre existences : souvenir d'un passé qui lentement cisaille les racines de la vie. Tous les quatre sont des exilés, tous les quatre ont cherché à fuir le poids d'une damnation terrestre, tous sont juifs, à l'exception d'Ambros Adelwarth, mais sa relation avec l'une des plus riches familles juives de New York au début du siècle l'assimile au même destin.

Sebald n'est pas juif, il vient d'une petite ville de la très catholique Bavière, mais il a connu ces quatre hommes. Fiction et document mêlent leurs fibres dans une trame associant au texte des photos en noir et blanc qui ont autant de valeur de preuves que de mise en question. « Ce sont des photos dé-

couvertes dans des albums de famille qui m'ont poussé à écrire. » Sebald devient explorateur des âmes, traquant les ombres comme on suit le vol incertain d'un papillon de nuit égaré par trop de lumière, fouillant par l'écriture le mystère d'un regard, d'un geste, d'un paysage à jamais figés. Parcourant l'Europe et les Etats-Unis, accumulant les documents, rencontrant ceux qui avaient pu connaître ses personnages, forçant « la conspiration du silence », Sebald fait lentement tourner devant nous un gigantesque kaléidoscope dont les pièces disloquent les instants de fragile beauté auquel chacun des personnages a cru, un jour ou l'autre, pouvoir se raccrocher.

Le docteur Henry Selwyn a quitté la Lituanie à l'âge de sept ans, en 1899. Il a fait des études de méde-

cine, changé de nom, épousé une riche héritière, mené une vie mondaine dans les années 30. Mais une révélation a brusquement séparé le couple : sa femme a découvert son origine juive. Fin du bonheur. Lente mais inexorable progression de la douleur ravivée qui, de la mélancolie, fait dériver le docteur Selwyn vers le sentiment ne pas être seulement un étranger sur cette terre d'exil mais un étranger à la réalité.

Paul Bereyerter était le maître d'école de Sebald en Allemagne. « C'était un homme qui sortait certes de l'ordinaire, mais toujours enjoué. En vérité, il était le désespoir fait homme. » Interdit d'exercer dans les années 30 parce qu'il avait de lointains parents juifs, il perd ensuite sa fiancée, morte en déportation. Pourtant, à la fin de la guerre, il retourne sur la terre de sa jeunesse, croyant « en bon instituteur » que l'on peut effacer ce qui un jour a été écrit sur le tableau de l'Histoire et que la terre nourricière peut redonner vie à des racines déchirées. Les bourrasques du souvenir le couchent à jamais sur ce sol ingrat.

Ambros Adelwarth, lui, est le grand-oncle de Sebald. Emigré en Amérique pour échapper à la crise économique du début du siècle, il devient le majordome de Cosmo Solomon, fils excentrique d'une riche famille. Il entreprend un voyage à travers l'Europe et l'Orient avec ce jeune homme qui finit par sombrer dans la démence, torturé par la conscience aiguë qu'il a de la première guerre mondiale ; arpenteant sa villa, il ressent physiquement l'horreur des tranchées, voit les montagnes de cadavres, entend le sifflement des obus. Ambros ne parvient pas à arracher Cosmo à ses démons et sombre à son tour lorsque meurt celui qui était devenu son ami.

« C'était une figure d'exception dans notre famille, on en était fier, il avait réussi, et en même temps on n'en

parlait pas car il était homosexuel. » L'Allemagne, terre de refoulement ? Ce n'est pas la moindre réussite de Sebald de savoir tirer parti des décalages entre ces différentes existences pour nourrir son interrogation sur l'Histoire, sans céder aux émotions ou au didactisme. Le souvenir est matière trop fragile pour se soumettre à une quelconque démonstration : « Quand on interroge les gens, qu'on gagne leur confiance, on ne sait pas si on les aide ou au contraire si on leur fait plus de mal encore. »

Et Ambros Adelwarth ne va-t-il pas jusqu'à affirmer dans ses carnets que le souvenir lui apparaît comme une forme de bêtise tant elle donne le vertige ? C'est ainsi que Sebald, brassant les époques, réinscrit les bouleversements politiques et les enjeux sociaux dans le filigrane de feuillets retrouvés.

Cette insistance à revenir sur l'Histoire peut paraître étonnante de la part d'un auteur allemand qui n'a pas connu le nazisme, surtout à l'heure où l'on parle de tirer un trait sur un passé encombrant. « Si l'amnistie peut avoir un sens au niveau juridique, c'est une aberration sur le plan moral. » Le temps n'est pas un critère, ajoute Max Ferber, figure centrale de son dernier récit.

Tout en faisant pièce à la banalisation de la mémoire, Sebald sait distiller une poésie de l'empathie et de l'allusion où apparaît, au détour d'une page, la figure de Nabokov, en entomologiste sans âge. Faut-il croire au hasard des coïncidences ? Quelques jours après avoir appris la mort du docteur Selwyn, le narrateur tombe sur un journal relatant qu'au bout de soixante-douze ans un glacier des Alpes a rejeté le corps d'un guide bernois disparu depuis l'été 1914 – c'était le meilleur ami de jeunesse du docteur Selwyn. « Voilà donc comment ils reviennent, les morts. »

Pierre Deshusses

La magnificence du mal

Le troisième roman de Charles Palliser est au rendez-vous des émotions inédites, de l'intelligence et de la lucidité

LES MORTS REVIENNENT TOUJOURS
(The Unburied)
de Charles Palliser.
Traduit de l'anglais
par Eric Chédaille,
éd. Phébus, 396 p.,
149 F (22,71 €).

L'écrivain chauffé à blanc, au paroxysme de la jouissance intellectuelle, tel est le pari des romans de Charles Palliser, l'auteur de l'inoubliable *Quinonce* et du remarquable *Trahisons*. Romans-fléuves, voués aux délices de l'investigation, les livres de Palliser auscultent le passé, à la découverte d'un temps oublié qui recèlerait une vérité alors impossible à dire. Novateurs certes, mais baroques, ils s'enrichissent de toutes les influences littéraires et scientifiques et s'inspirent des grands feuilletons du XIX^e siècle. La modernité de la structure, l'actualisation des préoccupations et le charme délétaire de l'atmosphère évoquée raniment la plénitude du roman populaire.

Les morts reviennent toujours est un suspense hallucinant. Quinze jours d'intense dépaysement, plus de quarante personnages, pour un roman inclassable dont le titre anglais, *The Unburied*, convient mieux à cette histoire équivoque. Un groupe de professeurs, chanoines, chercheurs est confiné dans une petite ville d'Angleterre où les tombes et les livres (ces étranges tombeaux de papier que l'on peut rouvrir) détiennent un pouvoir maléfique. Mystères, morts suspectes, interdits sexuels projettent leurs fantômes angoissants dans un univers vampirique de cryptes et de cercueils. Ecrite avec du sang, l'enquête convoque astucieusement les voluptés morbides de la révélation et le haut plaisir (comme on dit le haut mal) d'une perquisition historique. *Les morts reviennent toujours* se place d'emblée dans ce qui est l'essence et le projet éternels du roman, l'éton-

nement ébloui face à la mémoire humaine, ici, plus particulièrement, la mémoire d'événements anciens que la politique, la rumeur, les intérêts du moment – et du présent – ont travestis, au cours d'une entreprise sauvage d'occultation de la vérité.

Ned, un homme épris d'histoire médiévale, débarque à Thurstchester (ville universitaire célèbre par sa cathédrale gothique, ville imaginaire plus vraie que nature) et retrouve son ami Austin, un ancien camarade de collège devenu professeur. Il découvre les mesquineries et les silences d'une cité enlignée dans ses désirs inassouvis. Il est intrigué par le comportement et l'amertume d'Austin qui dissimule ce que l'on devine être son homosexualité. Mais l'intrigue se situe au début du XX^e siècle et nous sommes placés dans les conditions d'un lecteur de l'époque.

UN ROMAN HISTORIQUE AU NOIR

D'éminents érudits convergent vers Thurstchester et s'entêtent à vouloir décrypter d'étranges indices. Ned lui-même se passionne pour les origines de la vieille Angleterre, pour le roi Alfred qui régna avant la conquête normande. D'autres encore tentent d'élucider les circonstances d'un meurtre commis dans la vieille église, il y a plusieurs siècles. L'un d'eux, tout près de découvrir le secret de l'intrigue, est assassiné. Les ingrédients explosifs du roman historique virent au noir. Austin est accusé de meurtre et ne peut se défendre qu'au risque de divulguer la spécificité de sa vie privée.

Le propos du roman est pessimiste. La minorité de ceux qui « savent » exerce une suprématie redoutable : empêcher la masse prolétaire d'accéder à la vérité des grands événements dont la légende a savamment entretenu le mystère. Son dévoilement déclencherait une révolution des mœurs qui basculerait dans le rienement des règles

morales et civiques tenant le peuple en esclavage. Qu'advierait-il d'une société où chaque individu admettrait son identité inavouable ? Charles Palliser affronte donc les vraies questions, celles justement que le roman traditionnel et sentiment anesthésie.

Ne laissons pas les morts ensevelir les morts, clame Palliser. La connaissance qui permettrait à l'homme de découvrir toutes les virtualités qu'il porte en lui est donc taboue, mais cette appréhension de l'humain est la seule préoccupation de l'écrivain. Ce thème grave, nécessaire, est porté par une intrigue de chair et de sang. Chair bafouée et flots de sang. La collectivité préfère toujours anéantir la jouissance d'autrui – dont on jalouse les perversités possibles – au risque de guerres et de meurtres. Palliser ne craint pas de déstabiliser son lecteur, de l'immerger dans l'inconfort de l'inconcevable, de le priver de repères et de points d'appui. Mais, à l'opposé de l'auteur de polar classique, Palliser ne lui assure pas le dénouement rapide d'un jeu éphémère qui l'a sous-traité accidentellement à la solidité de son existence coutumière avant de l'y replonger, nettoyé de tous les crimes qu'il rêve de commettre. Bien au contraire, Charles Palliser affirme que *Les morts reviennent toujours*.

Ici point de certitudes mais un labyrinthe dont on ne s'évade pas et dont le seul apaisement est l'humour, cette distance diabolique à la Hitchcock qui ouvre des abîmes dans la vie courante anglaise, si correctement neutre. En revanche, le romancier s'octroie tous les délires de la fiction. Les monstres de l'inconscient nagent entre ombre et lumière, virulents et mortifères. Le brouillard pèse ou se retire, efface ou révèle la rutilance ancestrale des gazons trompeurs. L'homme – abandonné par les dieux – serait-il un tueur qui s'oblige à cacher sa voracité destructrice afin de sauver la filiation de ses instincts de mort ?

Hugo Marsan

Vie en miettes

A travers le destin d'un Chicano mort au Vietnam, Diego Vazquez parle de son peuple

BUZZY DIGIT
(Growing through the Ugly),
de Diego Vázquez Jr.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Serge Quadrupani,
éd. Métailié, 153 p., 99 F (15,09 €).

Au commencement était la chair. Morte. Celle d'un Chicano de dix-huit ans, originaire d'El Paso, gisant dans un cercueil, rapatrié vers les Etats-Unis dans la soute d'un avion cargo. Provenance : Vietnam, août 1969. De cette chair à canon va surgir une parole. Celle de Buzzy Digit, engagé volontaire par désespoir, mort au champ d'horreur, dont les souvenirs volent en éclats, comme les fragments d'une grenade. Une mémoire disséminée en dépit du bon sens qui voudrait qu'une histoire se termine par la fin.

Bien avant cela, Buzzy est déjà mort des suites de multiples blessures : séparations, arrachements et traumatismes, en tornades successives, l'ont rejeté à la périphérie de la vie. Son père déserte la famille ; puis sa mère l'abandonne ; un ivrogne abuse de lui et il ne sera plus, au regard des autres, qu'une « gonze », une « tantouze ». Buzzy n'a pas encore sept ans, le monde s'est déjà écroulé et son identité fissurée.

Sa vie ne sera que tanguage entre ingénuité et maturité, femmes et hommes, désespoir et désirs, sur la cruelle ligne de démarcation qu'est le Rio Grande. Il n'aura pour seul havre que quelques rêves, ses relations avec sa grand-mère, Kika, et sa cousine, Rouse. Auprès de la première, il trouve affection et expérience. Avec la seconde, « l'oiseau le plus affamé que je connaissais », il « goûte l'amour dont était fait l'amour ». Ensemble, ils cherchent « un accès non verrouillé au paradis », se jettent à corps éperdus sur tout ce qui pourrait être un

laissez-passer, l'amour, le sexe, la drogue ; pour n'accéder qu'au seuil de l'autodestruction. Buzzy vacille au bord de ce gouffre, toujours à la limite de la rupture, ne se raccrochant qu'à des bribes d'espoir, toujours en sursis.

Loin de s'apitoyer, il sait rire de lui-même, sait déceler le désarroi chez les autres ; il n'en est que plus crédible. Narrateur, il s'interdit toute compassion, intervenant épisodiquement du haut de son cercueil volant, le temps de rappeler que tout cela n'est au mieux qu'un rêve sur le point de s'effacer. Diego Vazquez joue avec discrétion et délicatesse de ces allers-retours entre identification et distanciation qui lui permettent d'évoquer sans ostentation le sort des Chicanos : « Mémé, alors que notre pays est plein d'indigènes et d'opprimés, pourquoi ces catholiques ne se débrouillent-ils pas pour nous parler dans notre langue ? » Mais voilà, l'homme qui parle anglais vit ici en maître, c'est lui qui renvoie les enfants de l'école parce qu'ils ne savent pas lire la langue dominante, lui qui a tracé cette frontière incompréhensible entre El Paso et Ciudad Juárez. Au-delà des injustices et de la souffrance, la question est alors celle de la survivance d'une culture privée de son principal vecteur, la langue.

Vázquez donne des éléments de réponse dans ce premier roman où il accompagne son lecteur dans une sorte de cache-cache entre rêve et réalité, douceur et brutalité ; il le ferre par la grâce de son écriture, l'envoûte par son talent de conteur, le baigne de douce nostalgie, pour le réveiller en sursaut. Pour souligner qu'il y a bien pire, ailleurs ou chez les autres, et que le seul moyen de guérir de toutes ces plaies, de renaître, est, d'une façon ou d'une autre, de faire le deuil de nos chers traumatismes.

Jean-Louis Aragon

Mahfouz sous l'empire de la littérature

Suite de la page 1

Alors proche de l'aile gauche du parti nationaliste Wafd, Naguib Mahfouz s'était réjoui de voir aboutir la révolution de juillet 1952 – qui devait conduire Nasser au pouvoir en novembre 1954 –, comme il l'a expliqué dans ses entretiens avec Gamal Ghityan (3). Mais le désenchantement qui suivit fut la cause d'une stérilité littéraire de plusieurs années.

« Rien n'avait changé dans ma vie, mais ce fut comme si quelqu'un de cher avait disparu. La société que je sondais était morte, et moi avec elle. Ce furent des années affreuses. » Des années pendant lesquelles il cessa de mener sa double vie de fonctionnaire le matin, écrivain l'après-midi. Car, en dépit de sa célébrité, Naguib Mahfouz n'a jamais vraiment vécu de sa plume dans un pays miné par l'analphabétisme, où beaucoup ont le connaissance que grâce aux adaptations télévisées de ses romans. Certains de ses livres paraissaient bien dans d'autres pays arabes, mais piratés. Lui-même ne croit pas beaucoup à l'avenir de son œuvre, persuadé que « personne n'attend [son] écriture à l'époque d'Internet ».

Le désir d'écrire est pourtant bien là, celui de renouer aussi avec les lectures scientifiques dont s'est longtemps délecté cet homme résolument tourné vers la connaissance et la raison, qui hésita un temps entre la littérature et la philosophie « comme entre deux fiancées ». Au moment où va paraître en traduction française l'un de ses premiers romans (4), Naguib Mahfouz croit toujours en la nécessité de vivre pour la beauté. Et rêve de retrouver l'usage de sa main pour écrire « ne serait-ce qu'une seule nouvelle, aussi grande que l'âme ».

Raphaëlle Rérolle

(3) Mahfouz par Mahfouz, Sindbad, 1991.
(4) *Le Cortège des vivants* est l'un des premiers romans de Naguib Mahfouz. Actes Sud/Sindbad. A paraître en février.

L'esthétique intérieure de Yoshikichi Furui

Influencé sans doute par l'œuvre de Robert Musil qu'il traduisit, l'écrivain japonais se plaît à décrire cette « guerre de tranchées » que mène l'être soumis aux ruptures successives et aux métamorphoses du quotidien. Portrait du romancier introverti, par sa traductrice

LE PASSEUR

de Yoshikichi Furui.
Traduit du japonais par
Véronique Perrin,
Seuil, 238 p., 120 F (18,29 €).

Introspective », l'écriture de Furui l'est certes dans la mesure où elle s'attache aux arcanes intérieurs d'un individu au lieu de décrire la réalité extérieure. Mais, pour cet auteur, cette intériorité est loin d'être un noyau dur, une forteresse. Elle est au contraire perpétuellement malmenée, modelée et remodelée par les affects extérieurs. La démarcation entre le « dedans » et le « dehors » est fluctuante, perméable, sans cesse mise à mal et reconstituée pour à nouveau être déplacée dans un mouvement de repli ou d'avancée. C'est dans cette « guerre de tranchées » de l'intériorité d'un être soumis aux ruptures successives de ses lignes de défense par les métamorphoses du quotidien que réside l'originalité de l'œuvre de Furui, influencé peut-être en cela par Robert Musil.

Dans ce roman, un jeune citadin, en randonnée en montagne, est retenu par les charmes d'une jeune femme et se laisse couler dans le récit puis le rôle que celle-ci lui assigne : être le mendiant-fossoyeur passeur des morts. Ici le « dehors », c'est un temps, l'attente de la mort d'une vieille femme agonisante, et un espace réduit à une cabane au bord d'une ravine et de ce torrent menaçant au-delà duquel se trouve le domaine des trépassés ; mais c'est surtout un héritage de légendes et de rites, obscure force collective du passé d'un village que l'on sent proche mais qui n'apparaîtra jamais. Et progressivement un autre temps, celui qui sourd des chimères que s'efforce de faire exister la jeune femme, s'empare de l'homme dans un angoissant vacillement de la réalité.

Philippe Pons

Ce romancier n'a pas la fibre romanesque. Il se méfie du sentiment, les questions de personne ne le passionnent pas. Yoshikichi Furui est à l'affût d'autre chose. On dirait qu'il capte le langage des corps. On pense à ces bandes de jeunes Japonais accroupis qui hantent aujourd'hui les lieux publics et en qui les marcheurs pressés ne voient peut-être qu'apathie. Furui, lui, nous invite à y reconnaître des langages anciennes : soit la fatigue de tout un chacun, une « esthétique de vie » qui fait sa part à la contemplation, soit un vent « soufflant de temps à autre sur notre appétit de vivre, un courant d'air qui nous vient probablement de quelque art de vivre, laissé de côté par la modernisation », nous dit-il.

Né en 1937, Furui s'est tourné d'abord vers la carrière universitaire. Ses premiers essais d'écriture furent des traductions et des études de littérature allemande : Nietzsche, Hermann Broch et surtout Robert Musil. Il quitte l'université en 1970, alors qu'il n'a encore à son actif que quelques nouvelles publiées dans des revues. La même année, il se lie avec un groupe d'écrivains, bientôt étiqueté par la critique sous le nom de « génération introvertie », sans doute parce qu'en dépit de tout projet concerté, chacun d'eux tendait à se démarquer des littératures engagées de l'époque. Il publie coup sur coup deux recueils de nouvelles et un premier roman, *Yôko*, qui recevra le prix Akutagawa (traduit aux éditions Philippe Picquier).

Furui avait trouvé d'emblée son lieu et son sujet dans la description de la solitude transie d'une fille de vingt ans, qu'un voyageur découvre au fond d'une vallée, dans celles de la fatigue d'un employé qui soudain ne reconnaît plus son chemin, ou de la vie cellulaire des couples : en d'autres termes, là où il ne se passe rien, sinon de menus changements presque impercep-



PETER PEITSCH

tibles, qui ne conduisent à aucune action décisive... Et pourtant, à lire Furui, on doute plus que jamais de l'existence d'une intériorité.

DOUBLE TOMBE

Le personnage masculin du *Passeur* a le pressentiment d'une réalité répétitive, envahie par les voix anonymes des vivants et des morts, au moment où il erre encore dans la montagne, se dirigeant sans le savoir vers le lieu d'une rencontre. Pour balayer toute tentation sentimentale, le récit est placé sous le signe du Hijiri, sombre figure empruntée à l'histoire et aux anciennes coutumes paysannes. Furui s'est souvenu de ces hommes mi-religieux mi-laïcs, « pieux, forts, ascétiques, secourables », qui ont tra-

vaillé dans les premiers temps à la propagation du bouddhisme. Tombé au rang de simple vagabond, le « saint homme » avait sa cabane en marge du village. C'était lui qui enterrait les morts.

C'est en lisant Kunio Yanagida, fondateur de l'ethnologie japonaise, que Furui avait découvert le système de la « double tombe » qui servira de cadre au récit : « Une chose que je ne savais pas, dont j'avais l'impression de me souvenir », explique-t-il. Et le hasard fit qu'il rencontra à nouveau cette « double tombe » au cours d'une excursion : « J'avais passé la nuit dans une auberge et j'avais beaucoup bu. Et le lendemain je suis parti me promener un peu titubant. C'était au milieu d'un champ qui ne

semblait pas cultivé, pourtant la terre était étrangement molle », raconte-t-il. « En regardant autour de moi, j'ai vu des stèles cachées par les herbes. J'avais imaginé les choses ainsi : en bordure du village, la tombe où le corps est jeté ; à l'intérieur du village, celle où l'on vient se recueillir. A la longue, ces deux tombes s'étaient rapprochées. »

Dans le roman, elles resteront séparées comme pour montrer l'écartèlement de la pensée : on jette les morts et en même temps on voudrait les garder près de soi. « Aujourd'hui encore, on dit qu'il ne faut pas rentrer de funérailles par le même chemin qu'à l'aller, de peur que la mort ne nous suive », poursuit le romancier. « On pense la mort dans la continuité de la vie : d'où

une certaine rudesse à l'égard des défunts. L'au-delà n'est pas en haut, il est à côté, tout au plus de l'autre côté de la montagne. »

LIGOTÉ PAR LA PEUR

La même ambiguïté contamine les histoires d'amour. Dans la relation d'un homme et d'une femme, il est question d'autre chose que de sentiments personnels. « J'ai voulu décrire de façon un peu mythique la naissance d'un de ces couples. J'ai donc choisi un lieu où subsisteraient des coutumes anciennes pour organiser la rencontre entre un citadin ignorant de tout et une femme. » C'est ainsi qu'un jeune excursionniste tombe sur une villageoise – en fait une citadine comme lui –, qui ne restera au village que le temps que sa grand-mère meure et qui décide de lui faire jouer le rôle du passeur des morts en l'installant dans la cabane des Hijiris. Or l'étranger, qui ne savait rien en découvrant à son tour cette coutume, a l'impression de la retrouver dans sa propre mémoire.

Peu importe d'ailleurs qu'il y prête foi ou non : « La religion et la croyance sont deux choses différentes. La religion, c'est la base de la conscience, le fond boueux, un tas de choses louches comme la morale standard, etc. Le Japon de l'après-guerre a rejeté tout cela et il reste un mélange particulier d'Eros et de Thanatos. Le sexe et la peur des morts. Le sexe moderne, c'est détourner les yeux des morts. Et le résultat, c'est qu'on est d'autant plus ligoté par la peur. »

Oscillant toujours entre essai et fiction, Furui dit s'attacher à un genre national, « le roman écrit à la première personne »... – celui qui lui semble, après tout, le plus neutre. « On ne peut pas écrire ce genre de roman si l'écriture reste ancrée dans des questions personnelles », dit-il. Il faut une distance de « moi » à « je », et de cet écart naît la première des fictions.

Véronique Perrin

L'art du détour

Deux brefs récits pour prendre la mesure du talent de la nouvelliste Yôko Ogawa

LE RÉFECTOIRE UN SOIR ET UNE PISCINE SOUS LA PLUIE

de Yôko Ogawa.
Traduit du japonais
par Rose-Marie Makino-Fayolle,
Actes Sud, 110 p., 85 F (12,95 €).

Continuant la publication des brefs romans de Yôko Ogawa, Rose-Marie Makino-Fayolle, qui a été au centre de la découverte française des romans japonais contemporains et qui dirige, chez Actes Sud, la collection très raffinée de littérature japonaise, a entrepris de donner une connaissance rapide et complète de cette romancière, née en 1962 (1). Les deux récits ici rassemblés permettent d'avoir un aperçu très juste du ton et du projet de cette œuvre. Sans être radicalement allusive, Ogawa contourne le noyau de ses livres : ce qui est raconté est, certes, en rapport direct avec le sens profond du roman, mais rien ne sera abordé frontalement.

Dans le premier roman (ou longue nouvelle), qui donne son titre à l'ensemble, la narratrice s'installe avant son mariage dans un nouvel appartement et rencontre un jeune homme mystérieux, accompagné de son fils de trois ans. Ils parlent d'un réfectoire voisin, qui éveille chez l'inconnu des réminiscences. Elle l'écoute et, à travers les souvenirs dégoûtés et douloureux de l'homme, c'est elle-même qui commence à se comprendre. Le garçon avec lequel elle s'apprête à construire sa vie et qui, de toute évidence, l'abandonne déjà à sa solitude, n'est pas fait pour elle. Elle sait déjà que l'intensité de son rapport au monde ne lui est signifiée que par l'inconnu, son enfant qui s'attache à son petit chien, ses propos apparemment gratuits et décosus. En lui parlant de lui-même, l'inconnu lui parle d'elle : il accomplit la réflexion qu'elle est incapable de former toute seule. Et ces bavardages fortuits sont la brève lumière

que la jeune femme jette sur son avenir, désormais fermé. Il n'y aura rien d'autre entre eux et cette relation inaccomplie est probablement l'événement le plus grave de sa vie.

Un *thé qui ne refroidit pas* met en scène un personnage similaire. Jeune, avec un fiancé plutôt égoïste, absent, répugnant, qui travaille dans une agence immobilière. Mais ici, c'est d'elle-même, dans un moment de désespoir mélancolique, que la narratrice réfléchit à la mort. Et voici que survient un accident dont est victime un ancien condisciple. L'enterrement lui permet de revoir un camarade à demi oublié. Elle lui rend visite, ils sympathisent avec la froideur distante et affectée de deux anciens amis qui estiment, sans s'en convaincre profondément, que leurs vies ont suivi des cours différents. Il a sa femme, elle son futur et assommant mari. Mais la jeunesse revient. Le garçon vit avec l'ancienne bibliothécaire. Il suffira désormais de peu pour que la narratrice déconstruise sa vie. Yôko Ogawa est incontestablement une grande nouvelliste. De ces écrivains qui réfléchissent au temps, aux fauxsemblants, aux voies imprévisibles de la vie intérieure.

R. de C.

(1) Les précédents romans, *La Piscine*, *Les Abeilles* et *La Grossesse* sont réunis dans la collection de poche « Babel ».

★ Parmi les récentes parutions de littérature japonaise, signalons, au *Serpent à plumes*, la traduction des contes de Kenji Miyazawa, *Les Pieds nus dans la lumière* (préface par Kô Kuriyagawa et traduit par Hélène Morita et Shizuko Bugnard, 250 p., 129 F (19,66 €)), où l'on retrouve avec bonheur l'univers fantastique et mystique de cet « ethno-poète », mort en 1933. Et les nouvelles de l'écrivain satirique, Yasutaka Tsutsui, *Le Censeur des rêves* (traduit par Jean-Christian Bouvier, Jean-François Laffont et Tadahiro Oku, Stock, 260 p., 130 F (19,8 €)).

Tanizaki, clef en main

Au cœur de ce second volume des œuvres complètes de l'écrivain japonais : « Bruine de neige », son roman sans doute le plus achevé et aussi le plus surprenant

ŒUVRES (tome II) de Junichirô Tanizaki. Préface de Masayuki Ninomiya, Textes traduits, présentés et annotés par Anne Bayard-Sakai, Marc Mécréant, Jacqueline Pigeot, Cécile Sakai et Jean-Jacques Tschudin, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1 626 p., 360 F (54,88 €) jusqu'au 30 janvier, 490 F (74,70 €) ensuite.

Premier écrivain japonais contemporain à avoir les honneurs, discutables, de « la Pléiade », Junichirô Tanizaki (1886-1965) est à présent presque entièrement accessible en français en deux volumes. Le premier tome, paru il y a deux ans, s'arrêtait en 1941 et réunissait, à l'exception de *Svastika* (1928-1930) (1), la quasi-totalité des fictions de cette période. S'y ajoutait *L'Eloge de l'ombre*, essai de vulgarisation de l'esthétique japonaise à l'usage des Occidentaux et auquel Tanizaki dut, en effet, une grande part de sa notoriété en France (2).

Le second tome contient ce qui, aux yeux de nombreux commentateurs, passe pour son roman le plus achevé. C'est, en tout cas, le plus long, le plus complexe, le plus inattendu sous sa plume : *Sasameyuki*, traduit autrefois sous le titre *Quatre sœurs* (3) et restitué ici, dans une nouvelle traduction, sous celui de *Bruine de neige*. Par son ampleur, par son sujet paradoxalement mince, par la période durant laquelle il parut (la guerre et l'après-guerre, entre 1941 et 1948), ce roman, à lui seul, constitue l'essentiel de ce tome.

Ce n'est pas le lieu, ici, de relire les traductions déjà existantes et d'examiner la nécessité de ces nouvelles versions. La richesse des notices prouve, en tout cas, qu'une approche philologique et historique n'était pas inutile, non pour mesurer la valeur littéraire de l'œuvre, mais

pour éclairer certains aspects capitaux de sa genèse. Cependant le problème général de « la Pléiade » demeure : la compréhension d'un texte est-elle ou non favorisée par la présence d'un appareil critique important ? Dans le cas des œuvres étrangères, manque d'ordinaire le plus déterminant : une stricte sensibilité poétique et littéraire, les traductions n'étant trop souvent que le prétexte d'une démonstration pesante d'érudition, aux dépens de la subtilité stylistique et de la nécessité intérieure de l'art.

DANS LA PLEINE MATURITÉ

De quoi est composée cette deuxième phase de la création de Tanizaki ? De textes érotiques (*La Clef*, autrefois connu sous le titre *La Confession impudique*, et l'ultime *Journal d'un vieux fou*), d'un roman psychologique érudit et référentiel (*Le Pont flottant des songes*), d'un roman historique « pervers » (*La Mère du général Shigemoto*), d'un début d'autobiographie (*Années d'enfance*), d'un roman inachevé (*Chronique inhumaine*) et du gigantesque *Sasameyuki*. Autrement dit, le lecteur dispose de tout l'éventail de l'inspiration de Tanizaki dans sa pleine maturité, l'écrivain oscillant entre le style qui a fait sa gloire à l'étranger, celui du roman sexuel, proche de Moravia et de Nabokov, et celui de pure érudition japonaise, qu'il devait également alimenter en traduisant en langue moderne le classique *Genji monogatari*.

Mais en racontant le laborieux mariage de Yukiko Makioka, protégée par ses trois sœurs, dans une atmosphère de médiocrité provinciale, Tanizaki, avec *Sasameyuki*, s'essayait à un genre qui ne lui était pas familier et où, à la stupéfaction générale, il excella. Imitant, consciemment ou pas, son illustre prédécesseur Sôseki (dont le génie, il faut dire, l'écrase passablement), Tanizaki, en pleine guerre mondiale, se détourne des événements qui sont en train de bouleverser son pays et vont avoir

de telles conséquences sur sa culture, pour décrire les petites timorées d'une famille bourgeoise qui tente de contenir les pulsions frustrées de quatre femmes contrites et d'hommes inconsistants.

Beaucoup plus cru et prosaïque que ne l'était, un demi-siècle auparavant, Sôseki, beaucoup moins fin psychologiquement aussi, il s'attache surtout à un réalisme de rapports auxquels son souci maniaque du détail confère une grande force d'illusion. Mais ses personnages, très volontairement (comme chez Flaubert) creux et veules, susciteront, parce qu'ils étaient ancrés dans un environnement très minutieusement reconstitué, dans des rites culturels, dans des habitudes sociologiques, une identification chez les lecteurs japonais de l'après-guerre. Un peu comme ceux du cinéaste Ozu, dont on ne verrait ici que la part ombreuse.

ROMAN LE PLUS POLITIQUE

Tanizaki avait alors décidé de mettre de côté les excès de ses autres romans (*Svastika*, *Un amour insensé* et, plus tard, *La Clef* ou le *Journal d'un vieux fou*) pour représenter une société prisonnière de la banalité, d'un conformisme toutefois impuissant à étouffer les passions. Une des plus remarquables lectures de ce livre a été proposée par Pasolini, dans *Descriptions de descriptions* (Rivages). « Je crois que rien au monde ne peut moins m'attirer ni m'intéresser que les personnages de Sasameyuki », écrit-il. Certes, on s'en serait douté de sa part. Mais il ajoute : « L'enchantement de ce livre consiste indubitablement en une transformation de la nature de l'ordre des intérêts du lecteur. Il est entraîné dans un univers si mûr, si complet, si parfait qu'il ne peut pas ne pas imposer son prestige : un prestige pur qui vaut indépendamment des raisons matérielles et sociales qu'il ont fait naître. » Pasolini prolonge sa lecture d'un point de vue politique, analysant la classe à laquelle appar-

tiennent les sœurs Makioka, la droite complote du pouvoir. Cette interprétation n'avait rien de déplacé : le roman le plus politique de Tanizaki est en effet celui où la politique est apparemment la plus absente.

La romancière Taeko Kôno (4) a analysé le roman inachevé, *Chronique inhumaine*, ici traduit pour la première fois en français par Marc Mécréant. Tanizaki interrompit sa rédaction en 1958 pour des raisons de santé, étant victime d'une commotion cérébrale qui le priva, durant les sept dernières années de sa vie, de l'usage de la main droite et le contraignit, à l'instar de Henry James, à dicter à une secrétaire ses derniers ouvrages. Selon Taeko Kôno, le livre aurait pu devenir « le plus érotique et le plus imaginaire de toute l'œuvre ».

A propos de cet érotisme, qui rapprochait Tanizaki de son cadet Kawabata (1899-1972), toutefois plus édulcoré, il conviendrait de rappeler que les thèmes abordés par l'écrivain, voyeurisme, trahison suscitée ou consentie, triolisme, impuissance, homosexualité féminine, fétichisme (de la peau, du pied), nécrophilie, chantage, sadomasochisme, ne composent pas un arsenal fantasmagorique de surface. Comme pour d'autres écrivains japonais (Yukio Mishima, Fumiko Enchi, Yûko Tsushima ou Taeko Kôno elle-même), nourris d'une littérature classique peu avare en détails scabreux, c'était une tentative d'approfondissement de soi.

R. de C.

(1) Disponible en « Folio », n° 1990.
(2) « Le Monde des livres » du 14 mars 1997.
(3) Gallimard, dans la collection « Bibles », propose les autres traductions de *Sasameyuki*, du *Journal d'un vieux fou* et de *La Confession impudique*, ainsi que celle de *Svastika*.
(4) Née en 1926, elle est notamment l'auteur de *Chasse à l'enfant* (1990) et de *Conte cruel d'un chasseur devenu proie* (1997), publiés au Seuil.

Autrement que par hasard



PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE DU DROIT

de Hegel.
Traduction inédite et présentation de Jean-Louis Vieillard-Baron, GF-Flammarion, 448 p., 62 F (9,45 €).

PRINCIPES DE LA PHILOSOPHIE DU DROIT

de Hegel.
Traduction et présentation de Jean-François Kervégan, PUF, « Fondements de la politique », 480 p., 149 F (22,71 €).

HEGEL
L'épreuve de la contingence
de Bernard Mabillet.
Ed. Aubier, « Philosophie », 386 p., 145 F (22,10 €).

Une carrière avait exigé une longue patience. Il avait façonné lentement sa pensée en occupant des places sans gloire et des postes sans honneur. Précepteur pour rester indépendant, journaliste pour survivre, proviseur pour s'installer, titulaire enfin d'une chaire de philosophie, mais à l'écart, sans grande audience, Hegel a le triomphe tardif (1). Ses cinquante ans, en 1820, marquent l'avènement de sa popularité. Nommé depuis deux ans à Berlin, enfin au cœur de la vie universitaire, culturelle et politique, il fait publier ces *Principes de la Philosophie du droit* qui, le jour même de leur arrivée en librairie, sont déjà épuisés ! Ce succès correspond pour une part à des motifs de circonstance : tournant dans le développement politique de la Prusse, réputation de l'auteur, caractère concret des thèmes traités (propriété, justice, moralité, famille, Etat, etc.), frappante préface relative au rôle de la philosophie. Toutefois, si la notoriété de cette œuvre n'a jamais faibli, si elle est devenue un des classiques les plus fameux de l'histoire de la philosophie, c'est principalement parce que Hegel, maître de son système, parvient à s'y exprimer de manière

plus abordable que partout ailleurs, sans rien abandonner pour autant de la densité de sa réflexion.

Les aléas de la vie éditoriale voient paraître à quelques jours d'intervalle deux nouvelles traductions françaises de ces *Grundlinien* dont la transposition dans le titre habituel – *Principes* – rend mal le sens : « *lignes fondamentales* » suggère Jean-Louis Vieillard-Baron, « *linéaments* » propose Jean-François Kervégan. Les experts discuteront sans doute à propos des mérites comparés de ces deux nouvelles versions, qui ont chacune des qualités. Leur différence, en première lecture, est nette. Elles illustrent même, à leur manière, le dilemme majeur de la traduction philosophique aujourd'hui : soit

parler français, et se voir reprocher par les puristes quelque laxisme, soit décalquer l'allemand, forger des néologismes et risquer de dire adieu à Molière. Jean-Louis Vieillard-Baron a privilégié la fluidité, la lisibilité de tournures qui ne heurtent pas la langue française, tout en demeurant philosophiquement rigoureux. Sa longue et vivante introduction s'adresse à un public qui, éventuellement, ne connaît que peu de choses de Hegel. Jean-François Kervégan centre pour sa part l'essentiel de sa présentation sur des discussions érudites : existe-t-il, comme l'a soutenu Ilting, un divorce entre les positions apparemment réactionnaires soutenues par Hegel dans ce texte et celles qu'il développait, oralement, dans ses cours ? Kervé-

gan traduit de manière volontairement plus littérale, quitte à présenter parfois quelques tournures pesantes ou un peu raides.

Un exemple en dit plus que de longs commentaires. Dans sa Préface, Hegel s'en prend nommément à l'un de ses contemporains, qu'il accuse d'aligner des poncifs et de transformer la pensée en « *bouillie du cœur* ». Traduction Vieillard-Baron : « *Un grand chef dans le domaine de cette platitude qui se donne le nom de philosophie, M. Fries, n'a pas démenti sa propre bêtise à l'occasion d'une fête publique devenue fameuse, en un discours qui portait sur l'Etat et la constitution politique ; il en a donné la représentation suivante (...)* ». Traduction Kervégan : « *Un chef de guerre de cette trivialité qui se*

Deux nouvelles traductions françaises de l'œuvre la plus lue de Hegel paraissent en même temps qu'une relecture du système à partir de la notion de contingence

nomme philosophie, M. Fries, a eu le front, à l'occasion d'une cérémonie publique solennelle, dont la réputation est devenue douteuse, de livrer, dans un discours dont l'objet était l'Etat et la constitution de l'Etat, la représentation suivante (...)

« *Ce qui est rationnel est réel, ce qui est réel est rationnel.* » Enoncé fort difficile à comprendre, et qui a donné lieu à toutes sortes de critiques et de malentendus. Hegel voudrait-il dire que « *tout ce qui existe* » est rationnel ? Qu'il n'y a, pour le philosophe, d'absurdité nulle part, et dans le monde aucun incompréhensible hasard ? Pas du tout. Ce qui est réel (ou « *effectif* », *wirklich*) ce n'est pas tout ce qui existe, indistinctement. Le système hégélien n'ignore pas la contingence, que ce soit dans la nature ou dans le monde de l'esprit. « *Le spectacle de l'histoire n'offre pas la*

douce contemplation d'un "poème de Dieu" mais la douloureuse épreuve de la "déraison" et du "non-sens" », souligne Bernard Mabillet, en se référant notamment aux dernières pages des *Principes de la philosophie du droit*.

Mais comment, en ce cas, concilier le hasard et le sens, l'absurde accidentel et la marche vers la fin de l'histoire ? Si Hegel reconnaît que la contingence existe, qu'en fait-il ? Telles sont, au plus bref, les interrogations formant la trame du beau travail de ce jeune philosophe.

Bernard Mabillet soumet toute la pensée hégélienne à cette « *épreuve de la contingence* », pour en dégager l'originalité et la difficulté. Hegel ne prétend pas annuler la contingence. Il se refuse à la réduire à une simple apparence qui laisserait place, pour qui sait voir, au règne implacable de la nécessité. Mais il ne s'agit pas non plus de tout lui abandonner, de laisser capituler la raison. Reconnaître que la contingence existe, massivement, ce n'est pas pour Hegel conclure que le monde est seulement chaotique ou radicalement insensé. Surmonter la contingence – tâche spécifique de la liberté – suppose qu'elle ne soit ni réduite à rien ni toute-puissante. Les événements de la nature et ceux de l'histoire ne se produisent ni selon un déterminisme mécanique ni dans un surgissement anarchique. Sans être rigoureusement nécessaires, ils arrivent autrement que par hasard.

Depuis une vingtaine d'années, les études hégéliennes se sont profondément renouvelées en France. Ce que mettent le mieux en lumière les lecteurs d'aujourd'hui, indépendamment de leurs divergences d'interprétation, sans doute est-ce l'étrange alliage de puissance et de subtilité, de cohérence systématique et d'ouverture qui caractérise cette pensée. Ce philosophe est comme les trains et les désirs. Un Hegel peut en cacher un autre.

(1) Voir à ce sujet la récente biographie de Jacques d'Hondt, *Hegel*, Calmann-Lévy (« Le Monde des Livres » du 30 octobre 1998).

Régis Debray, modeste et ambitieux

En trois livres, quelques-unes des faces d'un intellectuel qui ne s'est jamais dérobé

CROIRE, VOIR, FAIRE

Traverses
de Régis Debray.
Ed. Odile Jacob,
« Le champ médiologique »,
244 p., 150 F (22,86 €).

SHANGHAI, DERNIÈRES NOUVELLES

La Mort d'Albert Londres
de Régis Debray.
Ed. Arléa, 162 p., 85 F (12,95 €).

LA RÉPUBLIQUE EXPLIQUÉE

À MA FILLE
de Régis Debray.
Seuil, 62 p., 39 F (5,94 €).

La présence intellectuelle, comme la présence d'un acteur sur scène, c'est irrécusable. Depuis *Révolution dans la révolution* ? (1967), Régis Debray remue les idées, en France, et bien souvent au-delà de nos frontières. En 1960, m'enquérant de ce normalien que filmait, verbe assuré et visage clos, Jean Rouch et Edgar Morin dans *Chronique d'un été*, la réponse claqua : « *C'est le cerveau de sa génération.* » Ces prophéties souvent se réalisent d'avoir été prophétées. Pour Régis Debray, il est flagrant que sa grande notoriété s'accompagne d'une sous-évaluation de ses livres théoriques. La variété de ce qu'il publie à un rythme accéléré – essais, romans, traités, pamphlets, hommages, portraits, Mémoires, autobiographie – exerce sur le public l'effet inverse de celui qu'un autre polygraphe normalien hyperproductif suscitait. Comme si un Sartre par siècle suffisait. Il est vrai que Régis Debray a moins d'ambition philosophique, qu'il n'a pas dans sa panoplie les pièces de théâtre qui ont fait le succès international de l'autre. Et puis, surtout, il est modeste, il ne s'aime guère, il cultive une morale de citoyen responsable, et quand il va à la télévision, c'est pour ronchonner. L'anti Jean d'Ormesson, en somme. Trois livres neufs montrent,

chacun, une face captivante de cet intellectuel présent sur tous les fronts de l'intelligence.

Croire, voir, faire est un recueil de ses contributions récentes à des revues (dont la sienne, *Les Cahiers de médiologie*), des colloques, des ouvrages collectifs. Unifiées sous le titre *Traverses*, comme les *Variétés* de Valéry, les *Situations* de Sartre, les *Actuelles* de Camus, ces déambulations intelligentes à travers les savoirs contemporains, les figures emblématiques de l'époque, les métamorphoses technologiques, prêtent toujours à discussion. La pensée de Debray, pour être souple, ne se fait jamais molle.

COGITO INTERRUPTUS

Ainsi, son texte sur Guy Debord – pour Debord l'individu, salué comme un homme de style, d'intégrité et de courage, contre Debord penseur, réincarnation anarcho-aristocratique de Feuerbach en plein milieu du XX^e siècle – doit faire grincer les dents des nouveaux dévots du situationnisme annexé par la pub, la mode, les talk-shows. « *La fortune littéraire doit toujours beaucoup au cogito interruptus : notre vidéosphère donne une légitimité inattendue aux pensées de survol, rapides et péremptoires, et l'écroulement du vieux Marx, un air de nouveauté à Feuerbach, son grand aîné. Le "jeune hégélien" nous semble à présent "post-marxiste", quand il est, conceptuellement, anti-marxiste. Affaire d'époque, là encore, miroir éclaté de tous les fétiches de l'extrême gauche marxienne (Mannheim, Gabel, Lefebvre, Pannekoek, etc.), ce pastiche de potache, multipliant les clins d'œil à plaisir, m'avait paru fort spirituel mais assez peu productif.* » Tête de ceux qui ont fait de *La Société du spectacle* leur bréviaire à l'heure des médias mis à nus par leurs céliataires mêmes !

Ailleurs, dans « *Celui qui croyait aux livres* », réflexion sur le passage du livre, objet minéral, au texte numérisé et à l'hypertexte, objets « océaniques », c'est un Bachelard

qui parle, instruit de toutes les évolutions technologiques de la communication, avec la nostalgie de ceux qui, comme le jeune Sartre, ont été formés à la religion des menhirs de bibliothèques, adossés les uns aux autres et qui dégagent, quand on les ouvre, une entêtante odeur de champignon. Ailleurs encore, sur Malraux, c'est le médiologue qui salue le prophète du télévisuel.

Mais la télévision n'est pas ce qui met Régis Debray en émoi. Il est de la génération des « *cinéfilms* » (Serge Daney, qu'il sut si bien faire parler à la télévision). A défaut de pouvoir donner à réaliser son scénario sur « *La Mort d'Albert Londres* », il en publie le texte, *Shanghai, dernières nouvelles*, grosse production voyageuse aux décors coûteux et à l'atmosphère intoxicante comme le *Shanghai Gesture* de Joseph Von Sternberg. L'intérêt de ce scénario bien cousu n'est pas seulement de nostalgie, il est aussi politique. Debray scénariste y développe une thèse sur laquelle un Debray journaliste a fait son enquête. Albert Londres, le grand reporter, serait mort assassiné dans l'incendie criminel du paquebot *Georges-Philippa*, au large de la côte des Somalis, le 16 mai 1932. Avec lui disparaissait le reportage qu'il ramenait sur le trafic d'opium entre la Chine et la France et le reste du monde par l'intermédiaire du consulat de France à Shanghai. « *Les grandes ambitions coûtent cher. Et l'opium, c'est un maximum d'argent dans un minimum de place, on se comprend ?* », dit un commissaire destitué à Albert Londres.

Les grandes ambitions, à l'époque, sont les fascismes montants. Contre eux, un seul recours, toujours le même, imparfait, mais toujours crédible, explique patiemment notre républicain à sa fille, dix-sept ans et demi et ne quittant guère son cher quartier Latin : l'instruction civique. Il lui en fait un cours plein de bonne volonté, qui peut servir à tous.

Michel Contat

Les énigmes d'un manuscrit

Pour la première fois sont rassemblés trois ensembles d'enluminures qui, au début du XV^e siècle, n'en formaient qu'un : le plus riche des livres d'heures

LES TRÈS BELLES HEURES DE JEAN DE FRANCE, DUC DE BERRY

de François Boespflug et Eberhard König.
Cerf, 274 p., 650 F (99,09 €).

A une date qui n'est pas exactement connue, dans les premières années du XV^e siècle, Jean de France, duc de Berry (1340-1416), fit entreprendre une œuvre monumentale, que l'inventaire de ses biens, rédigé en 1413, dénomme *Très Belles Heures de Notre-Dame*. Un livre d'heures, donc, mais étrangement composé, réunissant des offices rarement évoqués et en négligeant d'autres, plus communs.

Il en est bien d'autres. Ce livre est d'un format plus grand, d'une écriture plus large, d'une ornementation plus abondante que la plupart des manuscrits à peinture contemporains. Il comprenait près de sept cent pages, parmi lesquelles une centaine de grandes miniatures, et il était si volumineux qu'il fut difficile de le relier. En raison de l'ampleur du projet, sa réalisation fut lente et longue, si longue que les *Très Riches Heures* furent divisées en deux volumes du vivant du duc. Une moitié, achevée sans doute vers 1413, demeura en France. L'autre partit pour les Flandres, dans un atelier d'enlumineurs qui avaient pour tâche de compléter ce qui était inachevé et d'ajouter d'autres compositions.

Pour autant, l'histoire n'est pas finie. Ce second volume quitte les Flandres pour l'Italie, propriété de la maison de Savoie jusqu'au début du XVIII^e. Il fut alors subdivisé à son tour en un livre de prières et un recueil de messes, séparation déduite de la diversité des textes rassemblés. Le livre de prières a disparu dans l'incendie de la Bibliothèque royale de Turin en 1904. Le recueil, surnommé *Missel de Turin-Milan*, appartient depuis 1935 aux musées

turinois, cependant que la première moitié, la française, après avoir été l'un des trésors des collections Rothschild, a fini sa course dans le fonds de la Bibliothèque nationale.

Ce long récit était nécessaire parce que l'ouvrage qui paraît aujourd'hui rassemble pour la première fois les miniatures qui formeront jadis ce chef-d'œuvre. Il n'y manque même pas celles qui ont brûlé en 1904, parce que, deux ans auparavant, un savant français, le comte Durrieu, les avait fait photographier. Bien plus que d'une simple publication, il s'agit d'une reconstitution qui remédie à près de six siècles de dispersion.

CHROMATISME ACIDE

Reconstitution capitale : ce serait peu dire que ces *Très Riches Heures* ont un rôle essentiel dans l'histoire de la peinture dans la première moitié du XV^e siècle et proposent aux historiens d'innombrables énigmes. François Boespflug et Eberhard König les affrontent avec un visible plaisir. Les hypothèses d'attribution se succèdent depuis Durrieu, rencontrant l'adhésion et, plus souvent, la contradiction. Elles varient et prolifèrent à proportion de la diversité des manières qui s'observent d'une enluminure à l'autre, d'une page à l'autre. Ainsi l'ensemble le moins disparate, celui de Paris, juxtapose des images sans doute séparées par plusieurs décennies, durant lesquelles les styles se modifient. Les plus anciennes pourraient porter la marque de Jean d'Orléans, peintre du roi à partir de 1361, alors que les plus récentes ont été exécutées par les frères Limbourg, morts en 1416.

Pour les *Heures de Turin-Milan*, les difficultés s'aggravent encore. Un seul point ne soulève plus d'objection : la part de Jan van Eyck a été décisive. Comment distinguer les enluminures autographes de celles qui auraient été réalisées sous son influence par des artistes de

son cercle ? Comment s'assurer que la « main G » est la sienne ? Les questions de chronologie se compliquent jusqu'à l'inextricable, ce qui contraint les auteurs à la raisonnable.

Les questions de style sont tout aussi confuses. Telle page, « *Saint Hilaire prêchant* », contient trois représentations, une messe dans une église gothique, une lettrine de saint Hilaire évêque et, en dessous, une procession de saints à l'intérieur d'un bâtiment rose fuchsia qui est montré ouvert. On peut admirer l'adresse de celui qui représenta l'architecture du chœur et du déambulatoire, les attitudes des officiants et celles des fidèles – et admirer encore le chromatisme acide de l'image inférieure. Ou suivre le commentaire qui accompagne les planches et se demander si le même auteur a exécuté la totalité de la page et s'il s'agit, par exemple, du Maître de Llangatock, du Maître de Van Amerongen ou de l'assistant du Maître de Bedford...

Devant ces énigmes, l'ignorance volontaire a de quoi tenter. Elle laisse l'œil libre d'observer, comme pour la première fois, les inventions des illustrateurs, le goût des uns pour un fantastique presque trop élégant et chamarré, la préférence d'autres pour un réalisme plus méthodique, quoique non moins coloré. Aucune passion profane n'est absente de ces récits sacrés, ni la colère, ni la concupiscence, ni l'envie, ni la peur. Aucun détail de la nature, de l'architecture, du costume ou de l'ameublement n'est oublié non plus. La « *Naissance de Jean-Baptiste* », attribuée à Van Eyck, contient ainsi une scène de genre, plusieurs natures mortes, une perspective géométrique, et la scène du baptême du Christ qui l'accompagne est l'un des premiers chefs-d'œuvre du paysage en Occident : en une seule page, l'histoire de la peinture en train de s'accomplir.

Philippe Dagen

Des mythes dans le paysage

A travers les bois, les montagnes, les rivières et les fleuves, Simon Schama offre un voyage érudit dans le temps et l'imaginaire collectif pour réveiller notre mémoire

LE PAYSAGE ET LA MÉMOIRE (Landscape and Memory) de Simon Schama. Traduit de l'anglais par José Kamoun. Seuil, 720 p., 235 F (35,82 €).

J'e n'avais pas de colline mais j'avais la Tamise... Et mon horizon d'enfant imaginaire se peuplait de kilomètres de toile de voile, de gréments qui grincent.

Dès son introduction, Simon Schama, professeur d'histoire de l'art à Columbia University, donne le ton de son dernier livre, *Le Paysage et la Mémoire*. Il va, au moyen d'une écriture mélodieuse, d'un foisonnement étonnant d'impressions et d'une érudition aussi vaste qu'éblouissante, tenter un immense voyage dans la structuration de notre mémoire par le paysage. L'intention est définie dès le départ : Schama s'oppose à l'idée trop simple et rebattue d'un monde que nous aurions perdu et d'un environnement naturel qui ne serait plus que l'ombre de lui-même, épuisé par le capitalisme. Le livre se veut d'un autre regard. Il cherche à apaiser l'inquiétude, montrant avec passion que le présent est toujours aussi emplí, et à maintenir, serrée et aiguë, notre relation avec les mythes ancestraux, qui seraient encore le lieu de notre présent. C'est donc la longévité des mythes qui fascine l'historien et le pousse à engager ses lecteurs vers un réveil de leur mémoire.

L'auteur accomplit un long voyage à travers les pays et les cultures, les temps et les espaces, selon un découpage organisé autour de matières : le bois, l'eau, le roc, qui façonnent des visions culturelles allant s'enraciner dans la mémoire des peuples, s'enrichissant mutuellement pour constituer notre présent.

A travers une mosaïque savamment décalée, les trois parties du livre se démultiplient, faisant visiter des contrées différentes et des époques variées. Avec le bois, on part de l'étrange bison lituanien représentant le monde tribal des chasseurs-cueilleurs, assurant par sa présence la vie de la nation, pour aller dans la forêt allemande, source de mythes, d'emblèmes et d'icônes. Là se déchiffre l'idéologie du III^e Reich ; l'héritage forestier soutient l'idéal national et racial d'une Allemagne persuadée que « le juif est le pourvoyeur d'une société urbaine corrompue ». Après la guerre, pour exorciser les mythes et visiter les sols souillés de cadavres et d'idéologie, les hommes retourneront dans les bois. Autrement, L'Angleterre n'est pas possédée des mêmes illusions : le bois est le lieu où les conventions s'inversent. Robin des Bois, rebelle et justicier, met en la forêt autant de désordre que d'ordre. Mais bientôt l'anarchie règne à nouveau, notamment aux XVII^e et XVIII^e siècles, où des tempêtes dévastent ces bois tandis que se construit une île marine avant toute chose.

La France est sévère, plus étriquée aussi, dans son rapport à la forêt, et Colbert, par la grande réforme de 1660, cherchera à construire un royaume de l'arbre comme on construit un royaume de sujets. L'héroïsme américain trouve son lieu dans l'arbre géant, le séquoia. Si sa taille est phénoménale, c'est que le pays bénéficie d'un destin grandiose – Schama parle d'« idée pieuse » et de « théologie végétale ».

L'eau, les fleuves, les fontaines, les rivières, la circulation aquatique sont l'objet de mille questions racontées de façon émerveillée. Il semble bien que l'eau ait drainé, pour bien des pouvoirs en place, le désir incessant du jaillissement et de la fécondité, de la circulation et de l'échange, de la vitalité plantureuse, si souvent allégorisée sous

des formes féminines. L'eau mise en scène à Versailles, Rome, Vaux-le-Vicomte ou Sceaux, raconte toujours la même histoire : faire croire que la vie est d'autant plus jaillissante qu'elle est ordonnée selon l'œuvre des maîtres.

De la montagne et du roc, Schama s'occupe avec la même avidité érudite et illustrative, peintures et gravures à l'appui. Cela débute avec une longue description des têtes géantes des quatre présidents, sculptées sur le mont Rushmore. Une femme, Rose Arnold Powell, demanda qu'à côté de ces visages masculins figure celui de Susan B. Anthony, qui avait mené la lutte des femmes pour le droit de vote. Le roc se sculpte-t-il au masculin ? Le combat dure dix ans, sans réalisation effective. Du roc à la montagne, il n'y a qu'un pas, et un lent compagnonnage avec les mythes des gouffres et des pentes. Monter, faire son salut par les cimes, mettre des croix en haut des sommets ; tout appartient à l'éternité des mythes et des rêves.

SINGULARITÉ CONTESTABLE

Une fois le livre révermé, on se surprend à douter toutefois de la singularité de cette « autre manière d'écrire l'histoire » annoncée avec force par l'éditeur. Schama s'inscrit en fait dans une longue tradition qui va de Montesquieu et Arthur Young au merveilleux *Tableau de la France* de Michelet ou, plus proche, *Le Territoire du vide. L'Occident et le désir du rivage*, d'Alain Corbin (Aubier, 1988). Il semble que l'intention de l'auteur soit plus conformiste qu'on ne le croirait au premier abord. Si Schama veut en effet relier l'ancestral au présent pour éviter que l'on soit toujours dans la perte, il sait aussi que cette intention mémorielle n'est pas anodine. Cette liaison, aussi magistralement écrite soit-elle, recèle des manques, qui, s'ils étaient comblés, seraient, eux, la vraie marque de l'histoire. Rarement, en effet, se trouve expli-

cité par exemple la manière dont les hommes et les femmes de chaque époque et, surtout, de chaque catégorie sociale ont reçu les mythes, les ont manipulés, façonnés, ont interprété les schèmes anciens pour vivre autrement. Il n'y a pas de liaison véritable entre le paysage et la mémoire sans une activité importante des acteurs sociaux, menant conflit ou discord, entrant dans le consentement ou dans l'indifférence.

La mémoire sensible, celle des êtres parlants et actifs, est autant façonnée par les accidents et les ruptures événementielles, imprévisibles, que par les mythes antiques ; et le paysage est à l'évidence le fruit contrasté de la volonté des pouvoirs comme celui des préoccupations, de la peine et de la souffrance populaires. A travers le paysage se voit le mythe, se voient surtout les perceptions des hommes et les discontinuités de leur histoire. La linéarité n'est pas leur fait et l'on ne va pas vraiment, de l'Antiquité à nos jours, à travers une histoire mythique emplissant doucement la mémoire de sa longévité. Par moments, l'histoire est plus rude que cela. L'auteur s'inquiète de la vision désolée qu'a notre monde face à un environnement spolié ; mais, contrairement à ce qu'il pense, peut-être est-il nécessaire de « construire de nouveaux mythes ». D'ailleurs, cette tâche n'est-elle pas intrinsèque à la vie de l'homme et à son histoire ? L'homme et la femme, à chaque époque, et selon leur état, vivent dans une tension continue où se réorganise le passé, en créant et en inventant de nouveaux symboles qui cassent l'apparente longue durée.

Œuvre littéraire au charme certain et à l'érudition accomplie, ce livre superbement illustré est moins une nouvelle manière d'écrire l'histoire qu'un récit consolateur aux couleurs somptueuses.

Arlette Farge

Besançon envoûtée

Un essai de Gaston Bordet sur l'archétype des missions expiatoires de la Restauration

LA GRANDE MISSION DE BESANÇON (janvier-février 1825)
Une fête contre-révolutionnaire, néo-baroque ou ordinaire ?
de Gaston Bordet.
Ed. du Cerf, 208 p., 148 F (22,56 €).

Dans l'excellente collection « Histoire » du Cerf, Gaston Bordet nous livre une étude très originale, riche de documents, sur la Grande Mission de l'hiver 1825 à Besançon : « ville phare, ville-utopie, un lieu où souffle l'esprit ». Ce faisant, Bordet, tout à sa fougue généreuse et à ses formules à l'emporte-pièce parfois contestables, surprend un peu. On peut comprendre que, en historien militant, il revendique la fondation de l'Université populaire ou l'admirable combat des « Lip », mais la Grande Mission ? Présentée ici avec bonheur comme ultra-cléricale et farouchement antirévolutionnaire, elle constitue l'archétype des missions expiatoires de la Restauration avec son déluge de sermons (cinq cents heures en sept semaines), de cantiques (un demi-millier), d'ambulations dans une ville bien close, quadrillée par des missionnaires répartis selon une géographie paroissiale socialement marquée, jusqu'à l'apothéose de la croix plantée solennellement le 24 février 1825 comme signe de possession de l'espace urbain. Un franc succès immédiat et apparent : plus de 15 000 personnes participent aux processions, soit le tiers de la population ; plus de la moitié des habitants en âge de communier reçoit l'eucharistie. Une vraie mission, une sorte de fête baroque parce que totale, colorée, mouvante, exclusive ; une forme d'assujettissement de l'Eglise sur la société coupable. Une mission qui s'inscrit alors dans le temps long

des manifestations tridentines et qui l'achève tout autant.

Et si cet instant triomphaliste n'était qu'une parenthèse insolite, un événement imposé de l'extérieur qui sut utiliser admirablement les références et les cadres culturels de Besançon durant quelques semaines ? Les troupes du Père de Rauzan parties, les traces de la mission s'effacent : des pèlerins d'hier animeront la révolution de 1830, peu à peu les vigneronnes du quartier de Battant deviendront des ouvriers-horlogers, et la cité proposera d'autres avancées, retrouvant son histoire. Car la vieille ville hispanique avait abrité au XVIII^e siècle un enseignement théologique plutôt ouvert en s'appuyant sur une pléiade d'excellents professeurs et controversistes (Bullet, Nonotte, Bergier), qui animaient le grand séminaire. Puis, au cours du XIX^e siècle, elle devient un foyer du mennaisisme seconde manière – celui de la liberté – avec Donney ou Clerc, le relais de la théologie morale de Ligouri grâce à Gousset, le tout largement soutenu par un réseau d'imprimeurs et d'éditeurs actifs. Besançon, pendant plus d'un siècle et demi, est devenue le creuset d'un catholicisme ouvert, anti-janséniste, libéral et social avant d'être aussi l'un des centres privilégiés du socialisme utopique.

Saisie un court moment par la contre-Révolution et la réaction catholique, cette petite capitale ne cessa pas d'être pour autant un milieu culturel original où Gaston Bordet voit naître ou s'affirmer les destins de Bergier, Gerbet, Fourier, Considérant et Proudhon, mais aussi de l'abbé Godin ou de Charles Piaget, le syndicaliste de 1973... Ce livre débordant d'enthousiasme et d'indignation montre au moins à tous ceux qui ne sont pas bisontins qu'en pastorale aussi les recettes d'hier ne font jamais les succès de demain.

Alain Cabantous

Livraisons

● **ATLAS DE LA GRÈCE ANTIQUE (6500 à 30 av. J.-C.)**, de Robert Morkot

Cet atlas à la mode d'aujourd'hui – des cartes et des plans, certes, mais aussi beaucoup de texte et d'illustrations – tranche avec le tout-venant des ouvrages de vulgarisation par la qualité graphique et la bonne tenue d'un texte bien informé et équilibré, qui sait mettre en relief la part d'incertitude qui frappe les hautes époques ou l'interprétation de phénomènes parfois énigmatiques. Le découpage au fil du temps n'offre guère de surprises (noter cependant un chapitre sur les premiers explorateurs) mais ne laisse rien d'essentiel dans l'ombre. Malgré le sous-titre chronologique, l'ouvrage ne débute guère qu'au II^e millénaire et consacre une part trop réduite à la longue et brillante période hellénistique. Et pourquoi arrêter en 30 av. J.-C. l'histoire de la Grèce antique ? Mais ne boudons pas notre plaisir car, tel quel, cet atlas offre des vues intelligentes, de mini-synthèses réussies à ceux qui veulent rencontrer la Grèce antique (traduit de l'anglais par Catherine Chichereau, Autrement, « Atlas/Mémoires », 144 p., 169 F [25,76 €]).

M. Sa.

● **LA « UNE », LE FIGARO 1866-1988**

Après un premier titre consacré à *L'Humanité*, Plon présente une sélection sur cent trente-deux ans des « unes » du Figaro. Il est déjà intéressant de parcourir l'actualité de temps révolus à travers le regard du prestigieux quotidien. Comme d'observer le traitement réservé à certaines informations complètement oubliées depuis et la maigre place consacrée à des événements inscrits aujourd'hui dans l'histoire. Au-delà de l'intérêt de cette piquante rétrospective, on peut s'attacher à mesurer l'évolution technique du journal, lisible dans la mise en page, l'enquillage des colonnes – les « unes » après les autres sans illustrations –, l'apparition de la photographie et des titres dits incitatifs. (Plon/Le Figaro, 250 p., 189 F [28,81 €]).

H. Ha

● **RÉSURRECTION. Naissance de la V^e République**, de Christophe Nick

« Salan dépose la gerbe. Emotion. Larmes aux yeux. Puis il abaisse la main et se recueille de son képi. » Un général faisant le salut militaire tête nue devant un monument aux morts... Le colonel Trinquier « commandant le 3^e régiment de parachutistes de cavalerie », curieuse appellation pour une unité de la coloniale... Ce gros ouvrage consacré aux complots qui ont précédé le 13 mai 1958 comporte ainsi bien des à-peu-près, aggravés par des orthographes variables ou erronées. Sa crédibilité en est largement altérée. Dommage car, si l'auteur a entendu bien des acteurs de ces entreprises souvent baroques, il ne fait pas toujours la part de la mythomanie de certains de ceux qui vouldrent entrer dans l'histoire comme les fossyeurs de la IV^e République avant de tenter en 1961, furieux d'avoir été dupés par de Gaulle, de tracter la V^e (Fayard, 836 p., 180 F [27,44 €]).

J. Pl.

● **LA GRANDE CHRONOLOGIE ILLUSTRÉE DE L'HISTOIRE MONDIALE**

Visant le plus large public, l'ouvrage ne manque pas d'ambition : donner à voir en une chronologie serrée tout ce qui a marqué l'aventure humaine, tous domaines confondus (politique, société, sciences, arts, techniques), avec une illustration en couleurs soignée, seulement imprécise dans la datation de l'iconographie. Le parti pris, utile, découragerait la lecture sans la colonne réservée sur chaque double page à un gros plan parfois inattendu (« Découverte de l'antiseptisme », « Paris ville olympique en 1900... »). Notons que le XX^e siècle est, sans surprise, privilégié, et le prix imbattable (éd. Artémis, 3, rue Valentin-Haüy, 75015 Paris, 392 p., 199 F [30,33 €]).

Ph.-J. C.

La tradition juive face à la Shoah

Le « Journal » que tint Hillel Seidman dans le ghetto de Varsovie de juillet 1942 à janvier 1943 renouvelle l'idée que l'on s'était faite de l'attitude des victimes de la tragédie

DU FOND DE L'ABÎME
Journal du ghetto de Varsovie
de Hillel Seidman.
Traduit de l'hébreu et du yiddish par Nathan Weinstock, avec une postface de Georges Bensoussan. Plon, « Terre humaine », 710 p., 195 F (29,72 €).

Hillel Seidman (1915-1995), responsable de la section des archives communautaires et des affaires religieuses du conseil juif du ghetto de Varsovie, a tenu un journal de juillet 1942 aux prodromes de la liquidation de la « zone de résidence juive » en janvier 1943. Ce document constitue un jalon de plus dans la connaissance du naufrage de ce qui était alors une sorte de capitale du judaïsme en Europe. Il n'est pas tout à fait fortuit que sa traduction française, attendue depuis longtemps (quelques extraits du *Journal* avaient paru dans la revue du Centre de documentation juive contemporaine, *Le Monde juif*, daté de l'été 1995), ne soit publiée qu'aujourd'hui. En effet, les milieux orthodoxes, auxquels appartenait Hillel Seidman, sont peut-être les derniers et les plus tardifs à s'être confrontés à la mémoire de la Shoah. De même, leur lecture de l'événement a-t-elle été souvent recouverte par les versions concurrentes des sionistes, des bundistes, etc., qui leur reprochaient parfois leur passivité.

Or le *Journal* de Hillel Seidman, membre du mouvement orthodoxe Agoudath Israel, compose une image fort différente. Comme nous y invite Nathan Weinstock, qui a enrichi sa traduction d'un volumineux dossier explicatif, il faut souvent lire de façon critique ce texte largement « édité » par son auteur après la guerre. Il faut aussi faire la part de l'admiration sans

borne que celui-ci éprouve pour le sionisme révisionniste (la droite) ou les notables religieux. Mais il faut aussi prendre en compte les faits qu'il supporte et qui sont recouverts par d'autres Mémoires : actes désespérés de rabbins pour tant âgés contre les SS, engagement d'étudiants talmudistes dans les « bunkers » de la résistance, approbation donnée à la lutte armée par des autorités rabbiniques, refus de rabbins de gagner un refuge pour rester avec leur communauté sacrifiée. Tout cela permet de renouveler l'idée qu'on se fait des attitudes inspirées par la tradition face à la Shoah.

D'autre part, et le texte de Seidman le montre bien, aucune des réponses religieuses stéréotypées pour analyser les événements en cours – punition de l'émancipation et des péchés, tribulations préalables à l'arrivée du Messie..., interprétations dont certaines feront fortune après guerre – n'avait, semble-t-il, réussi à s'imposer dans les cercles des érudits et d'étudiants en kabbale et en Talmud ; près de deux mille d'entre eux continuaient l'étude des textes jour et nuit malgré les terribles conditions d'existence, à en croire le *Journal*. Pas plus que ces réponses ne convainquaient d'ailleurs de la véracité d'aucune autre religion. « *Même le rabbin Menahem Zema, lui qui trouve toujours réponse aux difficultés religieuses les plus ardues, reste impuissant à répondre à la question posée* », est-il noté à la date du 13 septembre 1942, qui correspond à la célébration du Nouvel An juif (Roch Hashana).

A cette date, les trois quarts de la population juive du ghetto viennent d'être déportés au centre d'extermination de Treblinka, dont l'auteur connaissait désormais l'existence et la destination. Et en décembre de la même année, alors que s'installe chez les assiégés la prise de conscience du caractère

unique de la catastrophe, Seidman, dont la sensibilité peine à se contenir, écrit qu'« il y avait à Varsovie un demi-million de juifs, une communauté juive puissante, il n'en subsiste qu'un petit reliquat d'hommes brisés (...) – que s'est-il donc passé ? (...) Pas un seul verset au chapitre des malédictions, pas une seule interprétation, pas une seule explication qui soit d'application ».

Malgré sa pratique du journalisme dans la presse yiddish, et en dépit de sa position d'observateur privilégié (il pouvait se rendre dans la partie « aryenne » de Varsovie), Hillel Seidman reste désemparé face aux actions menées par les Allemands. Membre du conseil juif, il fréquente la résistance (qu'il nomme « le parti ») et n'hésite pas à gonfler les effectifs de son service pour protéger les rabbins et intellectuels de la Varsovie juive d'avant-guerre dont, indirectement, son *Journal* restitue l'éclat. Contemporain des déportations massives et de la montée du sentiment de révolte qui gagne les juifs restés sur place au cours de l'hiver 1942-1943, le *Journal* apporte sur bien des points des éclairages inédits. Par exemple, il permet d'entrevoir les raisons pour lesquelles la résistance armée à la déportation ne se déclencha qu'en janvier 1943, alors que l'essentiel des juifs avait été envoyé à la mort.

Outre la peur des impitoyables reprécipités qui accompagnaient la moindre velléité d'opposition, les illusions, savamment distillées par l'occupant, ont aussi, avec les divisions politiques, joué leur rôle pour paralyser les initiatives. Ainsi, au plus fort de la « grande action » de l'été 1942, certains croient que la mesure ne touchera « que » cinquante mille personnes considérées comme « improductives » par les Allemands. La passivité, la ténacité du jugement, est attribuée ici non à un quelconque atavisme politico-religieux juif qui aurait poussé les victimes à se rendre

« comme des moutons à l'abattoir » mais à l'effet de masse et de promiscuité propre au ghetto affamé, lequel aurait annihilé la réflexion. Enfin, le manque de solidarité des organisations polonaises de la résistance, y compris les socialistes pourtant liés aux sociaux-démocrates juifs (le Bund), est stigmatisé en temps réel, ainsi que l'attitude de l'Eglise et de la population qui rendait improbable toute fuite massive hors du ghetto. Avec ce *Journal*, c'est une nouvelle page de l'histoire de la destruction des juifs d'Europe qui est accessible au public francophone. Une histoire qu'on aurait tort de croire trop connue parce qu'on en parle beaucoup. Une histoire relatée ici par un personnage qui en resta un acteur.

Nicolas Weil

REFUS DE TÉMOIGNER
UNE JEUNESSE

De la discrimination spatiale

Daniel Nordman enterre définitivement la vieille fable des « frontières naturelles » pour construire sur ses ruines une histoire de la délimitation et de la dévolution géographique des pouvoirs

FRONTIÈRES DE FRANCE De l'espace au territoire (XVI^e-XIX^e siècle) de Daniel Nordman. Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 644 p., 250 F (38,11 €).

Depuis vingt ans, Daniel Nordman fait de la brasse coulée dans l'océan du « Fonds des limites » conservé aux archives des affaires étrangères. Dans ces registres très borgésiens, la bureaucratie d'Ancien Régime a enregistré avec un soin maniaque tout – oui, tout, de la dispute du dernier clocher de Cerdagne jusqu'aux chevauchées royales en Hainaut ou au Rhin – ce qui passionna le XVII^e siècle, le XVIII^e, puis la Révolution : l'inscription obstinée de la différence dans un espace soumis à la raison d'Etat, la recherche d'une honorable « paix des limites ». Nordman, bon nageur, sort de sa longue plongée avec un livre magnifique, un gros galet qu'on caressera.

Il enterre définitivement, et sans peine, la vieille fable des « frontières naturelles », pour construire sur ses ruines une histoire de la délimitation et de la dévolution géographique des pouvoirs – à l'intérieur du pays comme sur ses lisières, face surtout aux impériaux et à l'Espagnol – pleine de pittoresque et d'obscurité, où la politique royale puis révolutionnaire, main de fer et gant de velours, saisit le cœur des hommes de guerre, de labours ou de chasse rôdant à la frange, mobilise arpenteurs chafouins et négociateurs inlassables, oppose montagnards et frontaliers. Son livre n'a rien d'un traité ni d'un atlas, il fait de l'histoire comme l'a enseignée Lucien Febvre (auquel on doit, dès 1928, l'article prémonitoire sur le distinguo nécessaire entre frontière et limite) : ébouriffée et chamue.



Allégorie du comté de Provence par Nicolas de Lorraine (vers 1536-1538)

Quel voyage capricieux, où roulent les accents et s'activent les tabellions ! Voici l'empoignade de la vallée de Baïgorry, le tracé de la route royale de Phalsbourg à Thionville, le partage des îles du milieu du Rhin (celles des Lapins et les Chèvres à la France, celle des Veaux au pays de Bade), les échanges de villages du côté d'Halluin ou de Marchipont, le Far West bretonnant de Saint-Brieuc, l'édification de Mont-Dauphin, le coloriage violent des cartes linguistiques sous le Premier Empire, cent autres épisodes d'un Clochemerle frontalier qui fut aussi du grand art : un fouillis qui s'ordonne insensiblement, une passion persistante d'arrondir sans léser, une dialectique du local au national qui, cahin-caha, a codifié un choix négocié d'appartenance.

C'est que la frontière moderne, montre Nordman, avant d'être ensanglantée aux XIX^e et XX^e siècles, s'est inscrite dans une tradition spa-

tiale conforme à l'origine mythologique et médiévale de la France : la vocation royale était bien de s'affirmer dans la continuité du lent passage « d'un espace donné à un territoire dominé ». Mais il dit aussi que les droits seigneuriaux et féodaux ont acclimaté simultanément l'idée du « ressort » et convaincu que « les titres informent le territoire » : tout lieu dépend d'un autre, est construit par la justice et l'impôt, la dépendance séculaire ou la liberté octroyée, dans une profusion de modèles qui justifiaient même l'ensclave. En clair : la frontière doit autant au droit qu'à la guerre, au désir de paix qu'à la fièvre défensive ou l'ardeur conquérante. Enfin, le livre relate subtilement comment la régularisation systématique des confins au XVII^e siècle, qui a extrait le territoire de l'espace et calibré la particularité jusqu'à en faire le grain d'une grappe royale, combinée avec l'enseignement d'un pannotique de la chère vieille Gaule,

par les jésuites notamment, a fait naître au XVIII^e siècle et sous la Constituante « de la contiguïté des villages une continuité territoriale nouvelle, (...) peuplée de lieux autonomes discrets et géographiquement liés ». A cette cartographie territoriale, on sut donner le meilleur des ciments : non pas la religion, mais la langue du Roi, puis de la Nation, « ultime indice de discrimination spatiale » pour la souveraineté sur l'intérieur et ligne Maginot pour faire face à l'extérieur.

Continuité et contiguïté, droit du sol inscrit dans le dernier hameau, fierté linguistique et obstination d'Etat : nos frontières furent tracées doucement, précautionneusement, obstinément et donc « à la française ». Elles participent de la vieille construction nationale d'un art de vivre ensemble. Merci à Daniel Nordman de nous le faire si utilement comprendre à l'heure d'Euroland.

Jean-Pierre Rioux

Quatuor éclairé

Dans l'Angleterre des Lumières, le destin des sœurs Lennox, arrière-petites-filles de Charles II

QUATRE ARISTOCRATES ANGLAISES (Aristocrats) de Stella Tillyard. Traduit de l'anglais par Françoise Werner, Seuil, 378 p., 150 F (22,86 €).

Des quatre sœurs Lennox, filles du deuxième duc de Richmond, arrière-petites-filles du roi Charles II et de Louise de Keroualle, Caroline fut sans conteste la plus brillante, mais Emily la plus belle et la plus audacieuse. Restaient Louisa, qui épousa l'homme le plus riche d'Irlande, et Sarah, la révoltée, bonne épouse et tendre mère au demeurant. Elles vécurent au XVIII^e siècle, en pleine époque des Lumières, lurent Voltaire et Rousseau, visitèrent Paris et en fréquentèrent les salons, rencontrèrent les écrivains en vue et les hommes politiques influents ; bref, elles avaient l'esprit libre et elles surent accueillir les idées de leur temps. On les suit de 1744 jusqu'en 1832 : de l'année où Caroline, destinée par ses parents à quelque grand mariage, s'enfuit avec Henry Fox, un homme laid, d'une vitalité prodigieuse, politicien plein d'ambition qui fit une grande carrière, puis, devenu trésorier-payeur des armées, amassa une fortune colossale, jusqu'au temps où les Lumières se ternissent, et cinq ans avant que la reine Victoria ne monte sur le trône.

Les sœurs Lennox croyaient dans le progrès. L'aînée avait lu *Candide* qu'elle jugeait « un livre éminemment pernicieux », mais débordant d'esprit et « tellement intelligent » qu'elle en était malgré elle divertie. D'ailleurs Voltaire, leur famille l'avait rencontré alors qu'il séjournait en Angleterre entre 1726 et 1729. Quant à Rousseau, autre influence majeure, elles avaient retenu de son œuvre la place accordée aux sentiments et à l'émotion. De ces lectures, de la politique du jour et de la guerre, de leur

santé comme de celle de leur nombreuse progéniture, de l'achat de cent vingt mètres de brocart comme de l'acquisition de porcelaines ou de leur portrait par Reynolds, il est rendu compte dans les lettres incessantes qu'elles s'adressèrent tout au long de leur vie et qui, jointes aux descriptions de l'auteur, constituent une histoire inédite et passionnante.

On vérifiera que l'aristocratie terrienne, loin de toute vie de cour, chassait sur ses terres, buvait et jouait, qu'elle parlait chevaux et ignorait les livres. On apprendra que, dès 1750, l'Angleterre découvrait la vie privée et l'amour des enfants, que ces derniers jouissaient, chez les Fox tout du moins, de ce qu'aujourd'hui on appellerait le laxisme et que la conception sinistre d'une éducation toute répressive date, bien évidemment, de l'époque victorienne. Des enfants, Louisa n'en eut point, mais Emily en mit au monde dix-neuf, avant de tomber follement amoureuse de leur précepteur, l'austère Ogilvie – avec lequel elle s'enfuit puis convola en justes noces ; et avant d'en avoir de nouveau trois. Cependant son grand amour fut son fils Edward Fitzgerald, « Edward tant aimé et adoré », un révolutionnaire irlandais, chef de la rébellion, qui mourut en prison, lui avait fait découvrir les vertus de la république et, après Rousseau qui les influença tous deux, lui fit lire Thomas Paine et même le D^r Priestley dont elle recopia et souligna : « L'Histoire parlera un autre langage que les lois. » Plus que ses sœurs elle avait su évoluer.

Certes, l'Histoire divisa la famille : elle fut en désaccord sur la guerre en Europe, sur la Révolution française, sur le monarque et le gouvernement britannique... Les atrocités de la rébellion relirent l'union. La cohésion du clan survécut aux remous que créèrent scandales privés et événements historiques dans la vie et l'esprit de ces personnages hautement romanesques.

Christine Jordis

Un emblème entaché

Michel Caillat épingle la « neutralité » suisse que symbolisait René Payot pendant la guerre

RENÉ PAYOT Un regard ambigu sur la guerre 1933-1943 de Michel Caillat. Ed. Georg (1, rue du Dragon, 75006 Paris), 480 p., 169 F (25,76 €).

Les historiens helvètes ont à cœur d'étudier le comportement de leur pays pendant la deuxième guerre mondiale. L'affaire de l'or nazi retrouvé au chaud dans les coffres des banques a montré que la Suisse n'avait pas été si neutre qu'elle voulait bien le croire. Une neutralité que René Payot, rédacteur en chef (1933) puis directeur du grand quotidien conservateur *Le Journal de Genève*, préférait remplacer par le terme d'indépendance : « Nous subsistons parce que les principes qui sont à la base de notre Etat trouvent encore des appuis en Europe. Si nous renonçons à défendre ces principes, dès qu'ils sont attaqués, en quelque point du globe, nous préparons notre propre linceul », écrit-il dans son éditorial du 1^{er} janvier 1940, commentant l'invasion de la Finlande par l'URSS.

Peu connu en France, René Payot était très célèbre dans son pays où il symbolisait une pratique active et noble de la « neutralité » suisse, encourageant par ses éditoriaux impartiaux et clairvoyants les résistants français qui pouvaient le lire et surtout l'écouter chaque semaine à la radio à partir d'octobre 1941. Disposant des informations auxquelles les Français ne pouvaient accéder, il analysait l'évolution de la guerre, ainsi que la situation en France. A la Libération, il est reçu et décoré par la France et la Belgique reconnaissantes.

Or l'historien Michel Caillat remet en question ce mythe dans un livre rigoureux et un peu austère, qui reprend un mémoire soutenu à l'université de Genève. Il montre un Payot qui soutient le maréchal Pé-

tain et sa politique de collaboration d'Etat jusqu'à l'invasion de la zone Sud par les Allemands en novembre 1942 et partisan jusqu'au printemps 1943 d'une « paix de compromis » avec l'Allemagne. Le journaliste, frappé par l'effondrement de la France en juin 1940, ne croit pas les démocraties capables de battre Hitler et s'attache donc à assurer l'avenir en tenant compte de la nouvelle donne nazie. Il semble oublier lui-même l'idéal de la neutralité suisse qu'il avait d'abord défendu. Caillat explique comment le traditionalisme, le libéralisme économique et l'anticommunisme du journaliste le disposent en faveur de Mussolini et de Franco et l'empêchent de percer la vraie nature du nazisme. Si le régime le choque par l'antisémitisme au centre de sa doctrine, il entend cependant que la Suisse poursuive des relations de bon voisinage avec le Reich et continue ainsi à vivre tranquillement. Une tranquillité qu'il veut préserver des flots de réfugiés, juifs pour la majorité d'entre eux, qui fuient les camps et la mort en frappant à la porte du pays qui proteste et les repousse tant qu'il peut, malgré le sort qui les attend. Moins de 21 000 d'entre eux furent acceptés pendant toute la durée de la guerre. Par comparaison, la Suède accueillit 7 000 juifs danois en un seul mois.

Michel Caillat cite largement les éditoriaux de René Payot. Ils permettent de rendre compte précisément de l'évolution de la Suisse officielle, dont le journaliste était le « porte-parole » à Radio-Genève, suivant l'historien. L'absence dans le livre de portrait biographique renforce cette figure de représentant d'une grande partie de la bourgeoisie suisse mais aussi française. La popularité de René Payot résiste cependant, liée à la reconstruction après la guerre de l'image d'une Suisse généreuse pour les Alliés, derrière sa neutralité. Une image qui appelle peut-être des correctifs.

Véronique Hallereau

Figure de l'ombre

Les Mémoires posthumes de l'un des chefs les plus respectés de la Résistance : Jean-Pierre Levy

MÉMOIRE D'UN FRANC-TIREUR Itinéraire d'un résistant (1940-1944) de Jean-Pierre Levy. Complexe/IHTP-CNRS, « Histoire du temps présent », 192 p., 130 F (19,81 €).

« Je n'ai jamais été bavard », écrivait Jean-Pierre Levy comme pour s'excuser de s'être résolu, au soir de sa vie, à livrer ses Mémoires. Bel euphémisme de la part d'un des chefs les plus respectés de la Résistance, dont la voix profonde et grave ne se faisait que rarement entendre. Constat lucide aussi : la pudeur et la modestie qui imprègnent tout entier ce texte portent sa marque.

Ingénieur commercial d'origine strasbourgeoise, Jean-Pierre Levy a trente ans quand il s'installe à Lyon, en octobre 1940, pour y diriger un atelier de saherie. C'est alors que son destin bascule. Brûlant de « faire quelque chose », il rejoint un petit groupe qui va donner naissance à l'un des trois principaux mouvements de la Résistance non communiste de zone sud, Franc-Tireur, dont il sera le chef et l'âme. Déterminé autant qu'il sait être pondéré, Jean-Pierre Levy joue un rôle essentiel dans les âpres discussions qui aboutissent à la création des Mouvements unis de Résistance. Après plusieurs tentatives infructueuses, il gagne Londres en avril 1943. Fin juillet, à son retour, il trouve une situation changée et mûrie, les chefs du mouvement étant « un peu mis à l'écart avec les honneurs dus à leur rang ». Arrêté en octobre 1943, il est libéré par une opération de commando, le 12 juin 1944. Le 26 août, il descend les Champs-Élysées au côté du général de Gaulle, ce qui lui laissera toute sa vie un souvenir d'une émotion intacte : « A travers cet hommage, c'étaient tous mes camarades de

Franc-Tireur qui étaient à l'honneur. » Devenu haut fonctionnaire, il s'évertuera, le temps de la retraite venu, à assurer la transmission des valeurs fondatrices de la Résistance.

L'honnêteté intellectuelle, le désir d'authenticité, tels sont les deux traits que Dominique Veillon, historienne de Franc-Tireur qui assure l'appareil critique de cette édition soignée, relève à juste titre chez son interlocuteur. Les tensions inévitables entre les points de vue de l'acteur et de l'historienne ont été surmontées de la seule façon qui vaille : au prix d'un effort commun d'intelligence avec le souci de restituer une période et une activité extrêmement complexes.

Quant au caractère inachevé du texte, il faut y regarder de près : il l'est en quelque sorte doublement. Certains événements sont abordés avec une retenue foncière, comme l'arrestation de sa sœur Denise qui accoucha à Drancy et fut déportée le 20 novembre 1943 à Auschwitz où elle fut gazée avec son bébé et son mari. Par ailleurs, la mort a empêché Jean-Pierre Levy de donner son sentiment sur les débats et les polémiques qui épisodiquement propulsent la Résistance en bonne place dans les gazettes, sur la manière aussi dont l'histoire de cette geste a été et est écrite. C'est regrettable tant le jugement de ce compagnon de la Libération de 1943, excellent à prendre de la distance au cœur même de l'action sans rien céder de ses convictions, eût importé.

Reste un texte sans apprêt qui ne cède jamais au travers qui guette toute autobiographie, celui de donner une cohérence illusoire et une pose avantageuse à l'aventure incertaine d'une vie. Jean-Pierre Levy aura ainsi été, jusque dans ce témoignage posthume sur son itinéraire, conforme à sa nature profonde : celle d'un résistant.

Laurent Douzu

Livraisons

● **DEVINS, DIEUX ET DÉMONS. Regards sur la religion de l'Etrurie antique**, de Jean-René Jannot

Certains peuples suscitent plus que d'autres les fantasmes de nos contemporains. Les Etrusques sont de ceux-là. La parution d'un ouvrage comme celui de Jean-René Jannot n'en est que plus précieuse car, sans dissiper les incertitudes ou masquer les ignorances, il fait le point avec précision sur les progrès accomplis depuis plus d'un siècle. Et l'on découvre un monde imprégné par le divin, si fortement conscient du destin fixé à chacun par les dieux qu'il faut se résoudre à ne pas le changer mais tout au plus tenter de le connaître par avance grâce aux rites divinatoire appropriés. Rites sacrificiels et funéraires, conceptions (changeantes) de l'au-delà doivent être étudiés au travers de témoignages rares ou tardifs, mais la prudence de Jannot en tire le meilleur parti. Voilà un tableau très complet du monde des dieux, où sont mises en évidence influences, reçues et transmises (éd. Picard, « Antiqua », 208 p., 195 F [29,72 €]). M. Sar

● **LE CABINET DES DÉPÊCHES**, de Gilles Perrault

Nul ne sera surpris de voir l'essayiste Gilles Perrault, auteur d'un mémorable *Secret du roi*, raconter, comme l'indique le sous-titre, l'*Histoire de la pièce la plus secrète de Versailles*. Dans ce petit volume, joliment illustré par Laurence Bériot, c'est le recon invisible où Louis XV aimait à travailler au calme qui se raconte. Crébillon fils donnait la parole à une *Sopha*, Diderot à des *Bijoux indiscrets*, c'est dire si les précédents sont flatteurs. Perrault réussit avec aisance et une pointe de malice bienvenue un joli parcours, intelligemment complété par un regard professionnel sur les états successifs du lieu et le projet de restauration en cours. Un livre vif comme le galop des « chevaucheurs du roi » (éd. Mille et une nuits, 128 p., 120 F [18,29 €]). Ph.-J. C.

● **L'OMBRE DE SCHUMANN**, de Peter Härtling

Härtling s'est fait une spécialité de traiter de la biographie d'Allemands célèbres. Après s'être penché sur les poètes Hölderlin, Lenau et Mörike, il s'attaque à la vie des grands musiciens. Selon le même principe mis en œuvre dans son *Schubert*, il investit le personnage de l'intérieur, respectant la part de document mais revendiquant haut et fort le droit à la subjectivité du biographe. En chapitres alternés, Härtling recompose, sans aucune prétention de musicologie, la partition d'une vie déchirée par les excès de tous ordres (traduit de l'allemand par B. Lortholary, éd. Jacqueline Chambon, 272 p., 130 F [19,81 €]). P. Des.

La Société des Écrivains
édite chaque mois
10 nouveaux auteurs

Catalogue sur simple demande

tél : 01 39 08 05 38 fax : 01 39 75 60 11
Contrat participatif
Aux Éditions des Écrivains
147-149, rue Saint-Honoré 75001 PARIS
(adresse postale pour toute correspondance ou envoi de manuscrit)

VOUS CHERCHEZ UN LIVRE ÉPUISE ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

SOCIOLOGIE

● par Philippe Simonnot

La Sainte Vierge et le capitalisme

L'EMPIRE DES MÈRES

de François Vigouroux. PUF, « Perspectives critiques », 238 p., 118 F (17,99 €).

C'est l'histoire vraie d'une famille. Racontée, faudrait-il dire psychanalysée, sur cinq générations, par François Vigouroux qui a une passion pour les secrets de famille. Au départ, car il faut bien commencer l'histoire à un moment du temps, mais on pressent que l'on pourrait aussi bien remonter dans la nuit des temps, au départ donc, une fille qui s'appelle Heidi, assiste au suicide de son père. Seule dans la chambre sordide de l'agonisant, où sa mère, depuis trois jours, refuse de pénétrer. Cela se passe à la Noël de l'année 1913 quelque part en Kachoubie, une région de la Prusse située à l'ouest de Dantzig, alors ville impériale.

Heidi n'est pas aimée par sa mère qui, dès qu'elle a su qu'elle était enceinte, a voulu sa mort. « *Il nous faut l'admettre*, conseille Vigouroux, *chacun de nous a dans son ascendance immédiate des personnes dont la naissance a été pour la mère une violence ou un cauchemar.* » Tant l'amour maternel, selon notre auteur, n'a de réalité que culturelle, les mères n'ayant besoin d'être dénaturées pour ne pas aimer leurs enfants.

Déchéance du père, haine de la mère, le destin de Heidi est tracé, mais aussi celui de ses enfants et de ses petits-enfants, condamnés à reproduire son schéma. L'auteur a suivi leurs pérégrinations en Allemagne, en France et même outre-Atlantique. Augusta, par exemple, la fille aînée de Heidi, s'arrangera pour faire trois enfants comme sa mère, mais sans leur donner de père. Elle aussi voudra venger un père déchu, qu'elle aura tellement aimé qu'elle ne s'intéressera qu'aux hommes avec lesquels elle ne pourra pas cohabiter. Elle finira par épouser quelqu'un qui avait l'habitude qu'on lui dise « *Père* », un ancien prêtre. Entre ainsi en scène juste à temps Jean-Marie, fils d'une mère prénommée Marie, dont le père s'appelait Jean, voué par cette même mère à entrer dans les ordres. Tout détroqué qu'il soit, il ne pourra jamais vraiment couper le cordon qui le relie à Sainte-Mère-Eglise.

La douleur des pères « *agit* » les filles, explique Vigouroux : « *Une brûlante obligation les consume : Elles sont tenues de réparer leur malheur.* » D'où la manière dont elles choisissent leur(s) homme(s) et reproduisent à la génération suivante leur propre traumatisme : des fils soumis, des filles vengeuses. « *En contraignant leurs fils à réussir et leurs filles à leur ressembler, ces reproductrices ont été au cours des siècles les véritables instigatrices du progrès intellectuel et scientifique* », assure notre auteur. Qui précise : « *Il ne s'agit ni de vivre ni d'être. Mais de devenir. Ce schéma est celui de la névrose : attendre toujours de l'autrement, du demain, de l'ailleurs, la possibilité de vivre. C'est celui sur lequel est fondé le développement économique.* » Ici, on se demande si l'auteur n'est pas allé trop loin dans l'extrapolation.

Faudrait-il en passer par l'analyse de l'inconscient – à supposer qu'il existe – pour rendre compte du surgissement de l'individu comme valeur ? Pour Vigouroux, les deux siècles qui voient la naissance et le développement du principe de réalisation individuelle sont aussi ceux où le rôle de la mère connaît une gloire croissante. Son autorité morale et même spirituelle est partout célébrée. C'est le dernier tabou. On peut insulter Dieu, souffleter le Christ. On ne blasphème pas contre la mère. Aujourd'hui encore, nul ne se risquerait à outrager la Vierge Marie. Et la Fête des mères n'a pas seulement pour fonction de relancer la consommation, elle est là pour nous rappeler qu'il ne faut pas toucher au mythe.

Le culte marial – dont l'apparition en pleine révolution industrielle avait été jusqu'à maintenant peu expliquée – aurait eu un rôle crucial. Marie n'a-t-elle pas pour première mission d'instaurer un modèle de bonne mère, aimante et protectrice ? Sa virginité ne réjouit-elle pas tous les enfants du monde, heureux d'avoir une mère que le père n'a pas touchée ? « *Symbole toujours bleu ciel de la mère dévouée et de la fille obéissante, elle n'est en aucune façon celui de la femme*, observe notre auteur ; *Marie veille toujours à ce qu'aucune femme, justement, ne vienne rompre les délicieuses liaisons amoureuses entre la mère et le fils et les non moins incestueuses amours entre la fille et son père, sur lesquelles se fonde la famille.* » Sans compter que, dans la religion, Marie sert aussi explicitement de médiatrice. C'est par elle que l'homme accède à Dieu le Père comme à son Fils. De même, l'enfant, selon Vigouroux, ne peut regarder et découvrir le père qu'à travers le regard de sa mère. Et pour la mère, c'est toujours l'image qu'elle s'est faite de son propre père qui vient se surimposer à celle des autres hommes. Aussi bien n'est-ce pas seulement avec notre père que nous aurions à régler des comptes, mais surtout avec le père de notre mère.

Non par hasard, donc, la Sainte Vierge établit peu à peu son empire au cours du XIX^e siècle : multiplication des apparitions et des pèlerinages, miracles, promulgation du dogme de l'Immaculée Conception (1), fêtes innombrables, dévotion excitée, cantique emblématique, tel le *Chez nous soyez Reine*. Il s'agit d'assurer la domination de la Mère : « *elle n'a de cesse d'engendrer des petits hommes qui lui sont tout dévoués, de petits machistes ou de grands dictateurs qui ne sont jamais séparés d'elle, des ingénieurs obéissants et des techniciens aveugles acharnés à jouir de son corps innombrable.* » Ce n'est pas tout à fait ce que raconte Max Weber dans son trop célèbre ouvrage, *L'Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme* !

Ainsi, à suivre Vigouroux, il y aurait dans l'histoire de la modernité, malgré ses capitaines d'industrie et ses inventeurs, ses dictateurs et ses guerriers innombrables, moins d'hommes qu'on ne le croit. Il y aurait surtout des fils qui se croient tout-puissants en se donnant l'illusion de la virilité. Car le monde de la mère ne tolère pas l'expérience, « *mais seulement la répétition, c'est-à-dire le dogmatisme* ». Et d'affirmer : « *Le totalitarisme comme le dogmatisme sont les fruits de sociétés dominées par le principe maternel. C'est la relativité qui est l'attribut du père.* »

Du même coup, l'effondrement des certitudes et des absolus qui paraît caractériser notre époque ne serait pas une mort du père et de l'autorité. Ce serait « *une mise en cause de la toute-puissance de la grande déesse Mère* ». Réjouissons-nous puisque la délivrance est proche !

(1) Contrairement à ce que dit l'auteur, l'Assomption a été érigée en dogme, non au XIX^e siècle, mais en 1950 – ce qui, du reste, renforce l'actualité de sa thèse.

PASSAGE EN REVUE

● « Le Débat »

Le jugement de Maurice Papon, celui intenté par les époux Aubrac à leurs détracteurs, la multiplication des plaidoyers en faveur d'un « procès » du communisme, ont fait de l'année 1998 celle d'une incessante confrontation entre les deux figures du juge et de l'historien. Non, parfois, sans confusion des rôles et des registres. D'où l'intérêt du dossier que *Le Débat*, sous le titre « Vérité judiciaire, vérité historique », consacre à ce thème. Jusqu'oulogique juridique et démarche scientifique sont-elles compatibles ? En quoi divergent, dans les méthodes comme dans les finalités, le « spécialiste de la responsabilité individuelle » (le magistrat) et celui des « contextes collectifs » (le savant) – selon la formule du spécialiste de droit romain, Yann Thomas, qui signe ici une remarquable contribution ? Après l'analyse des historiens François Hartog et Pierre-Yves Gaudard, complétées par le témoignage d'un chercheur qui accepta de comparaître aux assises de Bordeaux, Marc-Olivier Baruch, le dossier se clôt sur une vive discussion opposant M^e Georges Kiejmann (avocat de Raymond et Lucie Aubrac) à Jean-Pierre Azéma (*Le Débat*, n° 102, novembre-décembre 1998, 86 F). A. L.-L.

POLITIQUE

● par Thierry Bréhier

LETTRÉS À DEUX JUGES FRANÇAISES DÉCORÉES DE LA CRUZ DE HONOR DE LA ORDEN DE SAN RAIMONDO DE PENAFORT

de Gilles Perrault. Fayard, 120 p., 68 F (10,37 €).

Un opuscule peut être plus percutant et plus démonstratif qu'un long ouvrage. Gilles Perrault en fait l'incontestable démonstration dans son dernier livre. Sa *Lettre à deux juges françaises* décorées par l'Etat espagnol en remerciement de leur contribution à la lutte contre le terrorisme basque pose, en fait, une question que, par crainte, nul ne veut soulever : dans l'Europe en construction, les Etats-nations peuvent-ils conserver des frontières héritées des siècles passés ?

Ce pourfendeur des erreurs judiciaires, certes, dénonce, avec sa vigueur coutumière, la complicité de la France dans l'organisation du GAL, ce groupe contre-terroriste voulu par le gouvernement socialiste espagnol et qui n'hésitait pas à employer les armes de ceux qu'il était censé combattre, bafouant ainsi l'honneur des démocraties. Mais ce n'est pas l'essentiel de son propos. Il veut surtout expliquer pourquoi l'ETA a recouru à l'assassinat, parfois aveugle, parfois de civils étrangers à ce conflit. Son explication est même une justification, malgré sa condamnation des actes les plus barbares commis par ceux dont il défend la cause. Cette partie de son argumentaire est contestable. Comparer le Pays basque, communauté autonome de la démocratie espagnole, à la France occupée par les nazis, à l'Algérie du temps de la

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

LA DIPLOMATIE JAPONAISE À L'AUBE DU XXI^e SIÈCLE

de Matsuura Koïchiro.

Ed. Publications orientalistes de France, 230 p., 120 F (18,3 €).

Avouons-le : ce n'est pas dans le livre d'un ambassadeur encore en poste dans le pays sur lequel il écrit largement qu'il faut chercher des révélations fracassantes, des remarques caustiques ou des jugements impertinents. Matsuura Koïchiro représente le Japon à Paris depuis 1994 et ses « réflexions sur les relations du Japon avec la France et sur son rôle international » confirment cet a priori. Il s'agit d'un exposé circonstancié et détaillé de la politique étrangère de Tokyo qui reflète fidèlement la position de son gouvernement. Toutefois, pour qui s'intéresse au Japon, à son action extérieure, à la manière dont la troisième puissance économique mondiale, après les Etats-Unis et l'Union européenne, considère les relations internationales et la place qu'elle peut y tenir, ce livre est un guide précieux.

Matsuura Koïchiro est un diplomate chevronné. Il a commencé sa carrière en 1959, à un moment où – rappelle-t-il – le Japon venait à peine d'être accepté dans la communauté internationale en entrant à l'ONU après la normalisation de ses relations avec l'URSS. Avant d'être nommé ambassadeur en France, il a été aussi le « sherpa », c'est-à-dire le représentant personnel, du premier ministre nippon pour la préparation du G7, la réunion des dirigeants des pays les plus industrialisés, qui s'est tenu à Tokyo en 1993. La Russie occupe un rang important dans les préoccupations du gouvernement japonais. Car la nor-

SOCIETE

● par Jean-Luc Douin

COMMENT TU TCHATCHES !

de Jean-Pierre Goudaillier. Ed. Mille et une nuits, 128 p., 29 F (4,42 €).

TCHATCHE DE BANLIEUE

de Philippe Pierre-Adolphe, Max Mamoud, Georges-Olivier Tzanos. Ed. Mille et une nuits, 128 p., 29 F (4,42 €).

LE DICO DU FRANÇAIS QUI SE CAUSE

de Pierre Merle. Ed. Milan, 252 p., 58 F (8,84 €).

La langue française s'encanaille volontiers. Au siècle dernier, l'argot serait entré dans les salons par l'intermédiaire des romans de Victor Hugo. Aujourd'hui, de nouveaux mots, forgés de l'autre côté des périphs, nés chez les minorités, dans les banlieues, les caves du rock et du rap, les coulisses du trafic de drogue, les bistrotts branchés, les cryptes informatiques, sont aspirés et diffusés par les médias et la pub, intégrés dans le langage courant, insérés dans les dictionnaires (on trouve désormais « *beur* », « *meuf* », « *keuf* » dans le Robert). Quelques guides s'offrent à recenser et décoder ces vocabulaires qui sont, à cette heure, « pile-poil dans la mou-vance ».

La tchatche (bagout des banlieues), en effet, est en perpétuelle mutation. Souvent inventés par des jeunes qui cherchent à se fabriquer un lexique incompréhensible à tous étrangers à leur groupe (parents, police, bourgeois), ses termes sont remplacés dès qu'ils passent dans l'usage général. Ce fut le cas de « *beur* », qui

L'Europe de tous les peuples

colonisation française, ne peut emporter la conviction. Justifier le terrorisme par la reconnaissance internationale dont ont fini par bénéficier des hommes comme Itzhak Shamir, Yasser Arafat ou Nelson Mandela paraît pour le moins rapide. Assimiler l'ETA à l'IRA n'est pas aussi évident qu'il y paraît, les Irlandais ayant eu à lutter contre une assimilation totale voulue par les descendants des colons soutenus par l'Etat britannique.

Le droit des peuples à la reconnaissance de leur existence, c'est-à-dire à l'autodétermination, est donc, pour Gilles Perrault, la seule vraie justification du terrorisme. C'est là que son livre devient passionnant en défendant une thèse qui mérite discussion et débat : les Etats-nations nés au XVIII^e siècle ne peuvent qu'éclater, l'Union européenne étant dans une situation comparable à celle de l'URSS lors de la chute du communisme. Ainsi, en France, le Pays basque, la Bretagne, la Corse ont le droit de faire sécession s'ils le souhaitent, n'en déplaît à ses « amis » qui « *n'ont plus que la nation française à la bouche, la nation et la République* ». Puisque c'en est fini de ces guerres qui reforgeaient « *inlassablement la nation sur [leurs] sanglantes enclumes* », puisque « *l'Europe tarde à sortir des brumes* », apparaît la nécessité « *de communautés nouvelles, plus réduites mais plus chaleureuses* ». Cette Europe justement « *filie de la paix, et sa garante, a fait sortir la question nationale du registre tragique* » et offre « *une session de rattrapage pour ces peuples qui ont manqué leur tour* » : « *Euskadi, la Catalogne ou la Corse possèdent-elles moins de titre à exister que le grand-duché de Luxembourg ?* »

Le Japon, puissance globale

malisation de 1956 ne signifie pas que tous les litiges aient été réglés. La signature d'un traité de paix entre les anciens belligérants de la deuxième guerre mondiale butte sur les îles Kouriles, qu'occupe la Russie, les « territoires du Nord » pour les Japonais, qui en revendiquent la possession. Le changement de régime à Moscou n'a pas apporté de solution malgré deux sommets décontractés et en famille, dits « *sans cravate* » entre Boris Eltsine et le premier ministre japonais.

Outre le désordre économique en Russie, c'est la raison pour laquelle les Japonais n'ont pas profité autant qu'on pouvait le penser – ou le craindre – de l'ouverture de la Sibérie. Tokyo s'est longtemps laissé guider par le principe de « *l'inséparabilité de la politique et de l'économie* » et a fait dépendre l'accroissement des échanges économiques de progrès politiques. Depuis 1993, le renforcement des liens en tous genres est supposé créer des conditions favorables au règlement du litige territorial. Mais surtout la persistance de cet obstacle à de bonnes relations entre Tokyo et Moscou gêne le Japon dans ses ambitions régionales. Matsuura Koïchiro l'explique sans fard : « *Les liens entre le Japon, la Russie, les Etats-Unis et la Chine sont un facteur-clé pour l'avenir de la paix et de la sécurité dans la région Asie-Pacifique. Entre ces quatre partenaires, force est de constater qu'en termes de relations bilatérales, c'est l'axe Russie-Japon qui connaît pour l'heure le développement le plus limité.* »

Car « *devenu une puissance mondiale* », le Japon ne veut plus se contenter de jouer un rôle dans les rapports économiques internationaux ; il revendique le statut d'acteur politique aspirant à un siège de membre per-

Pour les jacobins français, la question est iconoclaste. Y répondre positivement revient à annuler un des principes fondateurs de la République : son indivisibilité et l'unicité de son peuple. La thèse de Gilles Perrault, de fait, invalide ce postulat des révolutionnaires de 1789. Ainsi, il évoque un référendum d'autodétermination mêlant dans un même scrutin Basques espagnols et Basques français, parce qu'il sait bien, il est vrai, qu'au nord de la Bidassoa la réponse serait négative. De même, soulignant que des terroristes ne peuvent agir que s'ils bénéficient, au moins, du refus de les dénoncer du reste de la population, et constatant qu'en Corse les témoignages sont rares, voire inexistants, il écrit : « *De sorte que, par un curieux paradoxe, l'île, qui exprime régulièrement et démocratiquement son peu de désir pour l'indépendance, n'accèdera à l'Etat de droit que lorsqu'elle aura pris son destin en main et que les Corses auront affaire, à tous les niveaux, à des Corses.* »

Une Europe des régions n'est donc même pas suffisante pour lui. Il rêve d'une Europe des peuples, de tous les peuples qui composent les vieux Etats. Et la France ? « *Elle n'est pas pour moi une boutique inventoriante sans cesse ses étagères ou une paysanne acharnée à arrondir ses étagères. (...) Elle continuerait d'exister si quelque île lointaine ou proche mettait la voile et tirait au large, ou si la Bidassoa cessait d'être une frontière. Ma France (...) est mémoire et imaginaire. Son synonyme s'écrit Liberté.* » Il s'écrit aussi « *Egalité* », égalité entre les horsains et les Normands pour décider de l'avenir du Cotentin. Il y a un choix. Mais avant qu'il ne soit tranché, il fallait que les termes en soient posés.

manent du Conseil de sécurité de l'ONU. Il ne limite pas son action à l'Asie, bien que le Cambodge ait été en 1991-1992 le premier pays dans lequel les Forces d'autodéfense japonaises (une litote pour désigner l'armée) aient participé à des opérations de maintien de la paix sous l'égide des Nations unies. Le chapitre consacré par Matsuura Koïchiro à l'Afrique est significatif de cette volonté d'être une puissance globale.

Mais c'est naturellement à la France que notre ambassadeur sacrifie le plus de pages. Peut-être parce qu'il a eu le privilège de participer, en quatre ans, à un « *refroidissement* » et à une embellie dans les relations entre les deux pays. L'élection de Jacques Chirac avait été bien accueillie au Japon, que le président de la République avait visité au moins quarante fois. Las ! Ce « *fin connaisseur et grand admirateur* » de la civilisation japonaise n'est pas à l'Elysée depuis un mois qu'il annonce la reprise des essais nucléaires dans le Pacifique, et ce l'année du cinquante-naire d'Hiroshima et Nagasaki. Dans l'archipel, l'effet est désastreux et Matsuura Koïchiro se demande alors « *comment restaurer un climat serein* ». L'arrêt de la campagne après six tests au lieu de huit, la signature par la France du traité d'interdiction totale des essais puis le voyage officiel de Jacques Chirac au Japon y aideront. L'ambassadeur regrette à mots couverts que la France n'ait pas toujours été aussi ouverte aux produits et investissements japonais que d'autres pays européens, mais le temps de la « *frilosité* » lui semble révolu. Michel Jobert, qui voulait consigner les téléviseurs japonais dans la Vienne, a définitivement perdu la bataille de Poitiers.

La tchatche décodée

s'est verlanisé en « *reubeu* », puis a été remplacé par « *Seconde G.* » (abréviation de Seconde Génération), avant de se transformer en « *seconde éje* » lorsque le terme est devenu compréhensible. Les « poètes » de la fracture sociale veillent à verrouiller leur discours. Au départ, il s'agit de ce que l'on appelle des « hapax » : des mots imaginés et employés par une personne, puis propagés par la rumeur.

Dans *Tchatche de banlieue*, l'historienne de la langue française Henriette Walter note bien que ce sabir a un rôle social, une fonction cryptique, et obéit à des mécanismes inconscients. Le verlan (qui consiste à inverser les syllabes : « *che-lou* » pour « *louche* ») est à la source de ces créations, mais aussi, pour employer des termes savants, l'apocope (qui consiste à tronquer la fin d'un mot, selon un processus qui a vu l'écllosion de la *photo*, de la *télé*, du *méto*), ou l'aphérèse (qui consiste à couper le début d'un mot pour en obscurcir la signification : « *caille* » pour « *racaille* », « *dic* » pour « *indic* »). Le reste est à mettre sur le compte d'emprunts aux langues étrangères (essentiellement l'arabe, le tsigane, les langues africaines), des libertés prises avec la grammaire (verbes employés sans complément, comme « *traiter* », « *assurer* », « *craindre* », qui deviennent alors intransitifs), des changements de sens (« *bâtard* » n'est plus un enfant né hors mariage mais un individu auquel on ne peut pas faire confiance), des clins d'œil cinéphiliques (une « *Fantomax* » est une DS Citroën, en référence au film de De Funès).

En préface au *Comment tu tchatches !* de Jean-Pierre Goudaillier, le linguiste Claude Hagège voit dans cette « *interlangue* » la manifestation d'une révolte, une façon de « *dire des maux* »

chez des individus en situation d'échec scolaire, ressentant un sentiment d'exclusion. « *Ils torquent la langue dans tous les sens, la modifient, malaxent, façonnent à leur image pour qu'elle devienne leur langue.* » Cette opération a évidemment une fonction ludique et accouche de termes savoureux. Retenons : « *carte bleue* » (ou « *findus* ») pour « *filie sans poitrine* » (avec ce dérivé : « *cette meuf est tellement plate qu'on peut la faxer* »), « *avoir les obispos* » (« *être énervé* », en référence au chanteur Pascal Obispo, trop *clean* pour les jeunes des cités), « *un Bounty* » (un Noir qui veut à tout prix ressembler à un Blanc, en référence à la friandise de noix de coco entourée de chocolat), « *transpirer sa race* » (avoir très peur). Sans oublier la litanie des termes désignant une fille : *belette*, *fatma*, *gazelle*, *raquette*, *radasse*, *rate*, *scarlette*, *tasse*... Autant de « *parlers* » qui varient de Vaux-en-Velin aux quartiers nord de Marseille : ici, pour « *c'est le bordel, on s'ennuie* », on dira « *c'est le hes, on rouille* », et là « *c'est la quinquette, on rama* » !

Le *Dico du français qui se cause* de Pierre Merle vagabonde, lui, à tous les étages du parler moderne, des faubourgs aux rédactions des journaux. Nulle excuse, après l'avoir compulsé, d'ignorer ce que signifie « *avoir les abdos-kro* » (abréviation d'abdominaux-Kronenbourg : avoir du bide), « *avoir drôlement paumé ses pilules* » (être enceinte), une « *disquette* » (un imbécile, un type tout juste capable de répéter bêtement ce qu'on lui a appris), « *parler à la missionnaire* » (parler très bas, en confidence), ou « *rouler un sushi* » (donner un top-baiser). Il est en tout cas un point sur lequel tout le monde s'accorde : il faut que la langue bouge !

Internet, nouvelle adresse pour la littérature ?

Maillons d'une chaîne du livre virtuellement reconstituée, les sites des « webromanciers » fleurissent sur la Toile. Un nouveau vecteur de création, pour une poignée d'écrivains

Internet peut-il être un moteur de recherches nouvelles pour la littérature contemporaine ? Peut-il favoriser l'éclosion d'écritures inédites, être le berceau de « cyberécrivains » – poètes de la Toile, webromanciers, novellistes virtuels... – issus ou non de l'édition traditionnelle ? Tel est le rêve de ceux qui, au seuil d'un nouveau millénaire, voudraient réconcilier l'art et la technique, l'Ars des latins et la *Techné* des Grecs, deux notions qui, par ailleurs, ont eu longtemps une signification semblable (1).

Internet, il est vrai, a ébranlé toutes les pratiques artistiques. De la danse – Merce Cunningham et ses formes de danseurs animées par informatique, Jean-Marc Matos et ses chorégraphies interactives (*Le Monde* du 29 décembre) – à la musique – Tod Machover et son *Brain Opera* – en passant par les arts plastiques où des milliers de créateurs en explorent les possibilités. S'agissant de littérature, le mariage mots-images-musique-mouvement-interactivité... a de quoi séduire. On y verrait presque une traduction du vieux rêve de synesthésie baudelairienne : un lieu de correspondances où, par la magie des liens hypertexte, les couleurs, les sons et... les internautes se répondent.

Cette séduction n'a pas échappé aux écrivains « traditionnels ». François Bon, Christian Combaz, Renaud Camus, Valère Novarina... : ils sont de plus en plus nombreux, depuis quelques mois, à ouvrir leur propre site. « J'aimerais, un jour, travailler sur un objet hypertexte », dit François Bon, l'un des premiers présents sur le Net, dès 1997. « J'imagine une fiction où, en cliquant sur un mot, on obtiendrait quinze lignes de monologue intérieur ou des notations de journal. Sur un autre, une musique ou la description de ce que le personnage aperçoit d'une fenêtre. Sur un autre encore, un développement théorique sur la notion de description et son évolution, de Rabelais à Saint-Simon... Mais pour l'instant, l'idée de travailler sur mon manuscrit et de le poser sur le bureau de mon éditeur, garde pour moi une grande force symbolique. »

Comme François Bon, la plupart des écrivains utilisent aujourd'hui Internet à des fins autres que créatives. Pour proposer des entretiens ou articles, « que l'on rassemble peu en volume », mais où s'exprime « le fond de [leur] travail ». Pour montrer simultanément les multiples facettes de leur démarche, comme chez Novarina, où l'on navigue entre textes, dialogues de théâtre, dessins, peintures, travaux sur palette graphique, performances, etc. Pour apporter sur le réseau « une présence liée à la langue ». « Nous avons une responsabilité, nous auteurs, avec les universitaires, de monter un créneau », dit François Bon qui souligne la pauvreté des sites littéraires français et l'intérêt des étrangers : « Tout de suite, j'ai mis des textes de copains, Bergounioux, Michon, Rouaud, Echenoz... Depuis six mois, j'ai enregistré 3 600 entrées dont 60 % de Français seulement ».

Ce peut être aussi pour capter

un public « plus éclectique et non pas seulement la frange limitée des habitués des librairies », explique Bruno Krebs. Délaissant les éditions Climats, cet auteur vient de publier, aux éditions en ligne 00 h 00. com, son dernier recueil, *Le Festin de vase*, un ensemble de 95 récits que l'on peut entendre lus par l'auteur : une première sur Internet, dit-il, et une façon de tenir la main au lecteur pour le faire entrer « dans le corps de l'objet, grâce à une voix »... Enfin, Internet peut aussi servir à rendre accessible la partie non exploitée d'une œuvre. « J'étais las de ces lettres qui me demandaient : "Où puis-je me procurer tel ou tel de vos titres ?" », explique Christian Combaz. Le système de la vente de livres est devenu absurde. La rapidité de rotation est telle que les trois quarts des écrivains de mon âge, qui ont une dizaine d'ouvrages derrière eux, n'en ont que deux en librairie. 80 % de leur production est morte. Internet est une vitrine pour ce travail qui, sans cela, passerait aux oubliettes. »

Toutefois, pour certains écrivains, Internet n'est pas seulement un vecteur. C'est un véritable outil de création. Comment s'en étonner ? Le principe d'hétérogénéité (alliance des images, des sons, des animations...), mais aussi celui de métamorphose (le réseau est en

Florence Noiville

constante construction/évolution), la mobilité et la multiplicité des « centres », et surtout la logique si particulière d'emboîtement ou de rhizome (un lien peut cacher tout un réseau qui lui-même abrite des liens qui eux-mêmes...) : toutes ces caractéristiques décrites par le philosophe Pierre Lévy dans ses *Technologies de l'intelligence* (2) auraient sans doute été pain béni, il y a quelques années, pour nombre d'écrivains consacrés. Queneau, Perec et les Oulipiens bien sûr. « Je suis sûr que Perec utiliserait le Web s'il était là aujourd'hui, s'enthousiasme une jeune romancière. Ça l'amuserait tellement ! » Mais aussi certains surréalistes et tous les maîtres en combinatoire, tel Raymond Roussel dont le roman *Locus Solus* a inspiré un très beau site. « La topographie de Locus Solus est exactement celle qui convient à Internet », remarque Christian Combaz : c'est l'itération. On se heurte à une porte, on revient, on tombe sur une fourche. C'est l'aboutissement du roman picaresque d'autrefois et la même démarche de l'esprit : je me taille un chemin à coups de machette dans la forêt du sens. »

Rien d'étonnant à ce que l'un des sites les plus intéressants, à cet égard, soit celui d'un admirateur

de Roussel, Renaud Camus. Avec *Vaisseaux brûlés*, celui-ci a construit sur Internet une véritable hyperfiction à partir d'un livre paru chez POL en 1997, *P. A. (Petite Annonce)*. C'est une version « indéfiniment évolutive » d'un ouvrage « déjà composé pour une large part de notes et de notes à des notes à des notes, etc. », explique Renaud Camus qui souligne que le Net était l'« emplacement naturel » de ce livre, tant il se prête à sa « structure arborescente ». Mais il s'agit bien, insiste l'auteur, d'une « démarche artistique, et non d'une démarche d'opportunité. Internet offre ce que j'ai toujours recherché, la simultanéité. C'est une idée qui m'a toujours obsédé. Elle est liée, sans doute à la forme de ma pensée qui rencontre des pattes d'oie, des Y, des difficultés à faire des choix. J'ai toujours essayé de publier deux textes en même temps, puis quatre, puis huit... Avec Internet, on n'est pas obligé de choisir entre tel ou tel développement. On peut les avoir simultanément. Pour le lecteur, il suffit de cliquer sur un mot pour changer d'itinéraire à tout moment, ce qui, pour des raisons d'espace, est impossible sur un livre classique. »

Inviter le lecteur à cheminer dans une œuvre selon un parcours chaque fois unique, lui donner une vision sans cesse modifiée de cette œuvre et l'impression d'être, à tra-

vers ses choix, « un acteur ou un coauteur du sens » :

l'ambition d'écrivains traditionnels comme Renaud Camus rejoint ici celle de chercheurs ou d'artistes qui eux, ont choisi d'écrire spécifiquement pour les supports virtuels. Ceux-ci viennent, en général, de deux horizons. Le premier est celui des créateurs qui, depuis longtemps, défrichent les chemins tortueux de l'écriture assistée par ordinateur. Ce sont, parmi d'autres, des poètes comme Philippe Bootz ou Jean-Pierre Balpe. Membre du collectif d'artistes LAIRE et de la rédaction de la revue de poésie multimédia *Alire*, Philippe Bootz a créé une littérature animée par programmation « dans le sillage de Dada, de la poésie visuelle et sonore ». Pluie de lettres sur l'écran, calligrammes évanescents, mots qui se décomposent/recomposent, images, voix, silences... les poèmes de Philippe Bootz introduisent cependant une nouveauté supplémentaire : l'irréversibilité. « Ce qui a été lu ne peut être relu, explique-t-il. Pour avancer dans l'œuvre, il faut accepter d'en détruire une partie. » Quant à Jean-Pierre Balpe, directeur du département hypermédia à l'université Paris-VIII, secrétaire général de la revue *Action poétique* et cofondateur de l'Alamo (l'Atelier de littérature assistée par mathématiques et ordinateur), il s'in-



GORAN TACEUSKI/AGENCE VU

teresse surtout aux générateurs automatiques d'écriture, ces machines à écrire qui créent des phrases sans intervention humaine et qui ont fait leur apparition sur Internet. Son art ? Un *work in progress* inflexible, un moment insaisissable comme son *Roman inachevé*, dont il a décidé qu'il s'autodétruirait après 300 000 pages. En écho au « grand poème délébile » dont parle Saint-John Perse ?

L'autre horizon est celui des jeunes créateurs multimédia. Ils sont peintres, musiciens, écrivains de chansons ou des nouvelles, fréquentent les théoriciens américains de l'hypertexte, et ont eu le « coup de foudre » pour Internet. Parce qu'on est dans « une digression permanente » et que « cette écriture à la Deleuze, cette manière de construire propre au Web, me paraît tout à fait contemporaine », explique Lucie de Boutiny qui signe sur la Toile une hypernouvelle assez déjantée, *Non*, une histoire de couple en déliquescence, complètement modifiable selon la façon dont on la lit.

C'est aussi le cas de Luc dall'Armelina, qui propose, dans une œuvre collective, une série de « récits voisins » communiquant autour d'un même thème, où le lecteur ne décide pas de ce qu'il va lire mais s'oriente de proche en proche en cliquant sur des dés vir-

tuels (*Le Monde* du 9 octobre 1998). La littérature du XXI^e siècle sortira-t-elle intacte de ce bouillonnement expérimental ? Celui-ci lui donnera-t-il une « pulsation nouvelle » ? Faut-il s'attendre à des mélanges de plus en plus nombreux entre les types d'écriture ? A voir remises en cause des notions aussi centrales que celle de texte (lorsque c'est un programme qui l'écrit), d'œuvre (lorsque celle-ci a été conçue pour ne subsister que dans la mémoire) ou de critique (lorsque deux lecteurs ne peuvent lire la même œuvre) ? Pour l'instant, tout cela est encore embryonnaire. On s'agace de la lenteur de l'outil pour trouver un site ou charger une image, surtout quand, au bout du

compte, apparaît une paire de ciseaux ou un simple bout de fil... Et l'on est bien forcé d'admettre que, dans ce maquis mouvant, nombre de réalisations sont plus déroutantes que bouleversantes. Mais le plus intéressant n'est-il pas dans la quête ? Dans cette envie sincère de défricher des terres nouvelles au risque de se perdre ou de tourner en rond ? Il est bien rare que les explorateurs ou les savants, même en échouant dans leurs recherches, n'aient pas réussi à faire progresser quelque chose.

(1) *Les Nouvelles Technologies et la création contemporaine*, de Louis Bec (AFAA, hors-série n° 9).
(2) « Points Seuil », 1993.

Quelques sites

ECRIVAINS

- Renaud Camus : pro.wanadoo.fr/renaud.camus
- François Bon : perso.wanadoo.fr/f.bon
- Valère Novarina : www.novarina.com/index.html
- Christian Combaz : perso.wanadoo.fr/combaz/extraits.html
- Lucie de Boutiny : www.metafort.com/synesthesie/syn6/boutiny/intro.htm
- mac.cicv.fr/SYNESTHESIE/syn5/action/boutiny/index.html
- Ovosite : hypermedia.univ-paris8.fr/ovosite
- Philippe Bootz : *alire*, CD Rom, mots-voir (27 allée des coquelicots, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Jean-Pierre Balpe : www.la-bart.univ-paris8.fr
Anacoluthie (collectif d'artistes belges) : www.anacoluthie.com

EDITEURS, AGENT, REVUES, ETC

- Zéro heure : 00 h 00. com
- Cylibris : www.editions-cylibris.fr
- Le Matricule des anges : www.oike.com/lmda
- La République des lettres : www.republique-des-lettres.com
- Foreign Press : foreignpress.com
- Fleurs de rhétorique : ens-fcl.fr/~hatt/accueil.htm

La chaîne du livre en ligne

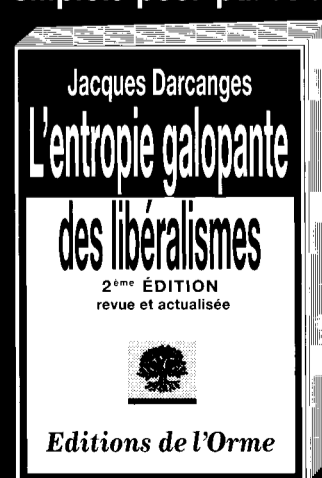
De l'auteur au lecteur, d'un ordinateur à un autre, la chaîne du livre s'est presque entièrement reconstituée dans l'univers électronique. On y trouve des éditeurs – comme 00 h 00 (prononcer Zéro heure) première maison française d'édition en ligne créée en mai 1998 par l'ancien directeur général de Flammarion, Jean-Pierre Arbon ; ou Cylibris dont l'ambition est de commercialiser des œuvres inédites –, des magazines littéraires publiant extraits, critiques, entretiens avec des auteurs (*Le Matricule des anges*, *La République des lettres*...), des traducteurs, un prix (Wanadoo-00 h 00) et, bien sûr, des librairies qui proposent de télécharger une œuvre ou d'en livrer une version imprimée à la demande. Il existe même des sites très pointus d'analyse littéraire comme celui de l'ENS-Fontenay-Saint-Cloud, baptisé joliment Fleurs de rhétorique et qui s'intéresse à « l'histoire de la rhétorique de l'Antiquité à la rhétorique électronique ». Plus étonnant, on trouve déjà l'équivalent des « agents littéraires ». Ceux-ci,

comme Foreign Press, proposent les premiers chapitres traduits en anglais de « livres de qualité » publiés en Europe et ailleurs – un essai sur l'Islam de la néerlandaise Catherine Lucas, *Le Culte du néant* de Roger-Pol Droit, ou le roman d'Olivier Rolin, *Port Soudan* : autant d'extraits destinés à allécher les éditeurs étrangers, Foreign Press ne jouant qu'un rôle d'intermédiaire et renvoyant sur l'éditeur d'origine pour les aspects juridiques. On imagine les évolutions que pourraient connaître les services de cessions de droits dans les maisons traditionnelles ainsi que les foires internationales comme celle de Francfort, si les éditeurs envisageaient un jour de publier en ligne leurs propres traductions pour les vendre à l'étranger directement.

Pour l'instant, cet univers parallèle reste minuscule comparé à celui de l'édition traditionnelle, mais, selon Jean-Pierre Arbon, il est probable que son poids ira croissant : « Nous entrons dans une période de dématérialisation des œuvres. Celle-ci consiste à déporter vers l'utilisateur final le soin de fixer les textes sur

un support physique, s'il le souhaite. De plus en plus les éditeurs se déposséderont de leurs habits d'industriels pour se concentrer sur la partie intellectuelle de leur métier ». Chez 00 h 00, la vente des exemplaires numériques (75 % de l'activité) permet d'économiser les coûts de fabrication, de distribution et de stockage soit plus de la moitié du coût d'un livre classique. Ce qui explique que les ouvrages, « disponibles instantanément, 24 heures sur 24, partout dans le monde » le soient à des prix inférieurs « de 30 à 80 % » aux prix habituels. Sur 200 titres disponibles aujourd'hui, environ 120 appartiennent au domaine public, 70 sont des nouveautés parues chez d'autres éditeurs et disponibles en ligne et 10 sont des inédits. L'éditeur voudrait faire grandir cette dernière catégorie. En 1999, il lancera « 2003 », une collection conçue pour Internet, par « des auteurs voulant rendre compte de leur époque en utilisant les outils de leur époque ». Y figureront notamment les *Vaisseaux brûlés* de Renaud Camus et le roman de Lucie de Boutiny, *Non*.

« Le libéralisme actuel, c'est l'inter-meurtre mondialisé par restructurations et contractions apatrides sans fin des entreprises, donc des emplois pour parvenir au monopole mondial d'une ou deux multinationales par types d'activité, prisonnières des marchés financiers ».



- Extrait de « L'ENTROPIE GALOPANTE DES LIBERALISMES »
- Du même auteur,
FIN DE SÉRIE :
- « LES GRANDES FÊTES D'AOÛT (1938) » 98 F
 - « LA RENTRÉE DES CLASSES » 98 F
 - « LES GRANDS DÎNERS D'AUTOMNE » 98 F
 - « LES MALAISES DE NOVEMBRE » 98 F

Darcanges sur INTERNET à travers l'ADAO
E-Mail : adao@imagine.fr
URL : <http://www.imagine.fr/~adao>

Editions de l'Orme
Distribution Sté Nlle Distique 28600 LUISANT - Fax: 02 37 30 57 12

L'ÉDITION
FRANÇAISE

● **Fusion de deux syndicats de libraires.** Le Syndicat national de la librairie française (SNLF) et l'Union des libraires de France (ULF) ont annoncé, mardi 19 janvier, leur fusion sous le nouveau label de Syndicat de la librairie française (SLF). Ce regroupement, attendu depuis longtemps par l'ensemble des professionnels du livre, va permettre « une clarification (...) vis-à-vis du ministère de la culture, de la direction du livre, du Syndicat national de l'édition, de l'ensemble des représentants de la chaîne du livre (auteurs, éditeurs, distributeurs, salons, etc.) », ont fait savoir, dans un communiqué, Jean-Marie Sevestre – président du SNLF – et Jean-Michel Blanc – président de l'ULF. Ils ont ajouté que « le SLF regroupera la grande majorité des librairies indépendantes françaises, des plus petites aux plus importantes, qui défendent quotidiennement (...) l'accès au livre et à la lecture (...) et assurent la commande à l'unité, comme le demande le texte de la loi Lang sur le livre ».

Pour Denis Bénét, directeur des librairies L'Arbre à lettres, cette fusion, « très positive pour la profession », n'est qu'une « étape », en attendant l'adhésion du troisième syndicat, la Fédération française des syndicats de libraires (FFSL). Cette représentation forte de la librairie devrait permettre, sur le plan interprofessionnel, une meilleure défense d'un réseau de libraires « le plus large et pluriel possible ». C'est aussi un moyen de faire contrepoids face au Syndicat national de l'édition (SNE) pour donner à entendre une « voix réfléchie, représentative et organisée » – sur le dossier des 35 heures notamment.

● **Nominations et nouveautés chez Mango.** Après douze mois chez Payot-Rivages, Joëlle Losfeld est entrée comme directrice littéraire aux éditions Mango en décembre 1998. Elle souhaite – avec Bénédicte Lombardo, son assistante, – étoffer le département littéraire de cette maison d'édition spécialisée dans les domaines du sport, de la jeunesse, du livre pratique et de la littérature érotique depuis le rachat des éditions Blanche en 1996. Joëlle Losfeld apporte donc sa marque – sans modification de visuel et sous l'appellation « les éditions Joëlle Losfeld », – et sans doute son catalogue qu'elle négocie actuellement avec Jean-François Lamunière, président-directeur général de Payot. A raison d'une quinzaine d'ouvrages par an, les premiers titres à paraître le 12 mars sont : *La Maison des fatigués*, de Dominque Mainard, *Marchand d'amour*, de Dinitia Smith. Le sixième numéro de la revue de littérature *Le Visage vert* est également prévu pour cette date. En avril, seront publiés : *L'Ombre des nuages*, de Christophe Mercier, *Cérémonie secrète*, de Marco Denevi, et *Entre chien et loup*, d'André Kedros. Par ailleurs, Jean-Loup Chiflet, auteur de *Sky ! my Husband*, a rejoint Mango où il lance une collection de livres d'humour sous le titre « Mots et Cie » – et dont les premiers titres sont à paraître en mars.

● **Jeunesse.** L'éditeur britannique Dorling Kindersley, déjà très présent en Europe par le biais de coéditions et de cessions de droits, a annoncé, récemment, sa décision de s'implanter directement sur le marché français. L'ancien partenaire de Gallimard Jeunesse, coéditeur notamment des « Yeux de la découverte », souhaite « lancer en direct une gamme d'ouvrages de jeunesse en français sous la marque DK ». Les ouvrages proposés, des livres d'éveil et de premier âge à petit prix, seront distribués par Interforum et disponibles dans tous les réseaux de vente dès le printemps prochain.

paringer

A partir de 6 500 F ou version simple 4 500 F

Le corps est votre monture la plus sûre ! Ne le flâtez pas, ne le désarticulez pas. Voici un nouvel art de dormir.

Lit double gigogne directoire sur lattes, métal noir, 2 matelas laine et crin, comme en 1800.

Doubles housses déhoussables, coton écru, 2 oreillers, 2 traversins.

Modèle déposé

121, rue de Cherche-midi, 6^e - Tél. 01 42 22 22 08
12, rue de la Chaise, 7^e - Tél. 01 45 44 10 44

Le nouveau défi de Pierre Marchand

Après vingt-six ans à la tête de Gallimard Jeunesse, le créateur de « Découvertes » rejoint la direction d'Hachette

Le vieux loup de mer n'a pas fini de prouver ce dont il est capable. « *J'ai peut-être encore quelques idées. On m'a un peu provoqué sur ce thème...* », dit Pierre Marchand pour expliquer son départ de Gallimard Jeunesse (*Le Monde* du 20 janvier). Si, au bout de vingt-six ans d'une aventure « très passionnelle » avec Gallimard, l'éditeur de « Découvertes » a choisi de rejoindre le groupe Hachette, c'est, dit-il, par goût du défi. « *J'avais envie de me botter les fesses.* » Se sentait-il bridé dans son art, ces derniers temps ? Après les flamboyants succès de « Découvertes » ou « Mes Premières Découvertes », lui avait-on trop fait sentir les résultats plus mitigés de derniers lancements, comme « Phénix » (1) ? Les contraintes économiques étaient-elles devenues trop pesantes ? Ou simplement nécessaires pour sauver un vaisseau prestigieux, Gallimard Jeunesse, qui, pour la première fois, prenait l'eau en 1997-1998 et espère cette année retrouver l'équilibre ?

« *J'ai le sentiment qu'il arrive avec des projets qu'il ne pouvait pas monter chez Gallimard*, note Catherine Teissandier, responsable du roman chez Hachette Jeunesse. *Je crois que la gestion y avait pris un poids différent de celle qu'elle pouvait avoir auparavant et que certains projets coûteux étaient bloqués.* » Si tel est le cas, gageons que Pierre Mar-

chand tirera le meilleur parti de la branche Grande Diffusion qui sera désormais la sienne : un vaste « pôle image » – regroupant Hachette Jeunesse (La Verte et la Rose, Le livre de poche jeunesse, Gautier Languereau, Deux Coqs d'or...), les ouvrages pratiques (Marabout...), les beaux livres et l'art de vivre (Le Chêne...), Disney-Hachette... – où peuvent se déployer toutes les séductions visuelles et graphiques. D'autant, souligne Jean-Louis Lisimachio – visiblement flatté que son groupe ait été jugé « attractif pour quelqu'un comme lui » – que l'écrit « *n'est pas exclusif d'autres supports* » : « *Un éditeur comme Pierre Marchand ne peut avoir de barrières rigides. Nous voulons être souples et réactifs.* » Ce qui ne devrait pas déplaire à un créateur qui se dit « *très attaché au multimédia* » et affirme « *croire beaucoup à Internet* ».

LES GUIDES EN DISCUSSION

Chez Hachette, Isabelle Jeugemaynart, nommée directeur adjoint de la branche Grande Diffusion, conserve la direction d'Hachette Tourisme qu'elle exerce depuis quatre ans, tandis que, de son côté, Pierre Marchand est toujours PDG des guides Gallimard. « *Sur les guides, il y a encore des détails à régler avec Antoine Gallimard* », reconnaît Jean-Louis Lisimachio, ce qui laisserait entendre qu'une réflexion est en cours sur ce sujet. Hachette et Gallimard songeraient-ils

à se rapprocher sur un marché dont l'un est leader et pourrait vouloir conforter cette position, tandis que l'autre, après avoir investi des sommes importantes dans cette élégante vitrine – plus de 100 millions de francs pour une rentabilité proportionnellement faible –, pourrait ne pas être mécontent de s'alléger de cette charge ?

Dans un communiqué, le PDG de Gallimard, Antoine Gallimard, se dit « *soucieux de préserver et de relancer l'ensemble des qualités qui ont fait de Gallimard Jeunesse une entreprise dont la créativité et le dynamisme sont reconnus en France et dans le monde.* » Il a « *décidé, écrit-il, d'assumer personnellement* » la présidence de la filiale. Hedwige Pasquet, collaboratrice de Pierre Marchand depuis la première heure, reste à la direction générale de Gallimard Jeunesse, poste qu'elle occupe depuis cinq ans. Le groupe envisage de procéder à des renforcements éditoriaux mais souhaite s'en donner le temps.

Rue de l'Université, où l'éditeur avait su communiquer son enthousiasme à une équipe très jeune – la moyenne d'âge n'excède pas trente-cinq ans –, on « *accuse le coup* ». Surpris ? « *Pas vraiment. C'était une chose qui se disait depuis longtemps. On est toujours surpris quand cela arrive, mais quand on y réfléchit...* » Les uns saluent la volte-face, à soixante ans, d'un homme qui veut continuer à créer. Les

autres insistent sur le danger d'assimiler Gallimard Jeunesse à celui qui l'a fait : « *Nous sommes une force énorme, un grand rassemblement de compétences. Nous avons tous pioché chez Pierre Marchand des culots, des audaces d'invention. Mais nous sommes déterminés à trouver une impulsion nouvelle.* »

UN ATOUT
POUR L'INTERNATIONAL

Chez Hachette, on compte beaucoup sur « *l'aura extraordinaire de Pierre Marchand à l'international.* » Ses relations privilégiées avec un « club de coéditeurs » qu'il avait mis sur pied au fil des ans – Dorling Kindersley, en Angleterre, Scholastic aux Etats-Unis, Ravensburger en Allemagne, SM en Espagne... – devraient bénéficier à la politique d'expansion voulue par Jean-Louis Lisimachio, laquelle s'est notamment traduite cette année par les acquisitions en Grande-Bretagne d'Orion et de Cassell PLC. Comme Catherine Teissandier, qui pense que cette arrivée va aider Hachette Jeunesse dans ses rapports avec les médiateurs et les libraires, Frédéric de Buron, directrice d'Hachette Jeunesse Image, se dit « *enthousiaste* » et fait confiance à Pierre Marchand pour contribuer à mieux exploiter encore du « *cadre hexagonal* » Babar, Caroline ou Béatrice, « *tous ces grands personnages du patrimoine culturel.* » Qu'en est-il des projets mis en

œuvre par Pierre Marchand chez Gallimard ? L'encyclopédie grand public, sorte d'« anti-Que sais-je ? » plutôt destinée aux adultes, dont l'idée était en discussion entre Gallimard et Larousse, est arrêtée, confirme Bertrand Eveno, président de Larousse. Quant au rapprochement annoncé entre Bayard et Gallimard dans le secteur de la jeunesse, « *les contacts entre les deux maisons restent actifs et le départ de Pierre Marchand n'est pas un élément qui peut jouer dans un sens ou dans un autre* », explique Jean-Claude Dubost chez Bayard éditions. Les deux hommes voient dans l'arrivée de Pierre Marchand chez Hachette « *une bonne nouvelle pour la profession.* » « *C'est un joli coup pour Hachette qui prouve que les grands groupes savent "jardiner" et donner des pouvoirs aux créatifs* », note Bertrand Eveno. « *Hachette sera plus dynamique, renchérit Jean-Claude Dubost. Cela peut poser des problèmes à certains, mais tout ce qui bouge dans cette profession est bon à prendre. L'ennemi, ce n'est pas le dynamisme, c'est l'apathie.* »

Florence Noiville

(1) Pierre Marchand nous précise que la collection « Secrets », que nous avons hâtivement qualifiée, elle aussi, de demi-éché, s'est vendue en France à près d'un million d'exemplaires, soit une moyenne de 25 000 ventes pour chacun des 30 titres parus en France.

La revue de tous les polars

La voilà enfin. Séduisante au premier regard. Indispensable déjà. Discrètement élégante et fidèle à ses promesses. Couverture sobre et raffinée, dos carré, maquette soignée, nombreuses illustrations, sa présentation la destine à l'évidence aux rayons des bibliothèques plutôt qu'au classement vertical des porte-revues. Mais c'est surtout la hauteur de ses ambitions qui la distingue immédiatement. *Temps noir*, nouvelle *Revue des littératures policières*, fait figure d'oasis dans un quasi-désert. Si étonnant que cela puisse paraître, dans un contexte général de développement des titres, des auteurs et des collections, au moment où le genre bénéficie d'un public de plus en plus vaste et de la reconnaissance critique qu'il mérite, la littérature noire et policière n'avait guère suscité en France de revues dignes de ce nom. Au milieu d'une multitude de fanzines sympathiques, bouillonnants et brouillonnants, pour la plupart desquels l'exigence critique est rarement l'ambition principale, seuls deux ou trois titres faisaient, ces dernières années, exception. *Polar*, en premier lieu, essentiellement tournée vers le roman noir et qui, hormis ses précieux numéros spéciaux consacrés à James Ellroy, Robin Cook, Michel Lebrun et Jean-Patrick Manchette, se situe, dans ses livraisons régulières, à mi-chemin entre la revue et le magazine (éditions Rivages, trimestriel). Et *813*, bulletin trimestriel de l'association Les Amis de la littérature policière, plus éclectique et inégal et qui, mis à part quelques dépôts dans certaines librairies, n'est guère diffusé qu'auprès de ses adhérents (Association 813, 26, rue Poulet, 75018 Paris). Bref, on mourait de soif.

La voici donc. Semestrielle pour l'instant. Sobrement intitulée *Temps noir* pour souligner, selon Franck Lhomeau, son rédacteur en chef, l'emprise actuelle du genre créé aux Etats-Unis. « *La dichotomie entre roman d'énigme et roman noir, roman de salon et roman de rue a perdu de son caractère discriminant. Même chez P. D. James, on sent aujourd'hui l'influence du noir.* » Et sous-titrée *La Revue des littératures policières*

pour affirmer toutefois le désir de couvrir l'ensemble du champ. Avec l'ambition clairement affichée de devenir une référence de qualité. Un pari qui devrait être largement gagné si les prochaines livraisons se maintiennent au niveau de ce passionnant premier numéro. Jean-Paul Schweighaeuser, un des meilleurs spécialistes français du genre, consacre au « Krimi » allemand un dossier d'une centaine de pages sans équivalent jusqu'ici. Explique pourquoi le roman policier d'outre-Rhin était jusqu'à une date récente largement méconnu, même en Allemagne.

Et dresse un remarquable inventaire critique des auteurs et des œuvres, y compris celles qui restent, malgré l'effort récent des éditeurs, encore inédites en français. Dans un article au style très alerte et fort bien documenté, Franck Lhomeau raconte l'aventure de la mythique « Série blème » imaginée par Marcel Duhamel en parallèle à la « Série noire » pour faire connaître les romans de suspense, à l'époque très en vogue aux Etats-Unis. Claude Mespède, artisan avec Jean-Jacques Schléret du monumental dictionnaire des *Auteurs de la « Série noire »* (éditions Joseph K.) et codirecteur avec Michèle Witta d'un très attendu *Dictionnaire mondial du roman policier* (à paraître l'an prochain chez le même éditeur), passe minutieusement en revue l'œuvre d'Elmore Leonard qui vient d'inspirer coup sur coup Quentin Tarantino (*Jackie Brown* adapté de *Punch créole*) et Steven Soderbergh (*Out of Sight*). Jean-Jacques Schléret analyse enfin, avec son habituelle précision, la fameuse série télévisée « Fallen Angels », anthologie du genre policier américain. « *Temps noir désire ainsi mieux faire connaître un genre majeur au sein de la littérature contemporaine* », indique l'éditorial. C'est à l'évidence bien parti.

Michel Abescat

★ **Temps noir, La Revue des littératures policières.** Éditions Joseph K. (21, rue Geoffroy-Drouet, 44000 Nantes), n°1, octobre 1998-mars 1999, 176 p., 80 F (12,19 €).

A L'ÉTRANGER

La Bulgarie invitée d'honneur de la Foire de Leipzig

Selon les organisateurs, plus de 1 800 éditeurs originaires de trente pays seront présents à la prochaine Foire du livre de Leipzig, qui se tiendra du 25 au 28 mars 1999. La Bulgarie sera cette année l'invitée d'honneur de la foire, tête de pont traditionnelle entre les littératures de l'Est et de l'Ouest. Une vingtaine d'auteurs bulgares doivent venir présenter leurs œuvres. Les années précédentes, la foire avait accueilli la Russie, la République tchèque, la Pologne et la Roumanie. Par ailleurs, l'Association des libraires allemands, basée à Leipzig, a annoncé que serait remis à cette occasion le Prix du livre pour l'entente européenne 1999, conjointement décerné par l'Etat de Saxe et la ville de Leipzig. Ce prix a été attribué cette année à l'historien britannique Eric Hobsbawm, spécialiste de l'histoire des révolutions. Doté de 10 225 €, il récompense chaque année un auteur ayant particulièrement contribué à la pensée européenne et à la réconciliation des peuples. Hobsbawm, né en 1917 à Alexandrie (Egypte), a grandi à Berlin avant d'émigrer à Londres en 1933, année de l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler. Après avoir étudié l'histoire moderne en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis, « *il s'est imposé comme l'un des grands historiens contemporains, tant pour ses analyses sur l'histoire sociale et économique que pour ses écrits sur l'évolution culturelle* », a souligné le jury.

● GRANDE-BRETAGNE : Transferts

Les transferts d'écrivains d'une maison d'édition à une autre font tant parler que ceux des footballeurs : Nick Hornby, l'auteur à succès de *High Fidelity*, a quitté Gollancz pour Penguin avec une avance de 2 millions de livres (2 830 000 €) ; la raison n'en serait pas financière, mais due à la mort de son editrice, Liz Knights. Sue Townsend, la créatrice d'Adrian Mole, est passée de Methuen à Penguin après le rachat de Methuen par Random House en obtenant, elle aussi, une avance du même ordre ; elle voulait suivre son editrice Louise Moore, et devra rembourser à Random House la précédente avance substantielle qui lui avait été versée. John Lanchester, l'auteur de *The Debt to Pleasure*, a quitté Picador pour Faber et touché une avance de 350 000 livres (495 000 €).

AGENDA

● **LE 25 JANVIER. JEUNESSE. A Paris**, la Bibliothèque publique d'information organise un débat animé par notre collaboratrice Florence Noiville sur le thème « Romans pour la jeunesse : tendances actuelles de l'édition » (Tipi-piazza du Centre Georges-Pompidou, 75004 Paris. Tél. : 01-44-78-46-41).

● **LE 26 JANVIER. JOUER. A Lyon**, la bibliothèque de la Part-Dieu propose un cycle de rencontres animées par Robert Dumas. Orchestrée par le philosophe Colas Duflou, la première de ces « Cinq méditations sur le quotidien » aura pour thème « jouer » (30, bd Vivier-Merle, 69003, tél. : 04-78-62-19-41).

● **LE 26 JANVIER. FOUCAULT. A Paris**, première séance d'un séminaire mensuel sur Michel Foucault et le Groupe information prisons animé par Philippe Artières et Albert Dicha, sur le thème « L'intellectuel et le monde pénitentiaire », avec Michèle Perrot et Christophe Prochasson. A l'IMEC à 18 heures. Prochaines séances, 9 février et 23 mars (9, rue Bleue, 75009 Paris, tél. 01-53-34-23-23).

● **LE 27 JANVIER. PROUST. A Paris**, la Bibliothèque nationale de

France organise, sur la thématique « Le temps des recherches », une conférence de Jacqueline Risset sur « Le grandissement de Proust », suivie d'une table ronde animée avec Antoine Compagnon, Julia Kristeva et Jean-Yves Tadié (BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-59-59).

● **DU 27 JANVIER AU 7 FÉVRIER. POLAR. A Saint-Quentin-en Yvelines**, la quatrième édition du Festival du policier proposera rencontres, lectures, spectacles, projections et expositions (renseignements et programme au : 01-30-51-46-06).

● **DU 29 AU 31 JANVIER. NOIR. A Granville** (Manche), le cinquième Festival des « visiteurs du noir » sera l'occasion de rencontres, lectures, expositions, projections et animations. Les 20 et 27, deux ateliers d'écriture seront également proposés (2, place Camberton, 50400 Granville, tél. : 02-33-50-67-33).

● **LE 3 FÉVRIER. PHOTOGRAPHIE. A Paris**, le Centre national de la photographie organise une conférence de Jean-Philippe Tousseint autour du thème « Sous les images des images » (11, rue Beryer, 75008 Paris. Tél. : 01-53-76-12-32).

La tribu Malaussène adopte un papa



Des chrétiens et des Maures

folio